This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08186261 1

Digitized by Google

Digitized by Google

3-DMC
Taine

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Taine
3MAMC

Digitized by Google

Digitized by Google

PHILOSOPHIE

DE L'ART

EN ITALIE

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

Digitized by Google

PHILOSOPHIE

DE L'ART

EN ITALIE

PAR

H. TAINE

LEÇONS PROFESSÉES A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

PARIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de l'École-de-Médecine, 17.

Londres
Hipp. Baillière, 219, Regent street.

New-York
Baillière brothers, 440, Broadway.

MADRID, CH. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16.

1866

Tous droits réservés.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
130640A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1924 L

Digitized by Google

A Monsieur Édouard BERTIN

H. TAINE

Digitized by Google

Digitized by Google

PHILOSOPHIE DE L'ART

EN ITALIE

MESSIEURS,

L'an dernier, au commencement du cours (1), e vous ai exposé la loi générale selon laquelle ie produisent en tout temps les œuvres d'art, :'est-à-dire la correspondance exacte et néces-iaire que l'on rencontre toujours entre une

(1) Voyez *Philosophie de l'art*, par H. Taine, 1 vol. de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.*

Digitized by Google

œuvre et son milieu. Cette année, en poursuivan l'histoire de la peinture en Italie, je trouve u cas notable qui me permet d'appliquer et d vérifier cette règle devant vous.

Digitized by Google

I

Il s'agit de la glorieuse époque que les hommes s'accordent à considérer comme la plus belle de l'invention italienne et qui comprend, avec le dernier quart du xve siècle, les trente ou quarante premières années du xvie. Dans cette enceinte étroite florissent les artistes accomplis, Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange, Andrea del Sarto, Fra Bartholomeo, Giorgione, Titien, Sébastien del Piombo, le Corrége; et cette enceinte en-deçà est nettement bornée; si vous la dépassez au delà, vous trouvez en deçà un art

Digitized by Google

inachevé, et au delà un art gâté; en deçà, de chercheurs encore frustes, secs et roides, Paol Ucello, Antonio Pollaiolo, Fra Filippo Lippi Domenico Ghirlandajo, Andrea Verocchio, Man tegna, le Pérugin, Jean Bellin; au delà, des dis ciples exagérés ou des restaurateurs insuffisants Jules Romain, le Rosso, Primatice, le Parme san, Palma le jeune, les Carraches et leur école Auparavant l'art germe, ensuite l'art se fane; l floraison est entre les deux et dure environ cin quante ans. Si dans l'époque précédente on ren contre un peintre presque accompli, Masaccio c'est un méditatif qui fait un coup de génie, u inventeur isolé qui voit subitement au delà de so temps, un précurseur méconnu qui n'est poin suivi, dont la sépulture n'a pas même d'inscrip tion, qui vit pauvre et seul, et dont la grandeu précoce ne sera comprise qu'un demi-siècle plu tard. Si dans l'époque suivante on trouve un école florissante et saine, c'est à Venise, dans un cité privilégiée que la décadence atteint plus tar

Digitized by Google

que les autres, et qui subsiste longtemps encore indépendante, tolérante, glorieuse, après que la conquête, l'oppression et la corruption définitives ont, dans le reste de l'Italie, dégradé les mes et faussé les esprits. Vous pouvez comparer ette époque d'invention belle et parfaite à la one où l'on cultive la vigne sur le versant d'une nontagne ; au-dessous le raisin n'est pas encore on, au-dessus il n'est plus bon. Dans le terrain nférieur l'air est trop lourd ; dans le terrain suérieur, il est trop froid ; telle est la cause et telle st la règle ; s'il y a des exceptions, elles sont peites, et peuvent être expliquées. Peut-être dans e terrain inférieur on rencontrera un cep isolé ui, par la vertu d'une séve excellente, produira n dépit du milieu quelques grappes exquises. lais il sera seul, ne se reproduira pas, et comptera armi les singularités que l'amas et l'embrouillement des forces agissantes interposent toujours ans le cours régulier des lois. Peut-être dans e terrain supérieur on trouvera un recoin de

Digitized by Google

gnes parfaites; mais ce sera un recoin, dans lequel une circonstance propre, le caractère du sol, l'abri d'un contrefort, la possession d'une source, fourniront à la plante des aliments ou les protections qui lui manquent ailleurs. La loi restera donc intacte, et l'on concluera qu'il y a une espèce de sol et de température auxquels la russite de la vigne est attachée. Pareillement, loi qui régit la production de la peinture ac-mplie demeure entière, et nous pouvons cher-er l'état de l'esprit et des mœurs duquel cette inture dépend.

Auparavant, il faut la définir elle-même; car l'appelant, selon le terme ordinaire, *parfaite* lassique, nous ne marquons pas ses carac-s, nous ne faisons que lui donner son rang. si elle a son rang, elle a aussi ses *carac-*s, je veux dire son domaine propre, duquel ne sort pas. — Elle dédaigne ou néglige le age; la grande vie des choses inanimées ne rera ses peintres qu'en Flandre; c'est

l'homme que le peintre italien prend pour sujet; les arbres, la campagne, les fabriques, ne sont pour lui que des accessoires; Michel-Ange, le roi incontesté de toute l'école, déclare, au dire de Vasari, qu'il faut les laisser comme amusement et dédommagement aux talents moindres, et que le véritable objet de l'art est le corps humain. Si plus tard ils en viennent aux paysages, c'est sous les derniers Vénitiens, surtout sous les Carraches, lorsque la grande peinture baisse; encore n'en font-ils qu'une décoration, une sorte de villa architecturale, un jardin d'Armide, un théâtre de pastorales et de pompes, un accompagnement noble et ménagé des galanteries mythologiques et des parties de plaisir seigneuriales; là les arbres abstraits n'appartiennent à aucune espèce distincte; les montagnes s'arrangent pour le plaisir des yeux; des temples, des ruines, des palais, se groupent en lignes idéales; la nature perd son indépendance native et ses instincts propres pour se subordon-

Digitized by Google

ner à l'homme, orner ses fêtes et élargir ses appartements. — D'autre part, ils laissent encore aux Flamands l'imitation de la vie réelle, le personnage contemporain dans son costume ordinaire, au milieu de ses habitudes journalières, parmi ses meubles véritables, à la promenade, au marché, à table, à l'hôtel de ville, au cabaret, tel qu'on le voit avec les yeux de la tête, gentilhomme, bourgeois, paysan, avec les particularités innombrables et saillantes de son caractère, de son métier et de sa condition. Ils écartent ces détails comme vulgaires; à mesure que l'art s'achève, ils fuient de plus en plus l'exactitude littérale et la ressemblance positive; c'est justement à l'ouverture de la grande époque qu'ils cessent de mettre des portraits dans leurs tableaux; Filippo Lippi, Pollaiolo, Andrea di Castagno, Verocchio, Jean Bellin, Ghirlandajo, Masaccio lui-même, tous les peintres antérieurs peuplaient leurs fresques de figures contemporaines; le grand pas qui sépare l'art

Digitized by Google

léfinitif de l'art ébauché est cette invention des ormes accomplies que découvrent les yeux de 'âme et que les yeux de la tête ne peuvent pas encontrer. — Ainsi borné, le champ de la peinure classique doit se limiter encore. Dans le ersonnage idéal qu'elle prend pour centre, si on distingue l'âme et le corps, il est aisé de remarquer qu'elle ne donne point la première place l'âme. Elle n'est ni mystique, ni dramatique, i spiritualiste. — Elle ne se propose pas de figurer aux yeux le monde incorporel et sublime, s âmes ravies et innocentes, les dogmes théogiques ou ecclésiastiques, qui, depuis Giotto Simone Memmi jusqu'à Beato Angelico, ont ccupé l'art admirable et incomplet de l'âge anrieur; elle a quitté la période chrétienne et onacale pour entrer dans la période laïque et ienne. — Elle ne se propose point de déuper sur la toile une scène violente ou douureuse, capable d'exciter la pitié et la terur, comme fait Delacroix dans *le Meurtre*

Digitized by Google

Liége, comme Decamps dans la
ns la Bataille des Cimbres, comme
effer dans le Larmoyeur. Elle ne se
point d'exprimer les sentiments pro-
trêmes, compliqués, comme Delacroi
Hamlet ou dans son Tasse. Elle ne re-
ces effets nuancés ou puissants que
ultérieure, quand la décadence
dans les séduisantes et rêveuses
dans les pensives et délicates ma-
les martyres tragiques et tumul-
de Bologne. L'art pathétique
et troubler la sensibilité exci-
répugne à son équilibre. La vie
préoccupe pas aux dépens de
elle ne se représente point
un être supérieur trahi par ses
peintre, inventeur précoce
et de toutes les curiosités mo-
Léonard de Vinci, génie universel et
chercheur solitaire et inassouvi, pousse

e l'
Mort
Ary
propo
fonds
dans
cherc
dans
sera
Madeleines,
dones,
tueux de
qui veut
tée et
morale
la vie
l'homme
organes ;
de toutes les
dernes,
raffiné,

type
toutes se
si heureuse,
bien groupés, q

Digitized by Google

ses divinations au delà de son siècle jusqu'à rejoindre parfois le nôtre. Mais pour les autres artistes et souvent pour lui-même, la forme est un but, non un moyen; elle n'est point subordonnée à la physionomie, à l'expression, aux gestes, à la situation, à l'action; leur œuvre est pittoresque et non littéraire ou poétique. « Le point important de l'art du dessin, dit Cellini, c'est de bien faire un homme et une femme nus. » En effet, ils partent presque tous de l'orfévrerie et de la sculpture; leurs mains ont palpé le relief des muscles, suivi la courbure des lignes, senti l'emmanchement des os; ce qu'ils veulent figurer aux yeux, c'est d'abord le corps humain naturel, je veux dire sain, actif, énergique, doué de toutes les aptitudes athlétiques et animales; c'est, en outre, le corps humain idéal, voisin du type grec, si bien proportionné et équilibré dans toutes ses parties, choisi et fixé dans une attitude si heureuse, drapé et entouré d'autres corps si bien groupés, que l'ensemble fasse une harmo-

Digitized by Google

nie, et que l'œuvre entière donne l'idée d'un monde corporel pareil à l'ancien Olympe, c'est-à-dire divin ou héroïque, en tous cas supérieur et accompli. Telle est l'invention propre de ces artistes. D'autres ont mieux exprimé tantôt la vie de la campagne, tantôt la vérité de la vie réelle, tantôt les tragédies et les profondeurs de l'âme, tantôt une leçon morale, une découverte historique, une conception philosophique; on trouvera chez Beato Angelico, chez Albert Duver, chez Rembrandt, Metzu et Paul Potter, chez Hogarth, chez Delacroix et Decamps, plus d'édification, ou de pédagogie, ou de psychologie, plus de quiétude intime et domestique, plus de rêves intenses, de métaphysique grandiose ou d'émotions intérieures. Pour eux, ils ont créé une race unique, celle des grands corps nobles qui vivent noblement, et font deviner une humanité plus fière, plus forte, plus sereine, plus agissante, bref, mieux réussie que la nôtre; c'est de cette race jointe à son aînée, fille des

Digitized by Google

sculpteurs grecs, que sont nées dans les autres pays, en France, en Espagne, en Flandre, les figures idéales par lesquelles l'homme enseigne à la nature comment elle aurait dû le faire et comment elle ne l'a pas fait.

Digitized by Google

Digitized by Google

II

Telle est l'œuvre ; il nous reste, selon notre méthode, à connaître son milieu.

Considérons d'abord la race d'hommes qui l'a faite ; si dans les arts du dessin ils ont pris cette voie, c'est en vertu d'instincts nationaux et permanents. L'imagination de l'Italien est classique, c'est-à-dire latine, analogue à celle des anciens Grecs et des anciens Romains ; on en a pour preuve non-seulement les œuvres de sa renaissance, sculptures, édifices et peintures, mais encore son architecture du moyen âge et sa mu-

Digitized by Google

sique moderne. Au moyen âge l'architecture gothique qui se répandait dans toute l'Europe n'a pénétré en Italie que tardivement, par des imitations incomplètes ; si l'on y rencontre deux églises tout à fait gothiques, l'une à Milan, l'autre au couvent d'Assise, elles sont l'œuvre d'architectes étrangers ; même sous les envahisseurs germains, au plus fort de l'exaltation chrétienne, les Italiens ont bâti dans le style ancien ; quand ils l'ont renouvelé, ils ont gardé le goût des formes solides, des murs pleins, de l'ornementation modérée, de la lumière naturelle et claire, et leurs édifices par leur air de force, de joie, de sérénité, d'élégance aisée, font contraste avec la complication grandiose, l'orfévrerie hérissée, la sublimité douloureuse, le jour sombre ou transfiguré des cathédrales d'outre-mont. Pareillement et de nos jours, leur musique chantante, nettement rhythmée, agréable jusque dans l'expression des sentiments tragiques, oppose ses symétries, ses rondeurs, ses cadences,

Digitized by Google

son génie théâtral, disert, brillant, limpide et borné, à la musique instrumentale allemande, si grandiose, si libre, parfois si vague, si propre à exprimer les rêves les plus délicats, les émotions les plus intimes, et ce je ne sais quoi de l'âme sérieuse qui, dans ses divinations et ses agitations solitaires, entrevoit l'infini et l'*au delà*. Si nous considérions la manière dont les Italiens et en général les peuples latins entendent l'amour, la morale, la religion, si nous observions leur littérature, leurs mœurs, et leur façon de comprendre la vie, nous y verrions par cent traits profonds éclater un genre d'imagination semblable. Son trait distinctif est le talent et le goût de l'*ordonnance*, partant de la régularité, de la forme harmonieuse et correcte ; elle est moins flexible et pénétrante que l'imagination germanique ; elle s'attache moins au fond qu'au dehors ; elle préfère la décoration extérieure à la vérité intime; elle est plus idolâtrique et moins religieuse, plus pittoresque et moins phi-

Digitized by Google

losophique, plus limitée et plus belle. Elle comprend mieux l'homme que la nature ; elle comprend mieux l'homme en société que l'homme barbare. Elle a de la peine à se plier, jusqu'à imiter et représenter, comme l'autre, la sauvagerie, la rusticité, la bizarrerie, l'accident, le désordre, l'éruption des puissances spontanées, les particularités innombrables et incommunicables de l'individu, les créatures inférieures ou sans formes, la vie sourde et indéfinie répandue à tous les ordres de l'être ; elle n'est pas un miroir universel ; ses sympathies sont restreintes. Mais dans son royaume qui est celui de la forme, elle est souveraine ; auprès d'elle l'esprit des autres races est grossier et brutal ; seule elle a découvert et manifesté l'ordre naturel des idées et des images. Des deux grandes races où elle s'est le plus complétement exprimée, l'une, la française, plus septentrionale, plus prosaïque et plus sociable, a eu pour œuvre propre l'ordonnance des idées pures, c'est-à-dire la méthode du rai-

Digitized by Google

sonnement, et l'art de la conversation; l'autre, l'italienne, plus méridionale, plus artiste et plus capable d'images, a eu pour œuvre propre l'ordonnance des formes sensibles, je veux dire la musique et les arts du dessin. C'est ce talent natif, visible dès son origine, permanent dans toute son histoire, imprimé dans toutes les portions de sa pensée et de son action, qui, rencontrant à la fin du XVe siècle des circonstances favorables produisit une moisson de chefs-d'œuvre. En effet, l'Italie eut alors, ensemble ou presque à la fois, non-seulement cinq ou six grands peintres d'un génie extraordinaire, et supérieurs à tous ceux que depuis on a vus, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Giorgione, Titien, Véronèse, le Corrége; mais encore un peuple de peintres éminents et accomplis, André del Sarto, Fra Bartholomeo, le Pontormo, Albertinelli, le Rosso, Jules Romain, Polydore de Caravage, le Primatice, Sébastien del Piombo, Palma le vieux, Bonifazio, Pâris Bordone, Tintoret, Luini, cent au-

Digitized by Google

ıeureux ; il ne s'agit point ici d'un
amenant sur la scène du monde
s mieux douées, un lot extraordi-
:s pittoresques ; on ne peut nier que
tte belle floraison soit une dispo-
e des esprits, une surprenante apti-
ıe dans toutes les couches de la
aptitude a été momentanée, et l'art a
ıné. Elle a commencé, puis elle a fini
es fixes; l'art a commencé, puis a fini
époques fixes. Elle s'est développée,
rtain sens; l'art s'est développé dans
ens. Elle est comme le corps dont il
'e ; il suit sa naissance, sa croissance,
ence et sa direction. Elle l'amène et
avec elle, et le fait varier d'après ses
. ; il dépend d'elle dans toutes ses par-
ıs tout son cours. Elle est sa condition
: et nécessaire ; et partant c'est elle
étudier en détail pour le comprendre
quer.

Digitized by Google

s moins connus, élevés dans le même goût,
ossesseurs du même style, et qui font une armée
ont ceux-ci ne sont que les capitaines ; en outre,
un nombre presque égal de sculpteurs et d'ar-
chitectes supérieurs, quelques-uns un peu anté-
rieurs, la plupart contemporains, Ghiberti, Do-
natello, Jacopo della Quercia, Baccio Bandinelli,
Bambaja, Luca della Robbia, Benvenuto Cellini,
Brunelleschi, Bramante, Antonio de San Gallo,
Palladio, Sansovino; et enfin, autour de ces
familles d'artistes si variées et si fécondes, une
multitude de connaisseurs, de protecteurs, d'ache-
teurs, un vaste public qui faisait cortége, non-
seulement des gentilshommes et des lettrés, mais
des bourgeois, des artisans, de simples moines,
des gens du peuple; si bien que le grand goût
à cette époque fut naturel, spontané, universel,
et que la cité contribuait tout entière par sa sym-
pathie et son intelligence aux œuvres que les
naît très signaient de leur nom. On ne peut donc
n considérer l'art de la Renaissance comme l'effet

Digitized by Google

ureux ; il ne s'agit point ici d'un
menant sur la scène du monde
mieux douées, un lot extraordi-
pittoresques ; on ne peut nier que
tte belle floraison soit une dispo-
le des esprits, une surprenante apti-
ue dans toutes les couches de la
aptitude a été momentanée, et l'art a
né. Elle a commencé, puis elle a fini
es fixes ; l'art a commencé, puis a fini
époques fixes. Elle s'est développée,
rtain sens ; l'art s'est développé dans
ns. Elle est comme le corps dont il
e ; il suit sa naissance, sa croissance,
nce et sa direction. Elle l'amène et
avec elle, et le fait varier d'après ses
; il dépend d'elle dans toutes ses par-
s tout son cours. Elle est sa condition
et nécessaire ; et partant c'est elle
étudier en détail pour le comprendre
quer.

Digitized by Google

conditions sont nécessaires pour que
: puisse goûter et produire la grande
e. Il faut d'abord qu'il soit cultivé. Des
misérables, abrutis, courbés tout le jour
ır glèbe, des chefs de guerre chasseurs,
ıns, buveurs, occupés toute l'année de caval-
et de batailles, sont encore trop enfoncés
la vie animale pour comprendre l'élégance
ormes et l'harmonie des couleurs. Un tableau
ın ornement dans une église ou dans un palais;
r le regarder avec intelligence et avec plaisir,

Digitized by Google

que le spectateur soit à demi dégagé des
upations grossières, qu'il n'ait point pour
ouci la pensée d'une bombance ou d'un
, qu'il soit sorti de la barbarie et de l'op-
on primitives, que, par delà l'exercice des
es, le déploiement des instincts belliqueux,
vissement des besoins corporels, il sou-
des jouissances fines ou nobles. Il était
et il devient contemplatif. Il consommait
uisait, il embellit et savoure. Il vivait,
re sa vie. Tel est le vaste changement qui
en Italie au xve siècle. L'homme y passe
eurs féodales à l'esprit moderne, et cette
traversée s'opère en Italie plus tôt que
ailleurs.

a de cela plusieurs causes. La première,
ue les gens de ce pays ont une extrême
et une grande promptitude d'esprit. La
tion leur semble innée; du moins ils y
ent presque sans effort et presque sans
me dans les classes rustiques et incultes,

Digitized by Google

vive et dégagée. Comparez-les
e condition dans le nord de la
agne et en Angleterre : la dif-
contraste. En Italie, un garçon
an, un *facchino* que vous rencon-
e, savent causer, comprendre,
ortent des jugements, ils connais-
es, ils dissertent sur la politique ;
idées comme la parole, d'instinct,
ment, toujours aisément et pres-
bien ; surtout ils ont le sentiment
onné du beau. Il n'y a que ce pays
les gens du peuple s'écrier devant
n tableau : « O Dio, com' è bello ! »
alienne a pour exprimer cet élan
sens un accent, une sonorité, une
irables, dont la sécheresse des
français est impuissante à rendre

si intelligente a eu l'avantage de
e *germanisée*, c'est-à-dire écrasée et

Digitized by Google

u même degré que les autres pays
ar l'invasion des peuples du Nord.
ne s'y sont établis que temporai-
a surface. Wisigoths, Francs, Hé-
oths, tous l'ont quittée, ou en ont
très-vite. Si les Lombards y sont
t été gagnés bientôt par la culture
r° siècle, les Allemands de Frédéri
, comptant trouver en eux de
leur race, s'étonnaient de les voi
tinisés, « ayant quitté l'âpreté de l
barbare et pris dans les influence
du sol quelque chose de la finess
uceur romaines, ayant gardé l'élé
langue et l'urbanité des mœurs ant
ant jusque dans la constitution d
et dans le gouvernement de leurs a
iques l'habileté des anciens Romains
XIIIe siècle en Italie, on continue
; saint Antoine de Padoue prêche
euple, qui jargonne l'italien naissan

Digitized by Google

EN ITALIE.

a langue littéraire. La croûte
ue sur la nation est mince ou
bonne heure par la renaissance
latine. L'Italie ne connaît
ons les chansons de geste, les
esques et féodaux qui pullulent
pe. Je vous disais tout à l'heure
e gothique y a pénétré tardive-
çon incomplète; dès le XIe siècle,
ns recommencent à bâtir, c'est
u du moins dans l'esprit de l'ar-
. Par les institutions, les mœurs,
s, on y voit, dans la plus sombre
uit du moyen âge, la civilisation
ger ou renaître sur ce sol où les
assé et fondu comme une neige

oi si vous comparez, au XVe siè-
aux autres nations de l'Europe,
verez bien plus savante, bien plus
n plus polie, bien plus capable d'em-

Digitized by Google

a vie, c'est-à-dire de goûter et de pro-
s œuvres d'art.

moment l'Angleterre, au sortir de la guerre
t ans, s'engage dans cette horrible guerre
ux Roses, où l'on s'égorgeait de sang-froid,
après la bataille, on tuait les enfants dés-
Jusqu'en 1550, elle n'est qu'un pays de
s, chasseurs, fermiers et soldats. On comp-
tout deux ou trois cheminées dans une ville
térieur du royaume ; les maisons des gen-
mes de campagne étaient des chaumières
rtes de paille, recrépies de la plus grossière
et éclairées seulement par des treillages.
les classes moyennes, on couchait sur des
ts de paille « avec une bonne bûche ronde
traversin ». « Les oreillers ne semblaient *faits*
pour les femmes en couches », et la vaisselle
t pas même d'étain, mais de bois. — En
nagne, on voit se déchaîner la guerre atroce
expiable des Hussites ; l'empereur est sans
ité ; les nobles sont ignorants et insolents ;

Digitized by Google

jusque sous Maximilien, règne le d
c'est-à-dire l'appel à la force et l'hab
faire justice à soi-même ; on peut voir da
propos de table de Luther et dans les mé
de Hans de Schweinichen jusqu'où les
hommes et les lettrés poussaient alors l'i
rie et la grossièreté. — Pour la France,
dans la plus désastreuse période de son
le pays est conquis, dévasté par les Ang
Charles VII, les loups entraient dans les
de Paris ; quand les Anglais sont ch
écorcheurs, capitaines d'aventure, viv
paysan, le rançonnent et le pillent à
de ces seigneurs brigands et assassin
Retz, a donné naissance à la légende
Bleue. Jusqu'à la fin du siècle, l'élite
tion, les nobles demeurent rustiques et sauv
Les ambassadeurs vénitiens disent que les
gneurs français ont les jambes tout arquées
torses, parce qu'ils passent leur vie à chevan
abelais vous montrera, au milieu du XVIe siècle,

Digitized by Google

la grossièreté fangeuse et la bestialité persistante des mœurs gothiques. Le comte Baldassare-Castiglione écrivait vers 1525 : « Les Français » ne connaissent d'autre mérite que celui des » armes et ne font nul cas du reste, de telle fa- » çon que non-seulement ils n'estiment pas les » lettres, mais encore ils les abhorrent et tiennent » tous les lettrés pour les plus vils des hommes, » et il leur semble que c'est dire une grande » injure à un homme, quel qu'il soit, que de l'ap- » peler *clerc.* »

En somme, dans toute l'Europe, le régime est encore féodal, et les hommes, comme des animaux farouches et forts, ne songent guère qu'à boire, manger, se battre et remuer leurs membres. Au contraire, l'Italie est un pays presque moderne. Avec la suprématie des Médicis, la paix s'est établie à Florence ; des bourgeois règnent et règnent tranquillement ; comme les Médicis leurs chefs, ils fabriquent, commercent, font la banque et gagnent de l'argent pour le dépenser

Digitized by Google

en gens d'esprit. Les soucis de la guerre ne les étreignent plus comme autrefois d'une prise âpre et tragique. Ils la font par les mains payées des condottières, et ceux-ci, commerçants avisés, la réduisent à des « cavalcades »; quand ils se tuent, c'est par mégarde; on cite des batailles où il reste trois soldats, parfois un sur le carreau. La diplomatie remplace la force. « Les souverains italiens, dit Machiavel, croient que le mérite d'un prince est de savoir apprécier dans les écrits une réplique piquante, rédiger une belle lettre, montrer dans ses paroles de la vivacité et de la finesse, tisser une fraude, s'orner de pierres précieuses et d'or, dormir et manger avec une plus grande splendeur que les autres et réunir autour de soi toutes sortes de voluptés. » Ils deviennent connaisseurs, lettrés, amateurs de conversations doctes. Pour la première fois, depuis la chute de la civilisation ancienne, on voit une société qui donne la première place aux jouissances de l'esprit. Les hommes mar-

Digitized by Google

quants de cet âge sont les humanistes, restaurateurs passionnés des belles-lettres grecques et latines, Poggio, Filelfo, Marcile Ficin, Pic de la Mirandole, Calchondyle, Ermolao Barbaro, Laurent Valla, Politicien. Ils fouillent les bibliothèques de l'Europe pour découvrir et publier les manuscrits ; non-seulement ils les déchiffrent et les étudient, mais ils s'en inspirent, ils se font anciens d'esprit et de cœur, ils écrivent en latin presque aussi purement que les contemporains de Cicéron et de Virgile. Le style devient tout d'un coup exquis, et l'esprit tout d'un coup adulte. Quand des pénibles hexamètres et des épîtres lourdement prétentieuses de Pétrarque, on passe aux élégants distiques de Politicien ou à la prose éloquente de Valla, on se sent pénétré d'un plaisir presque physique. Les doigts et l'oreille scandent involontairement la marche aisée des dactyles poétiques et l'ample déroulement des périodes oratoires. Le langage est devenu noble en même temps qu'il est devenu clair, et l'érudition,

Digitized by Google

passant des cloîtres aux palais, cesse d'être une machine d'ergotage pour se changer en un instrument de plaisir.

En effet ces savants ne forment pas une petite classe inconnue, enfermée dans les bibliothèques, éloignée de la faveur publique. Loin de là : le titre d'humaniste est suffisant, à cette époque, pour appeler sur un homme l'attention et les bienfaits des princes. Le duc Ludovic Sforza à Milan appelle dans son Université Mérula et Démétrius Calchondyle, et choisit pour ministre le savant Cecco Simoneta. Léonard Arétin, Poggio, Machiavel, sont tour à tour secrétaires de la république florentine. Antonio Beccadelli est secrétaire du roi de Naples. Un pape, Nicolas V, est le plus grand protecteur des lettrés italiens. Un d'eux envoie un manuscrit ancien au roi de Naples, et ce roi le remercie du cadeau comme d'une grande faveur. Cosme de Médicis a fondé une Académie philosophique, et Laurent renouvelle les banquets platoniciens. Landino son ami com-

Digitized by Google

pose des dialogues dont les personnages, retirés pour prendre le frais au couvent des Camaldules, disputent pendant plusieurs journées pour savoir laquelle des deux vies est supérieure, l'active ou la contemplative. Pierre, fils de Laurent, institue une discussion sur la véritable amitié dans Santa-Maria del Fiore et propose en prix au vainqueur une couronne d'argent. On voit les princes du commerce et de l'État rassembler autour d'eux les philosophes, les artistes, les savants, ici Pic de la Mirandole, Marsile Ficin, Politicien, là Léonard de Vinci, Mérula, Pomponius Lœtus, pour converser avec eux dans une salle ornée de bustes précieux, devant les manuscrits retrouvés de la sagesse rustique, en langage choisi et orné, sans étiquette, ni souci du rang, avec cette curiosité conciliante et généreuse, qui, élargissant et parant la science, transforme l'enclos des querelles scolastiques en une fête des esprits pensants.

Rien d'étonnant si la langue vulgaire, presque abandonnée depuis Pétrarque, fournit à son tour

Digitized by Google

une littérature nouvelle. Laurent de Médicis, le principal banquier et le premier magistrat de la ville, est le premier des nouveaux poëtes italiens. A côté de lui Pulci, Boiardo, Berni, un peu plus tard Bembo, Machiavel, l'Arioste, sont les modèles définitifs du style accompli, de la poésie grave, de la fantaisie bouffonne, de la gaieté fine, de la satire mordante et de la réflexion profonde. Au-dessous d'eux une quantité de conteurs, de railleurs et de viveurs, Molza, Bibiena, puis l'Arétin, Franco, Bandello, gagnent la faveur des princes et l'admiration publique par leurs gaillardises, leurs inventions et leurs pointes. Le sonnet est un instrument de louange ou de satire qui court dans toutes les mains. Les artistes en font échange; Cellini conte que lorsque parut son *Persée*, il y en eut vingt affichés le premier jour. Il n'y avait point alors de fête complète ni de bon repas sans poésie; un jour le pape Léon X donna 500 ducats à un poëte, Tebaldeo, pour une épigramme qui lui

Digitized by Google

avait plu. A Rome, un autre poëte, Bernardo Accolti, fut si admiré que, lorsqu'il faisait une lecture publique, on fermait les boutiques pour venir l'entendre ; il lisait dans une grande salle, à la lueur des torches ; les prélats assistaient, entourés de la garde suisse ; on l'appelait l'*unique*. Ses vers trop ingénieux étincelaient de *concetti* raffinés et ces agréments littéraires, semblables aux fioritures dont les chanteurs italiens brodent leurs airs les plus tragiques, étaient si bien compris que les applaudissements éclataient de toutes parts.

Voilà donc une culture d'esprit délicate et générale, nouvelle en Italie, et qui apparaît en Italie en même temps que l'art nouveau. Je voudrais vous la faire toucher de plus près, non plus par des phrases générales, mais par un tableau complet ; un cas circonstancié peut seul rendre les idées précises. Il y a un livre du temps qui fait le portrait du seigneur et de la dame accomplis, c'est-à-dire des deux personnages que les

Digitized by Google

contemporains pouvaient se proposer pour modèles ; autour de ces figures idéales tournent à diverses distances les figures réelles ; c'est un salon que vous avez sous les yeux, un salon de l'an 1500, avec ses hôtes, ses conversations, sa décoration, ses danses, sa musique, ses bons mots, ses discussions, à la vérité plus décent, plus chevaleresque et plus spiritualiste que ceux de Rome, de Florence, mais pourtant peint avec vérité, excellent pour montrer dans des attitudes ennoblies le plus pur et le plus noble groupe des personnages cultivés et supérieurs. Il suffit pour le voir de feuilleter *Il Cortegiano*, du comte Balthazar de Castiglione.

Le comte Castiglione avait été au service de Guido d'Ubaldo, duc d'Urbin, puis de son successeur Francesco-Maria Della Rovere, et il écrivit ce livre en souvenir des entretiens qu'il avait entendus chez son premier seigneur. Comme le duc Guido était infirme et perclus de rhumatismes, chaque soir, la petite cour se réunissait

Digitized by Google

s la duchesse Élizabeth, une per-
de vertu et de grand esprit. Au-
de sa principale amie, madame
groupaient toutes sortes d'hommes
ıus de toutes les parties de l'Italie :
i-même, Bernardo Accolti d'Arezzo,
, Bembo, qui devint plus tard
pape et cardinal, le seigneur
goso, Julien de Médicis, et bien
ıpe Jules II s'y arrêta quelque
voyage. Le lieu et les circon-
tretien étaient dignes de pareils
s s'assemblaient dans un magni-
par le père du duc, et qui, « au
», était le plus beau de l'Italie.
s étaient splendidement décorés
ıt, de tentures d'or et de soie,
bustes antiques en marbre et
ntures de Pietro della Francesca
Santi, père de Raphaël. On y
ité de livres latins, grecs, hé-

Digitized by Google

breux, recueillis dans tou
verts par respect pour leur co
ments d'or et d'argent. La cour é
galantes de l'Italie. Ce n'étaient
ses, joutes, tournois et conv
doux entretiens et les honnêtes
maison, dit Castiglione, faisai
demeure de l'allégresse.» Ordin
on avait soupé et dansé, on jou
charades; à ces divertissements
entretiens plus intimes, à la fois
auxquels la duchesse prenait
cérémonial; on prenait des
chacun se plaçait à côté d'une
tien n'avait rien de réglé ni
vention et l'originalité pouvaient
rière. Un soir, à la requête d'une
Accolti improvise un joli sonnet en l'
la duchesse; puis la duchesse ordonne
Margarita et à madame Costanza F
danser; les deux dames se prennent la

Digitized by Google

favori Barletta ayant accordé ses
, elles dansent au son de la musique,
pas grave, ensuite un pas plus vif.
de la quatrième journée, comme on
ié toute la nuit en de beaux entre-
aperçut que le jour allait paraître :
vrit les fenêtres de ce côté du palais
de la haute cime du mont Catari ; et ils
e déjà du côté de l'orient naissait une
ore de la couleur des roses. Toutes les
vaient disparu, sauf la douce messa-
vénus, qui occupe la frontière du jour
uit ; d'elle semblait venir un air suave,
fraîcheur poignante emplissait le ciel,
armi les forêts murmurantes des co-
isins, commençait à réveiller les doux
des aimables oiseaux. »
uvez déjà, sur ce morceau, juger com-
le est agréable, élégant, fleuri même ;
des interlocuteurs, est le plus châtié,
éronien, le plus nombreux des prosa-

Digitized by Google

teurs italiens. Le ton des entretiens est pareil
Il y a des politesses multipliées, des complimen
aux dames sur leur beauté, sur leur grâce, leu
vertu, des compliments aux seigneurs sur le
bravoure, leur esprit, leur savoir. Tous se re
pectent et veulent se complaire les uns aux
tres, ce qui est la grande loi du savoir-vivre
le charme le plus délicat de la bonne compagn
Mais la politesse n'exclut point la gaieté. Com
assaisonnement, on rencontre quelquefois
petites piques, des escarmouches de société,
outre cela, des bons mots, des plaisanteries, gai
anecdotes, de petites histoires vives et
Comme on essayait d'expliquer quelle est
vraie galanterie, une dame conte, en manie
de repoussoir, que dernièrement un seigneur
l'antique mode, homme de guerre et rouill
par la vie rustique, lui ayant rendu visite, lui en
méra combien il avait tué d'ennemis; puis, pour
sant la démonstration jusqu'au geste, lui voulut
expliquer comment on se servait de l'épée pour

Digitized by Google

les coups d'estoc et de taille. Elle avoue en sou-
riant qu'elle était inquiète, et regardait la porte,
se demandant à chaque instant s'il ne voulait
pas la tuer. Quantité de traits semblables relè-
vent à chaque instant la gravité du dialogue.
lais le sérieux n'en subsiste pas moins. On voit
les cavaliers sont au courant de la littérature
e et latine, qu'ils connaissent l'histoire,
ont versés dans la philosophie, même
hilosophie des écoles. Les dames inter-
grondent un peu et avertissent de reve-
choses plus humaines; elles n'aiment
ir apparaître dans l'entretien Aristote,
leurs commentateurs rébarbatifs, les
u chaud et du froid, de la forme et de
ce. Tout de suite les causeurs revien-
eau courant de la conversation mon-
font pardonner leur érudition et leur
ue par des discours agréables et ga-
eurs, si ardue que soit la matière et
oit la dispute, ils gardent toujours

Digitized by Google

le style élégant et parfait. Ils sont scrupuleux sur le choix des mots, ils raisonnent sur propriété des expressions, ils sont puristes comme les beaux diseurs de l'hôtel de Rambouillet, contemporains de Vaugelas et fondateurs notre littérature classique. Mais leur tour d'esprit est plus poétique, comme leur langue est plus sonores, l'italien donne la beauté et ses terminaisons aux choses les plus ordinaires, et encadre décoration noble et voluptueuse les objets qui par eux-mêmes sont déjà beaux. Il s'agit de peindre les funestes effets de la vieillesse style comme le ciel italien, verse une lumière dorée jusque sur les ruines, et change un spectacle lugubre en un noble tableau :

« En ce temps-là se fanent et tombent dans
» notre cœur les douces fleurs de la joie, comme
» en automne les feuilles des arbres. Au lieu des
» pensées sereines et limpides arrive, comme un
» nuage trouble, la tristesse, accompagnée de

Digitized by Google

» mille calamités, de sorte que non-seulement
» le corps, mais encore l'esprit est malade et ne
» garde de tous ses plaisirs passés qu'un souvenir
» tenace et l'image de ce bien-aimé temps, de cet
» âge tendre dans lequel, quand nous y revenons
» par la pensée, il nous semble que le ciel et la
» terre et toute chose nous fassent fête et rient
» autour de nos yeux, et qu'en notre âme, comme
» en un beau et délicieux jardin, fleurisse le
» doux printemps de l'allégresse. C'est pourquoi,
» lorsque dans la froide saison le soleil de nos
» jours s'incline vers le couchant et nous prive de
» nos plaisirs, il serait peut-être à propos de
» perdre avec eux leur mémoire, et de trouver
» un art qui nous enseigne l'oubli. »

Le sujet de l'entretien ne dépare point l'entretien lui-même. Chacun, à la requête de la duchesse, entreprend d'expliquer quelques-unes des qualités qui font le cavalier parfait et la dame accomplie; on cherche le genre d'éducation qui peut le mieux former l'âme et le corps, non-seu-

Digitized by Google

lement pour les emplois de la société civile, mais encore pour les agréments de la vie mondaine. Considérez tout ce qu'on demandait alors à l'homme bien élevé, quelle finesse, quel tact, quelle variété de connaissances. Nous nous croyons bien civilisés, et néanmoins, après trois cents ans d'éducation et de culture, nous pourrions encore trouver là des exemples et des leçons.

« Je veux que notre homme de cour soit plus » que médiocrement instruit dans les lettres, au » moins dans celles qu'on appelle belles-lettres; » et qu'il sache, non-seulement la langue latine, » mais encore la grecque, à cause de la multi- » tude et la variété des divins écrits qui sont en » cette langue... » qu'il soit versé dans les poëtes, » et pareillement dans les orateurs et historiens, » et de plus exercé à écrire en vers et en prose, » principalement dans notre langue vulgaire; » car, outre le contentement qu'il y trouvera lui- » même, il ne manquera jamais de propos

Digitized by Google

gréables avec les dames, lesquelles ordinai-
ement aiment ces sortes de choses.

Je ne serais pas content de notre cavalier,
il n'était encore musicien, et si, outre l'intelli-
ence et l'habitude de lire sa partie sur le livre,
ne savait jouer de divers instruments... Car,
utre la diversion et l'apaisement des soucis que
a musique donne à chacun, elle sert souvent à
ontenter les dames, dont les cœurs tendres et
délicats sont aisément pénétrés par l'harmonie
t remplis de douceurs. » Il ne s'agit point d'être
virtuose et de faire parade d'un talent spécial.
talents ne sont faits que pour le monde ; on
doit point les acquérir par pédanterie, mais
être aimable ; on ne doit point les exercer
obtenir l'admiration des autres, mais pour
donner du plaisir. C'est pourquoi on ne doit
étranger à aucun des arts agréables.

Il y a encore une chose que j'estime de
grande importance ; aussi notre cavalier ne
doit il nullement la laisser en arrière, c'est

» le talent de dessiner et la connaissance de la » peinture. » Elle est un des ornements de la vie supérieure et polie, et à ce titre l'esprit cultivé doit s'y attacher, comme il s'attache à toute élégance. Mais en cela comme dans le reste, il ne faut point d'excès. Le talent véritable, l'art auquel se subordonnent tous les autres, c'est le tact, « une certaine prudence, un jugement, un » choix judicieux, la connaissance du plus, du » moins, de ce qui croît ou diminue dans les » choses, et fait qu'on les accomplit avec opportunité ou hors de saison. Par exemple, quand » même notre cavalier saurait que les louanges » qu'on lui donne sont véritables, il ne faut pas » qu'il en demeure d'accord ouvertement..., mais » plutôt que modestement il les repousse, montrant toujours et prenant effectivement pour sa » principale profession le métier des armes, et » n'acceptant les autres talents que comme ornements de celui-là. Quand il danse en présence de » beaucoup de personnes et dans un lieu plein de

Digitized by Google

» gens, il me semble qu'il doit garder une certaine
» dignité, tempérée néanmoins par une douceur
» aisée et gracieuse des mouvements. S'il en
» vient à faire de la musique, que ce soit pour
» passer le temps et comme contraint....., et
» quoiqu'il sache ce qu'il fait et y soit maître,
» je veux qu'il dissimule l'étude et la fatigue qui
» sont nécessaires en toute chose pour la savoir
» bien; qu'il fasse semblant de ne pas lui-même
» attacher grande importance à cette sorte de
» chose, tout en la faisant très-bien, et de façon à
» ce que les autres en prennent grande estime. »
Il ne faut pas qu'il se pique d'une habileté qui ne convient qu'aux gens du métier. Il doit se faire respecter d'autrui et se respecter lui-même, partant ne pas s'abandonner, mais au contraire se contenir, être maître de soi. Son visage doit être calme comme celui d'un Espagnol. Qu'il soit propre et soigné dans ses habits, que son goût en cela soit viril et non féminin, qu'il préfère la couleur noire, comme signe d'un caractère plus

Digitized by Google

grave et plus posé. Pareillement, il ne doit point se laisser emporter par la gaieté ou la verve, par la colère ou l'égoïsme. Qu'il évite les grossièretés, les paroles crues, les mots qui peuvent faire rougir les dames. Qu'il soit poli, plein de condescendance et d'urbanité pour autrui. Qu'il sache dire des mots plaisants et conter des histoires gaies, mais avec décence. La meilleure règle qu'on puisse lui donner, c'est de gouverner ses actions en vue de plaire à la dame accomplie. Par cette transition ingénieuse, le portrait du cavalier aboutit au portrait de la dame, et les fines touches qui ont servi à la première peinture deviennent encore plus délicates dans le second tableau.

« Comme il n'y a point de cour au monde, » si grande qu'elle soit, qui puisse avoir ornement, » splendeur ou gaieté sans les femmes, et comme » il n'y a point de cavalier qui puisse avoir de la » grâce, de l'agrément ou de la hardiesse, ni faire » œuvre brillante et de cavalier sans la fréquenta-

Digitized by Google

tion, l'amour et la faveur des dames, notre portrait du cavalier resterait très-imparfait, si les dames n'y intervenaient pour lui donner une partie de cette grâce par laquelle elles ornent et rendent parfaite la vie de cour.

» Je dis que la dame qui vit à la cour doit, avant toute chose, avoir une certaine affabilité aimable, par laquelle elle sache gracieusement entretenir toutes sortes de personnes de propos agréables, honnêtes, accommodés au temps, aux lieux et à la qualité de la personne à qui elle parle. Elle doit avoir un déportement tranquille et modeste, une honnêteté qui doit toujours mesurer toutes ses actions, mais en outre une certaine vivacité d'esprit par laquelle elle se montre éloignée de toute lourdeur ; et néanmoins elle doit y joindre une certaine façon de bonté qui la fasse estimer non moins prudente, pudique et douce qu'aimable, judicieuse et fine. C'est pourquoi elle doit se tenir dans un certain milieu difficile, qui est comme composé de

Digitized by Google

» choses contraires, et aller jusqu'à certaines li-
» mites, mais sans les outre-passer.

» Cette dame ne doit donc pas, pour acquérir
» le renom d'honnête et de vertueuse, être telle-
» ment prude, et montrer tant d'horreur pour les
» compagnies et les propos même un peu lestes,
» qu'elle s'en retire lorsqu'elle s'y trouve, parce
» qu'on pourrait penser aisément qu'elle fait sem-
» blant d'être si austère pour cacher quelque
» chose d'elle-même qu'autrui pourrait savoir;
» d'ailleurs, les façons sauvages sont toujours
» odieuses. — Aussi peu doit-elle, pour se mon-
» trer libre et aimable, dire des paroles déshon-
» nêtes, et user d'une certaine familiarité immo-
» dérée et déréglée, de façon à faire croire d'elle
» ce qui peut-être n'est pas. — Mais quand il se
» trouve qu'elle assiste à des propos comme ceux
» qu'on a dits, elle doit le faire avec un peu de
» rougeur et de honte. » Si elle a de l'adresse,
elle pourra détourner la conversation vers des
sujets plus décents et plus nobles. Car son édu-

Digitized by Google

cation ne demeure pas beaucoup au-dessous de celle de l'homme. Elles doit aussi savoir les lettres, la musique, la peinture, bien danser, causer agréablement. — Les dames qui assistent à l'entretien joignent l'exemple au précepte ; leur bon goût et leur esprit y brillent avec mesure ; elles applaudissent à l'enthousiasme de Bembo, à ses nobles théories platoniciennes sur l'amour universel et pur. Vous trouverez alors en Italie des femmes qui, comme Vittoria Colonna, Veronica Gambara, Costanza d'Amalfi, Tullia d'Aragona, la duchesse de Ferrare, joignent des talents supérieurs à une instruction supérieure. Si maintenant vous vous rappelez les portraits du temps qui sont au Louvre, les pâles et pensifs Vénitiens vêtus de noir, le *Jeune homme* de Francia, si ardent et si immobile ; la délicate *Jeanne de Naples*, au col de cygne ; le *Jeune homme à la statuette* de Bronzino, tous ces visages intelligents et calmes, tous ces costumes riches et sévères, peut-être pourrez-vous vous faire une

Digitized by Google

idée de la finesse exquise, des riches facultés, de la parfaite culture de cette société qui, trois siècles avant la nôtre, remuait les idées, goûtait l'élégance, pratiquait l'urbanité autant et peut-être mieux que nous.

Digitized by Google

Digitized by Google

IV

Ceci nous conduit à démêler un autre trait de cette civilisation et une autre condition de la grande peinture. A d'autres époques, la culture des esprits a été aussi fine, sans que la peinture ait eu pareil éclat. De notre temps, par exemple, les hommes, ayant accumulé, par-dessus les connaissances du XVIe siècle, trois cents ans d'expériences et de découvertes, sont

Digitized by Google

)lus savants et mieux pourvus d'idées que ja-
nais ; cependant on ne peut pas dire que les
ırts du dessin dans l'Europe contemporaine pro-
luisent d'aussi belles œuvres qu'en Italie au
emps de la Renaissance. Il ne suffit donc pas,
)our expliquer les grandes œuvres de l'an 1500,
le remarquer la vive intelligence et la cul-
ıre complète des contemporains de Raphaël ;
l faut définir cette espèce d'intelligence et de
:ulture, et après avoir comparé l'Italie à l'Eu-
·ope du xve siècle, la comparer à cette Europe
ù nous vivons aujourd'hui.

Entrons d'abord dans le pays qui certaine-
nent est de nos jours le plus savant de l'Eu-
·ope, l'Allemagne. Là, surtout dans l'Alle-
nagne du Nord, tout le monde sait lire; de
)lus, les jeunes gens passent aux universités
:inq ou six ans, non-seulement les jeunes gens
·iches ou aisés, mais presque tous les hommes
le la classe moyenne, et quelques-uns de la
·lasse inférieure, au prix de longues misères et

Digitized by Google

de grandes privations. La science est là-bas en si grand honneur, qu'elle produit parfois l'affectation et souvent la pédanterie. Beaucoup de jeunes gens, quoique ayant de très-bons yeux, portent des lunettes, afin de se donner un air plus savant. Ce qui domine dans une tête allemande de vingt ans, ce n'est pas le désir de faire figure au cercle ou au café, comme cela se voit en France, c'est la volonté d'acquérir des vues d'ensemble sur l'humanité, le monde, le surnaturel, la nature et sur beaucoup d'autres choses encore ; bref, d'avoir une philosophie complète. Il n'y a pas de pays où l'on rencontre un si grand goût, une si habituelle préoccupation, une si naturelle intelligence des hautes théories abstraites. C'est la patrie de la métaphysique et des systèmes. Mais cette surabondance des méditations supérieures a nui aux arts du dessin. Les peintres allemands s'efforcent d'exprimer sur leurs toiles ou dans leurs fresques des idées humanitaires ou religieuses.

Digitized by Google

Ils subordonnent à la pensée la couleur et la forme ; leur œuvre est symbolique ; ils peignent un cours de philosophie et d'histoire sur les murs, et si vous allez à Munich, vous verrez que les plus grands sont des philosophes égarés dans la peinture, plus capables de parler à la raison qu'aux yeux, et dont l'instrument devrait être une plume, non un pinceau.

Passons en Angleterre. Là, un homme de la classe moyenne entre très-jeune dans un magasin ou dans un bureau ; il y travaille dix heures de la journée, travaille encore chez lui, et tend toutes les forces de son esprit et de son corps pour gagner assez d'argent. Il se marie et a beaucoup d'enfants ; il travaille encore davantage ; la concurrence est âpre, le climat est dur, et les besoins sont grands. Un gentleman, un riche, un noble, n'a pas de loisirs beaucoup plus larges. Il est affairé et astreint à des devoirs graves. La politique absorbe l'attention de tout le monde. Des *meetings*, des comités, des clubs,

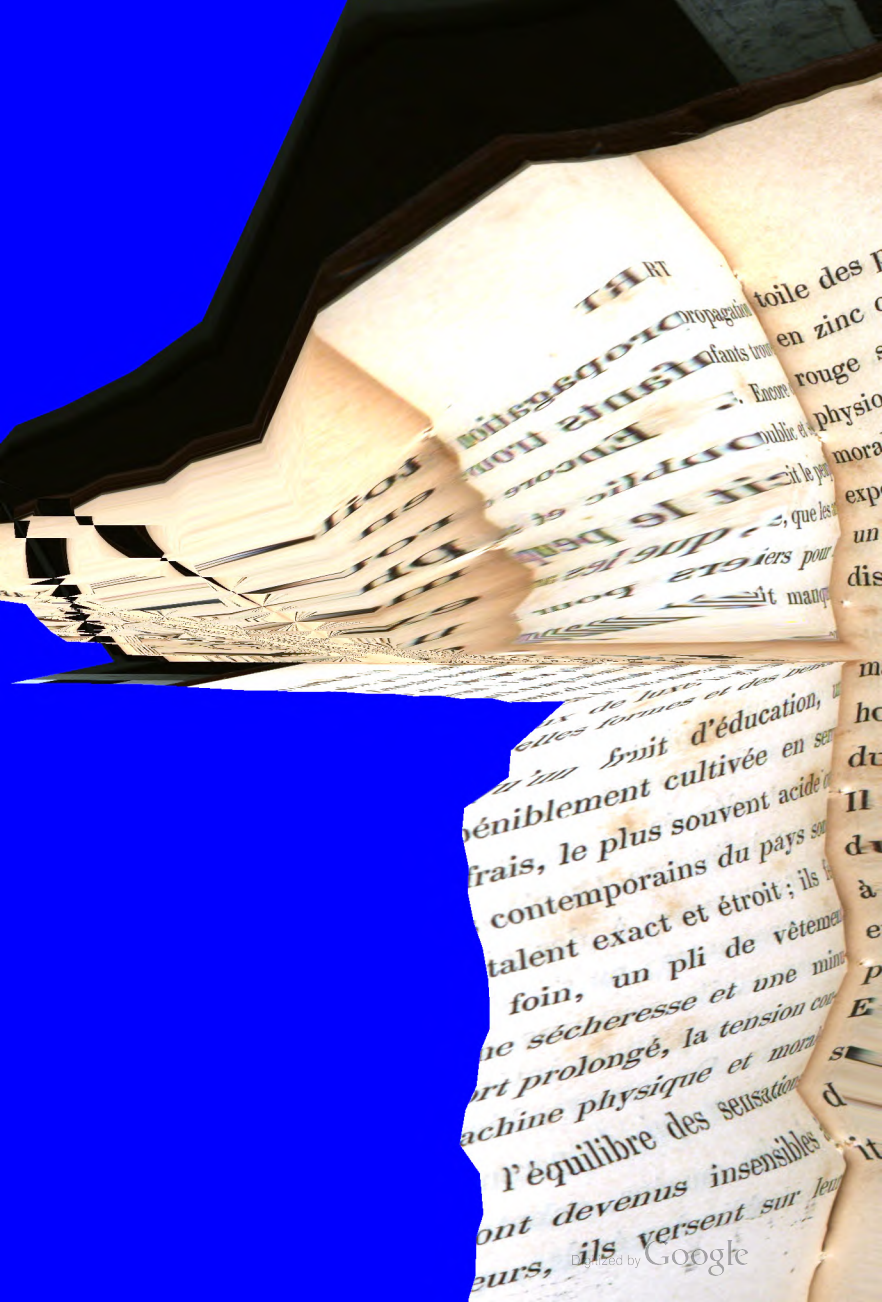
Digitized by Google

aux comme le *Times*, qui tous
apporte un volume tout entier
es, des statistiques, une lourde
indigestes à dévorer et à digérer
ut cela de grosses affaires religi
ions, des entreprises, la préoccup
e d'améliorer la chose publique e
questions d'argent, de prépondéra
ence, des raisonnements utilitaire
voilà la pâture de l'esprit. Partan
et les autres arts qui s'adressent
relégués ou tombent d'eux-même
inférieure. On n'a pas le temps de s
on pense à des affaires plus gra
pressantes ; on s'y attache par mode
nce ; ils sont une simple curiosité ;
ent une étude intéressante à quelqu
. On pourra bien trouver quelqu
urs qui donneront de l'argent pou
des musées, acheter des dessins origi
tablir des écoles, comme ils auraient fai

Digitized by Google

pour toute autre chose, pour la propagation d l'Évangile, pour l'entretien des enfants trouvé pour la guérison des épileptiques. Encore c protecteurs songeront à l'intérêt public et s cial; ils croient que la musique adoucit le peup et diminue l'ivrognerie du dimanche, que les ar du dessin préparent de bons ouvriers pour le étoffes et les bijoux de luxe. Le goût manque le sentiment des belles formes et des belles cou leurs n'est ici qu'un fruit d'éducation, un orange exotique péniblement cultivée en serr chaude, à grands frais, le plus souvent acide o rance. Les peintres contemporains du pays son des ouvriers d'un talent exact et étroit; ils fe ront une botte de foin, un pli de vêtement une bruyère avec une sécheresse et une minu tie blessantes; l'effort prolongé, la tension con tinue de toute la machine physique et moral a dérangé chez eux l'équilibre des sensation et des images; ils sont devenus insensibles l'harmonie des couleurs, ils versent sur leu

Digitized by Google



Digitized by Google

différente ; ses œuvres indiquent un autre esprit et s'adressent à d'autres esprits. Elle est bien plus poétique, historique ou dramatique que pittoresque. Inférieure dans le sentiment du beau corps nu et de la belle vie simple, elle s'est travaillée en tous sens pour représenter les vraies scènes et le costume exact des pays lointains et des temps passés, les émotions tragiques de l'âme, les aspects saisissants du paysage. Elle est devenue la rivale de la littérature ; elle a exploité et fouillé le même champ ; elle a fait le même appel à la curiosité insatiable, à l'esprit archéologique, au besoin d'émotions fortes, à la sensibilité raffinée et maladive. Elle s'est transformée pour parler à des citadins, lassés par le travail, emprisonnés dans la vie sédentaire, comblés d'idées composites, avides de nouveautés, de documents, de sensations et aussi du calme des champs. Entre le XVe et le XIXe siècle un changement énorme s'est accompli ; l'ameublement et le remue-ménage intérieurs de la tête

Digitized by Google

humaine se sont compliqués outre mesure. A Paris et en France, il y a trop d'effort pour deux raisons. D'abord la vie est devenue coûteuse. Une foule de petites commodités sont maintenant indispensables. Il faut des tapis, des rideaux, des fauteuils, même à un homme sobre et qui vit seul ; s'il se marie, il lui faut en outre des étagères couvertes de brimborions, une jolie installation dispendieuse, un appareil infini de menues choses qui, devant être acquises avec de l'argent et ne pouvant être volées sur les grands chemins, ou acquises par des confiscations comme au XVe siècle, doivent être péniblement gagnées par le travail. La plus grande partie de la vie se dépense donc en efforts laborieux. En outre, on veut parvenir ; comme nous formons une grande démocratie où les places sont données au concours, obtenues par la persévérance, conquises par l'habileté, chacun de nous espère vaguement devenir ministre ou millionnaire, et cette rivalité nous entraîne à doubler

Digitized by Google

nos occupations, nos préoccupations et nos tracas.

D'autre part, nous sommes ici seize cent mille ; c'est beaucoup, et c'est trop. Paris étant la ville où il y a le plus de chances de parvenir, tous ceux qui ont de l'esprit, de l'ambition, de l'énergie, y accourent et s'y coudoient. La capitale du pays devient ainsi le rendez-vous universel de tous les hommes supérieurs et spéciaux ; ils mettent en commun leurs inventions et leurs recherches ; ils s'aiguillonnent les uns les autres ; par les lectures, le théâtre, les conversations de toute espèce, ils contractent une sorte de fièvre. La cervelle, à Paris, n'est pas dans un état régulier et sain ; elle est surchauffée, surmenée, surexcitée, et ses œuvres, peinture ou littérature, s'en ressentent, parfois à leur avantage, plus souvent à leur détriment. Il n'en était pas ainsi en Italie. On n'y voyait pas un million d'hommes en tas dans un enclos, mais une quantité de cités de cin-

quarte, cent ou deux cent mille âmes,
ne serait pas cette presse d'ambitieux,
cermentation de curiosités, cette concentrati
de l'effort, cette exagération de l'activité h
maine. Une cité était une élite, et non, comm
chez nous, une multitude. En outre, le beso
du confortable était médiocre; les corps étaien
encore rudes; on voyageait à cheval et l'on v
vait fort bien en plein air. Les grands palais
cette époque sont magnifiques, mais je ne sa
si un petit bourgeois moderne voudrait les hab
ter; ils sont incommodes, on y a froid;
siéges sculptés de têtes de lion et de satyr
dansants sont des chefs-d'œuvre d'art, mais vo
les trouveriez fort durs, et le moindre appa
tement, la loge d'un concierge de bonne mais
munie de son calorifère, est plus confortab
que le palais de Léon X et de Jules II. Ils n
vaient pas besoin de toutes les petites aisan
dont nous ne savons nous passer aujourd'h
mettaient leur luxe dans la possession

Digitized by Google

nos occupations, nos préoccupations et nos tracas.

D'autre part, nous sommes ici seize cent mille ; c'est beaucoup, et c'est trop. Paris étant la ville où il y a le plus de chances de parvenir, tous ceux qui ont de l'esprit, de l'ambition, de l'énergie, y accourent et s'y coudoient. La capitale du pays devient ainsi le rendez-vous universel de tous les hommes supérieurs et spéciaux ; ils mettent en commun leurs inventions et leurs recherches ; ils s'aiguillonnent les uns les autres ; par les lectures, le théâtre, les conversations de toute espèce, ils contractent une sorte de fièvre. La cervelle, à Paris, n'est pas dans un état régulier et sain ; elle est surchauffée, surmenée, surexcitée, et ses œuvres, peinture ou littérature, s'en ressentent, parfois à leur avantage, plus souvent à leur détriment. Il n'en était pas ainsi en Italie. On n'y voyait pas un million d'hommes en tas dans un enclos, mais une quantité de cités de cin-

cent ou deux cent mille âmes ;
pas cette presse d'ambitieux
tion de curiosités, cette concen
fort, cette exagération de l'activi
Une cité était une élite, et non,
, une multitude. En outre, le
rtable était médiocre ; les corps e
rudes ; on voyageait à cheval et l'
bien en plein air. Les grands pala
que sont magnifiques, mais je ne
it bourgeois moderne voudrait les
sont incommodes, on y a froid ;
ulptés de têtes de lion et de sat
sont des chefs-d'œuvre d'art, mais
veriez fort durs, et le moindre app
la loge d'un concierge de bonne mais
de son calorifère, est plus conforta
palais de Léon X et de Jules II. Ils n
pas besoin de toutes les petites aisanc
nous ne savons nous passer aujourd'hu
ils mettaient leur luxe dans la possession d

Digitized by Google

beau, non du bien-être ; ils songeaient à un noble agencement de colonnes et de figures, non à une acquisition économique de chinoiseries, de divans et d'écrans. Enfin, les rangs étant fermés et ne s'ouvrant que par la fortune militaire ou par la faveur du prince, pour quelques illustres brigands, pour cinq ou six assassins supérieurs, pour quelques parasites agréables, on ne voyait pas dans la société cette âpre concurrence, cette agitation de fourmilière, cet acharnement incessant et prolongé par lequel chacun de nous veut dépasser autrui.

Tout cela revient à dire que l'esprit humain était alors mieux équilibré que dans cette Europe et ce Paris où nous vivons. Du moins, il était mieux équilibré pour la peinture. Les arts du dessin demandent pour fleurir un sol qui ne soit pas en friche, mais qui ne soit point trop cultivé. Il était massif et dur dans l'Europe féodale ; aujourd'hui il est émietté ; auparavant la civilisation n'y avait pas assez promené sa charrue ;

Digitized by Google

aujourd'hui elle y a multiplié à l'excès et à l'infini ses sillons. Pour que les grandes formes simples arrivent à se fixer sur la toile par la main d'un Titien et d'un Raphaël, il faut qu'elles se produisent naturellement autour d'eux dans l'esprit des hommes ; et pour qu'elles se produisent naturellement dans l'esprit des hommes, il faut que les *images* n'y soient point étouffées, ni mutilées par les *idées*.

Laissez-moi m'arrêter un instant sur ce mot, car il est capital. Le propre de l'extrême culture est d'effacer de plus en plus les images au profit des idées. Sous l'effort incessant de l'éducation, de la conversation, de la réflexion et de la science, la vision primitive se déforme, se décompose et s'évanouit pour faire place à des idées nues, à des mots bien classés, à une sorte d'algèbre. Le train courant de l'esprit est désormais le raisonnement pur. S'il revient aux images, c'est avec effort, par un soubresaut maladif et violent, par une espèce d'hallucination désordonnée et dangereuse. Tel

Digitized by Google

est aujourd'hui notre état d'esprit. Ce n'est plus naturellement que nous sommes peintres. Notre cerveau s'est rempli d'idées mélangées, nuancées, multipliées, entrecroisées; toutes les civilisations, celle de notre pays, celles de l'étranger, celles du passé, celles du présent, y ont versé leur inondation et leurs détritus. Prononcez, par exemple, le mot *arbre* devant un moderne; il saura qu'il ne s'agit ni d'un chien, ni d'un mouton, ni d'un meuble; il logera ce signe en sa tête, dans une case étiquetée et distincte; c'est là ce qu'aujourd'hui nous appelons comprendre. Nos lectures et notre savoir ont peuplé notre esprit de signes abstraits; nos habitudes d'ordonnance nous conduisent régulièrement et logiquement de l'un à l'autre. Nous ne faisons qu'entrevoir par fragments les formes colorées; elles ne persistent pas en nous; elles s'ébauchent vaguement sur la toile intérieure, elles s'enfuient aussitôt. Si nous parvenons à les retenir et à les préciser, c'est par la volonté, après un long

Digitized by Google

exercice, après une contre-éducation qui violente notre éducation ordinaire ; ce terrible effort aboutit à la souffrance et à la fièvre ; nos plus grands coloristes, littérateurs ou peintres, sont des visionnaires surmenés ou détraqués (1). Au contraire, les artistes de la Renaissance sont des voyants. Ce même mot *arbre* entendu par des esprits encore sains et simples leur fera voir à l'instant l'arbre tout entier, avec la masse ronde et mouvante de son feuillage lumineux, avec les angles noirs que ses branches dessinent sur le bleu du ciel, avec son tronc rugueux sillonné de grosses veines, avec ses pieds enfoncés dans le sol contre le vent et l'orage, de sorte que ce qui n'est pour nous qu'une notation et un chiffre, sera

(1) Henri Heine, Victor Hugo, Schelley, Keats, Élisabeth Browning, Edgard Poe, Balzac, Delacroix, Decamps et quantité d'autres. Il y a eu de notre temps beaucoup de beaux tempérament d'artistes. Presque tous ont souffert de leur éducation et de leur milieu. Gœthe seul a gardé l'équilibre, mais il a fallu sa sagesse, sa vie réglée et son perpétuel gouvernement de lui-même.

Digitized by Google

pour eux un spectacle animé et complet. Ils y persisteront sans peine, ils y reviendront sans effort; ils en choisiront l'essentiel; ils n'insisteront pas avec une minutie douloureuse et obstinée sur le détail; ils jouiront de leurs belles images, sans les arracher et lancer au dehors convulsivement comme un lambeau palpitant de leur propre vie. Ils peignent comme un cheval court, comme un oiseau vole, spontanément; les formes colorées sont alors le langage naturel de l'esprit; quand les spectateurs les contemplent dans une fresque ou sur une toile, ils les ont déjà vues en eux-mêmes, ils les reconnaissent; elles ne sont point pour eux des étrangères ramenées artificiellement sur la scène par une combinaison d'archéologie, un effort de volonté, une convention d'école; elles leur sont si familières, qu'ils les importent dans leur vie privée et dans leurs cérémonies publiques. Ils s'en entourent, et font des tableaux vivants à côté des tableaux peints.

En effet, considérez le costume : quelle diffé-

Digitized by Google

entre nos pantalons, nos redingotes et notre sombre habit noir, et leurs grandes simarres chamarrées, leurs pourpoints de velours et de soie, leurs collerettes de dentelle, leurs poignards, leurs épées damasquinées d'arabesques, leurs broderies d'or, leurs diamants, leurs toques à plumes. Tout cet étalage de magnificence, qui n'est plus aujourd'hui qu'à l'usage des femmes, brillait alors sur le vêtement des gentilshommes. Remarquez encore les fêtes pittoresques qui se donnaient dans toutes les villes, les entrées solennelles, les mascarades, les cavalcades, qui étaient le plaisir du peuple et des princes. Par exemple, Galeazzo Sforza, duc de Milan, vient visiter Florence en 1471 ; il est accompagné de cent hommes d'armes, de cinq cents hommes d'infanterie, de cinquante laquais à pied vêtus de soie et de velours, de deux mille gentilshommes et domestiques de suite, de cinq cents couples de chiens, et d'un nombre infini de faucons. Cette excursion lui coûte 200 000 ducats

Digitized by Google

d'or. Pietro Riario, cardinal de San-Sisto, dépense 20 000 ducats en une seule fête pour la duchesse de Ferrare; il fait ensuite un voyage en Italie avec un si nombreux cortége et tant de splendeur, qu'on le prendrait pour le pape, son frère. Laurent de Médicis imagine à Florence une mascarade qui représente le triomphe de Camille. Quantité de cardinaux arrivent pour la voir. Laurent demande un éléphant au pape, qui lui envoie, à la place de l'éléphant occupé ailleurs, deux léopards et une panthère; le pape regrette que sa dignité l'empêche de venir à une si pompeuse cérémonie. La duchesse Lucrèce Borgia fait son entrée dans Rome avec deux cents dames magnifiquement habillées, toutes à cheval, et chacune accompagnée d'un gentilhomme. La prestance, les costumes, l'étalage des seigneurs et des princes, donnent partout l'idée d'une parade superbe d'acteurs sérieux. Sitôt qu'on lit les chroniques et les mémoires, on voit que les Italiens veulent faire

Digitized by Google

de la vie une belle fête. Les autres soucis leur paraissent duperie. Il s'agit pour eux de jouir, jouir noblement, grandement, par l'esprit, par tous les sens, surtout par les yeux. En effet, ils n'ont pas autre chose à faire. Ils ignorent nos préoccupations politiques et humanitaires ; ils n'ont pas de parlements, de *meetings*, de grands journaux ; les hommes marquants ou puissants n'ont pas de foule raisonneuse à conduire, d'opinion publique à consulter, de discussions arides à soutenir, de statistiques à produire, de raisonnements moraux ou sociaux à échafauder. L'Italie est gouvernée par de petits tyrans qui ont pris le pouvoir par la force, et le gardent comme ils l'ont pris. Dans leurs moments libres, ils font bâtir et peindre. Les riches et les nobles songent comme eux à s'amuser, à se pourvoir de belles maîtresses, à posséder des statues, des tableaux, de beaux habits, à mettre des affidés auprès du prince, pour être avertis si quelqu'un les dénonce et veut les faire tuer.

Digitized by Google

Ce ne sont pas non plus les idées religieuses qui les tourmentent ou les occupent; les amis de Laurent de Médicis, d'Alexandre VI ou de Ludovic le More ne songent guère à faire des missions, des entreprises pour la conversion des païens, des souscriptions pour instruire et « moraliser » le peuple; on n'était pas fervent alors en Italie, on n'était rien moins que fervent. Luther, qui vint en Italie l'esprit rempli de scrupules et de foi, fut scandalisé et disait au retour : « Les Italiens sont les plus impies des hommes; ils se moquent de la vraie religion, ils nous raillent nous autres chrétiens, parce que nous croyons tout dans l'Écriture... Il y a un mot qu'ils disent quand ils vont à l'église : « Allons nous conformer à l'erreur populaire. » — « Si nous étions obligés, disent-ils encore, de croire en tout la parole de Dieu, nous serions les plus misérables des hommes, et nous ne pourrions jamais avoir un moment de gaieté. Il faut prendre une mine convenable et ne pas tout croire. » — En

Digitized by Google

ple par tempéram
élevés, par éducatio
ens, dit encore Lu
épicuriens ou supers
us saint Antoine et s
à cause des plaies qu
i, quand on veut emp
dans un lieu, on y p
lance de feu. Voilà c
e extrême superstitio
de Dieu, ne croyant ni
r, ni à la vie éternelle
plaies temporelles. » N
sont en secret ou presq
es à la révélation et à
L'ascétisme chrétien et
cations répugnent à tous.
es poëtes, chez l'Arioste,
itien, chez Pulci les plus
les moines, et les plus libr
e les dogmes. Pulci, dans un p

Digitized by Google

met en tête de chaque chant un *Hosanna*, un *in principio*, un texte sacré de la messe. Pour expliquer comment l'âme peut entrer dans le corps, il la compare à ces confitures qu'on enveloppe dans du pain blanc tout chaud. Que devient-elle dans l'autre monde? « Certaines gens croient y trouver des becs-figues, des ortolans tout plumés, d'excellents lits, et à cause de cela marchent sur les talons des moines. Mais, mon cher ami, une fois que nous serons descendus dans la vallée noire, nous n'entendrons plus chanter *alleluia.* »

Contre cette sensualité et cet athéisme, les moralistes et les prédicateurs de cette époque, par exemple Bruto et Savonarole, tonnent de toute leur force. Savonarole disait aux Florentins qu'il allait convertir pour trois ou quatre ans : « Votre vie est une vie de porcs, elle » se passe toute au lit, dans les commérages, » sur les promenades, dans les orgies et la dé- » bauche. » Défalquons de cela ce qu'il faut toujours retrancher lorsque c'est un prédicateur ou

Digitized by Google

un moraliste qui parle et qui fait la grosse voix pour être entendu ; quoi que vous ôtiez, il restera toujours quelque chose. On voit par la biographie des seigneurs de cette époque, par les amusements cyniques ou raffinés des ducs de Ferrare et de Milan, par l'épicurisme délicat ou la franche licence des Médicis à Florence, jusqu'où était poussée la recherche de tous les plaisirs. Ces Médicis étaient des banquiers qui, un peu par force et beaucoup par adresse, étaient devenus les premiers magistrats et les vrais souverains de la cité. Ils entretenaient autour d'eux des poëtes, des peintres, des sculpteurs, des savants; ils faisaient représenter dans leur palais des chasses et des amours mythologiques ; en fait de peintures, ils aimaient les nudités de Dello et de Pollaiolo, et aiguisaient le grand et noble paganisme par une pointe de sensualité voluptueuse. C'est pourquoi ils étaient fort tolérants pour les escapades de leurs peintres. Vous savez l'histoire de Fra Filippo Lippi,

Digitized by Google

qui avait enlevé une religieuse ; les parents se plaignent ; là-dessus les Médicis se mettent à rire. Le même Fra Filippo, travaillant chez eux, était si passionné pour ses maîtresses, que, lorsqu'on l'enfermait pour lui faire achever un travail, il prenait les draps de son lit et en faisait une corde pour s'échapper par la fenêtre. A la fin, Côme dit : « Qu'on lui laisse la » porte ouverte, les hommes de talent sont des » essences célestes, et non des bêtes de somme, » il ne faut ni les emprisonner ni les contraindre. » — A Rome, c'était pis ; je ne vous conterai pas les amusements d'Alexandre VI ; il faut les lire dans le journal de son chapelain Burchard ; le latin seul peut exposer des priapées et des bacchanales. Pour Léon X, c'est un homme de goût qui aime le beau latin et les épigrammes ingénieuses ; mais il ne s'abstient point pour cela du libre plaisir et de la franche joie physique. Autour de lui, Bembo, Molza, l'Aretin, Baraballo, Querno, quantité de poëtes, de musiciens, de

Digitized by Google

parasites mènent une vie peu édifiante, et d'ordinaire leurs vers sont plus que lestes ; le cardinal Bibiena fait représenter devant lui une comédie, la *Calandra*, qu'on n'oserait jouer aujourd'hui sur aucun théâtre. Lui-même s'amuse à faire servir à ses convives des mets en forme de singes et de corbeaux. Il a pour bouffon un moine mendiant, Mariano, mangeur terrible, « qui avale d'une bouchée un pigeon bouilli ou rôti, et peut, dit-on, engloutir quarante œufs et vingt poulets ». Il se plaît aux grosses gaietés, aux imaginations fantasques et burlesques ; la verve et la sève animale surabondent en lui comme chez les autres ; il chasse avec passion, botté, éperonné, le cerf et le sanglier dans les coteaux sauvages de Civita-Vecchia ; et les fêtes qu'il se donne ne sont pas plus ecclésiastiques que ses mœurs. Un secrétaire du duc de Ferrare, témoin oculaire, décrit ainsi une de ses journées. Jugez par le contraste de ces plaisirs et des nôtres, combien l'empire des convenances s'est

Digitized by Google

agrandi, combien les libres et forts instincts naturels se sont réduits, combien la vive imagination s'est soumise la pure intelligence et quelle distance nous sépare de ces temps à demi païens, tout sensuels, mais tout pittoresques où la vie de l'esprit ne primait pas la vie du corps.

« J'ai été à la comédie dimanche soir (1) ; mon-
» seigneur de Rangoni (2) me fit entrer où était
» le pontife avec ses jeunes et révérendissimes
» cardinaux, dans une antichambre de Cibo (3).
» Sa Sainteté s'y promenait, laissant s'introduire
» tels et tels dont la qualité lui convenait, et une
» fois arrivés au nombre qu'il avait déterminé, on
» se rendit au local destiné à la comédie ; notre
» Saint-Père s'était placé à la porte, et sans bruit,
» en donnant sa bénédiction, il en permettait l'en-
» trée à qui bon lui semblait. Une fois admis dans

(1) Publié pour la première fois dans la *Gazette des beaux-arts* par le marquis Joseph Campori.

(2) Hercule Rangoni, cardinal.

(3) Le cardinal Innocent, fils de Franceschetto Cibo et de Magdeleine Médicis, sœur de Léon X.

Digitized by Google

» la salle, on trouvait la scène d'un côté, de l'autre
» une place à gradins, sur laquelle était installé
» le siége du pontife, qui, après l'entrée des laï-
» ques, se plaça dans sa chaise, élevée de cinq
» marches au-dessus du sol, suivi des révérendis-
» simes et des ambassadeurs, qui prirent place
» autour de la chaise selon leur rang, et une fois
» la foule reçue, qui pouvait être de deux mille
» personnes, au son des fifres on fit descendre la
» toile, sur laquelle on avait peint frère Mariano (1)
» avec plusieurs diables qui folâtraient avec lui
» sur chaque côté de la toile, au milieu de laquelle
» il y avait un bref qui disait : « Voilà les caprices
» de frère Mariano. » On fit de la musique, et le
» pape avec ses lunettes admirait la scène qui était
» très-belle et faite de la main de Raphaël ; réel-
» lement c'était un beau coup d'œil d'issues et

(1) Frère Mariano Fetti, laïque dominicain qui succéda au Bramante, prédécesseur de Sebastiano dans l'office du *Piombo* (plomb), qui fut un des esprits les plus gais et plaisants à la cour de Léon X conjointement avec Baraballo, Querno et leurs pareils, et tout à la fois protecteur et ami des artistes.

Digitized by Google

» de perspectives qui furent très-vantées. Sa Sainteté admirait aussi le ciel qui était merveilleusement représenté ; les candélabres étaient formés par des lettres, et chaque lettre supportait cinq torches qui disaient : « *Leo X, Pont, Maximus.* » Le nonce comparut en scène, et récita un argument. Il railla le titre de la comédie, les *Suppositi*, à tel point que le pape en a ri du meilleur cœur avec les assistants (spectateurs), et par ce que j'entendis, les Français furent un peu scandalisés du sujet des *Suppositi*. On récita la comédie, qui fut bien dite (jouée), et à chaque acte il y eut un intermède de musique avec les fifres, les cornemuses, deux cornets, des violes, des luths et le petit orgue aux sons si variés, et qui fut donné au pape par monseigneur très-illustre, d'heureuse mémoire ; il y avait en même temps une flûte et une voix qui plut beaucoup ; il y eut aussi un concert de voix qui ne réussit pas aussi bien, selon moi, que les autres œuvres de musique. Le dernier inter-

Digitized by Google

» mède fut la *Mauresque*, qui figur
» Gorgone, très-bonne, mais pas dans le
» section où je l'ai vu représenter dans
» de votre seigneurie : ainsi se termina la
» Les auditeurs commencèrent à partir, et
» hâte et en si grande foule, que mes
» m'ayant poussé à travers un petit
» courus le danger de me casser une jambe,
» delmonte reçut un choc très-violent d'un
» gnol, et pendant que le premier comme
» donner des coups de poing au second,
» rendit plus facile le moyen de m'écha
» est certain que je courus grand danger
» jambe ; j'ai trouvé d'ailleurs une com
» à ce malheur dans une grande bén
» dans la mine gracieuse dont le Saint-
» fit la faveur.
» Le jour qui précéda cette soirée, il
» course de chevaux où l'on vit une
» genets, ayant pour chef Mgr Corner,
» la mauresque diversement, et ensuite

Digitized by Google

out à l'espagnole, vêtue de satin alexandrin, vec doublure de soie changeante, capuchon et istaucorps, ayant en tête Serapica avec plusieurs valets de chambre de service. Cette dernière se composait de vingt chevaux; le pape vait donné quarante-cinq ducats à chacun des avaliers; et, en vérité, c'était une belle livrée, vec estafiers et trompettes habillés aux mêmes ouleurs de soie. Arrivés sur la place, ils commencèrent deux à deux à courir vers la porte du palais, où se tenait le pape aux croisées, et cette course terminée par les deux troupes, la compagnie Serapica se retira de l'autre côté de la place, et la Cornera vers Saint-Pierre; la Serapica, prenant les cannes, vint attaquer la Cornera qui avait aussi les siennes; la Serapica lança les cannes sur la Cornera, qui fit de même contre sa rivale, et les deux s'attaquèrent et fondirent l'une sur l'autre, ce qui était très-beau à voir et sans danger. On remarquait de très-beaux chevaux et des cavales genettes. Le jour

Digitized by Google

» suivant, il y eut combats de taureaux ; j'étais
» avec le seigneur M. Antoine, ainsi que je l'ai
» écrit : trois hommes furent tués et cinq che-
» vaux blessés, deux sont morts, et entre autres
» un de Serapica, un très-beau genet, qui le lança
» à terre, et lui fit courir grand danger, car le
» taureau était sur lui, et si on n'eût aiguillonné
» la bête à coups de pique, elle n'aurait pas lâché
» et elle l'aurait tué. On assure que le pape
» s'écriait : « Pauvre Serapica ! » et qu'il se
» lamentait beaucoup. J'entends dire que le soir
» on a joué certaine comédie d'un moine.... et
» comme elle ne causa pas grande satisfaction, le
» pape, au lieu de faire danser la *Mauresque*, fit
» balancer dans l'air le moine enveloppé dans une
» couverture, de manière à lui faire donner un
» grand coup de ventre sur le plancher de la
» scène, ensuite il lui fit couper les jarretières et
» sur les bas des talons ; mais le bon moine se
» mit à mordre à belles dents trois ou quatre de
» ces palefreniers. Il fut forcé à la fin de monter

Digitized by Google

» à cheval, et on lui frappa avec la main tant de
» coups sur le derrière, que, d'après ce qui m'a
» été rapporté, il a fallu lui appliquer beaucoup
» de ventouses sur les parties postérieures ; il est
» au lit et n'est pas bien. On dit que le pape en
» a agi ainsi pour donner un exemple aux autres
» moines, afin qu'ils s'ôtent de la tête l'idée
» d'exhiber leurs moineries. Cette *Mauresque* le
» fit beaucoup rire. Aujourd'hui est venu le tour
» de la course à la bague devant la porte du pa-
» lais, le pape y étant et regardant de ses fenê-
» tres ; les prix étaient déjà inscrits sur des vases.
» Vint après la course des buffles : c'était chose
» plaisante de voir courir ces vilaines bêtes, qui
» tantôt se portaient en avant, tantôt reculaient ;
» pour qu'elles arrivent au but, et avant de l'at-
» teindre, il leur faut beaucoup de temps, car
» elles font un pas en avant et quatre en arrière,
» de manière que le but est toujours difficile à
» gagner. Le dernier qui arriva fut celui qui était
» en avant, aussi remporta-t-il le prix ; ils étaient

Digitized by Google

au nombre de dix, et ma foi ce fut un fameux badinage. Je me retirai ensuite chez Bembo; je fis une visite à Sa Sainteté, où je rencontrai l'évêque de Bayeux. On n'y parla que de masques et de choses gaies.

» De Rome, ce jour, 8 mars MDXVIIII, à la quatrième heure de nuit.

» De Votre Seigneurie très-illustre,

» Le serviteur, ALPHONSE PAULUZO. »

Ce sont là les plaisirs du carnaval, dans la cour qui semble devoir être la plus grave et la plus décente de l'Italie ; on y voit aussi des courses « d'hommes nus », comme dans les ancieux jeux de la Grèce, et on y a vu des priapées comme dans les cirques de l'ancien empire romain. Avec une imagination si fort tournée vers les spectacles physiques, avec une civilisation qui donne le plaisir pour but à la vie humaine, avec un affranchissement si complet des soins politiques,

Digitized by Google

dustriels, des préoccup
achent aujourd'hui les espri
ifs et aux idées abstraites, il
qu'une race bien douée pour
dement cultivée ait goûté, inventé e
perfection l'art qui représente les
ibles. La renaissance est un moment
ermédiaire entre le moyen âge et
ne, entre la culture insuffisante e
op grande, entre le règne des ins-
t le règne des idées mûres. L'homme
d'être un animal grossier, guerrier,
qui ne sait qu'exercer ses membres :
encore un pur esprit de cabinet ou
qui ne sait qu'exercer son raisonne-
sa langue. Il participe aux deux
a des rêves intenses et prolongés
barbare; il a des curiosités acé-
délicates comme l'homme civilisé.
Premier, il pense par des images;
Second, il trouve des ordonnances,

Digitized by Google

Comme le premier, il cherche le plaisir sensible; comme le second, il cherche au delà du plaisir cru. Il a des appétits, mais il a des raffinements. Il s'intéresse aux dehors des choses, mais il leur demande d'être parfaits; et les belles formes qu'il contemple dans les œuvres de ses grands artistes ne font que dégager les figures vagues dont sa tête est pleine et contenter les instincts sourds dont son cœur est pétri.

Digitized by Google

Digitized by Google

V

Il reste à savoir pourquoi ce grand talent pittoresque a pris pour principal sujet le corps humain, par quelles expériences, par quelles habitudes, par quelles passions les hommes étaient préparés à s'intéresser aux muscles, pourquoi dans ce grand champ de l'art leurs yeux se sont tournés de préférence vers les figures saines, fortes, actives, que les âges suivants n'ont su retrouver ou n'ont copiées que par tradition.

Pour cela, après vous avoir exposé l'état des esprits, je vais tâcher de vous montrer l'espèce

Digitized by Google

des caractères. Par l'état des esprits, on entend le genre, le nombre et la qualité des idées qui se trouvent dans une tête humaine; elles en sont en quelque sorte l'ameublement. Mais l'ameublement d'une tête, comme celui d'un palais, change sans beaucoup de peine; on peut sans toucher au palais y mettre d'autres tentures, d'autres buffets, d'autres bronzes, d'autres tapis; pareillement, sans toucher à la structure intérieure d'une âme, on peut y mettre d'autres idées; un changement de condition ou d'éducation y suffit : selon que l'homme est ignorant ou lettré, plébéien ou noble, ses idées sont différentes. Il y a donc en lui quelque chose de plus important que les idées, c'est sa charpente même, je veux dire son caractère, en d'autres termes, ses instincts naturels, ses passions primordiales, la grandeur de sa sensibilité, le degré de son énergie, bref la force et la direction de son ressort intérieur. Pour vous faire voir cette structure profonde des âmes italiennes, je vais

Digitized by Google

ous montrer les circonstances, les habitudes, es besoins, qui l'ont produite : vous la compren- lrez mieux par son histoire que par sa défini- ion.

Le premier trait qu'on remarque alors en Italie, 'est le manque d'une paix ancienne et stable, l'une justice exacte, et d'une police surveillante omme celle à laquelle nous sommes habitués hez nous. Nous avons quelque peine à nous re- présenter cet excès d'anxiétés, de désordres et de violences. Nous sommes depuis trop longtemps dans l'état contraire. Nous avons tant de gen- darmes et de sergents de ville, que nous sommes enclins à les trouver plus incommodes qu'utiles. Chez nous, lorsque quinze personnes se rassem- blent dans la rue pour voir un chien qui s'est cassé la patte, un homme à moustaches arrive et leur dit : « Messieurs, les rassemblements sont défen- dus, dispersez-vous. » Cela nous paraît excessif ; nous maugréons et nous oublions de remarquer que ces mêmes hommes à moustaches donnent au

Digitized by Google

plus riche et au plus faible l'assurance de se promener seul et sans armes à minuit dans les rues désertes. Supprimons-les par la pensée, et figurons-nous un monde dans lequel la police soit impuissante ou indifférente. On trouve de semblables pays dans l'Australie, en Amérique, par exemple dans ces *placers* où les chercheurs d'or accourent en foule et vivent au hasard sans former encore un État organisé. Là, si l'on craint ou si l'on reçoit un coup ou une insulte, à l'instant on décharge son revolver sur le concurrent ou sur l'adversaire. Celui-ci riposte, et parfois les voisins s'en mêlent. A chaque instant il faut défendre son bien ou sa vie, et le danger est là, brutal, subit, qui presse l'homme de tous les côtés.

Tel était à peu près vers 1500 l'état des choses en Italie; on n'y connaissait rien de semblable à ce grand gouvernement qui, perfectionné chez nous depuis quatre cents ans, regarde comme son devoir le plus élémentaire de conserver à

Digitized by Google

chacun, non-seulement son bien et sa vie, mais encore son repos et sa sécurité. Les princes de l'Italie étaient de petits tyrans qui, d'ordinaire avaient usurpé le pouvoir par des assassinats, des empoisonnements, ou du moins par des violences et des trahisons. Naturellement, leur seule préoccupation était de conserver ce pouvoir. Quant à la sécurité des citoyens, ils n'y pourvoyaient guère. Les particuliers devaient se défendre eux-mêmes, et, en outre, se faire justice eux-mêmes ; lorsqu'on avait quelque débiteur trop récalcitrant, lorsqu'on rencontrait un insolent dans la rue, lorsqu'on considérait un homme comme dangereux ou hostile, on trouvait très-naturel de se débarrasser de lui au plus tôt.

Les exemples abondent, et vous n'avez qu'à parcourir les mémoires du temps pour voir combien cette habitude des violences privées et de l'appel à soi-même était enracinée.

« Le 20 septembre, il y eut, dit Stefano d'In-

Digitized by Google

» fessura, un grand tumulte dans la ville de
» Rome, et tous les marchands fermèrent leurs
» boutiques. Ceux qui étaient dans leurs champs
» ou dans leurs vignes rentrèrent en toute hâte,
» et tous, tant citoyens qu'étrangers, prirent les
» armes, parce qu'on affirmait comme chose cer-
» taine que le pape Innocent III était mort. »

Le lien si faible de la société se rompait, on rentrait dans l'état sauvage; chacun profitait du moment pour se débarrasser de ses ennemis. Notez qu'en temps ordinaire les voies de fait, pour être un peu moins multipliées, n'en étaient pas moins sanguinaires. Les guerres privées de la famille des Colonna et de la famille des Orsini s'étendaient autour de Rome; ces seigneurs avaient des hommes d'armes, et convoquaient leurs paysans; chaque bande saccageait les terres de l'ennemi; quand on faisait une trêve, elle était vite rompue, et chaque chef, bouclant son *giacco*, envoyait dire au pape que son adversaire était l'agresseur.

Digitized by Google

« Dans la ville même, il se faisait beaucoup » de meurtres le jour et la nuit, et il se passait à » peine un jour que quelqu'un ne fût tué..... Le » troisième jour de septembre, un certain Salva- » dor assaillit son ennemi, le seigneur Beneacca- » duto, avec qui pourtant il était en paix sous » une caution de 500 ducats. »

Cela signifie qu'ils avaient déposé tous les deux 500 ducats, qui devaient être perdus par le premier qui violerait la trêve. C'était chose habituelle que de garantir ainsi la foi jurée ; il n'y avait pas d'autre moyen de préserver un peu la paix publique. On trouve dans le livre de dépenses de Cellini la note suivante, écrite de sa main : « Je note qu'aujourd'hui, 26 octobre 1556, » moi, Benvenuto Cellini, je suis sorti de prison et » j'ai fait avec mon ennemi une trêve d'un an. » Chacun de nous a fourni une caution de 300 » écus. » Mais une garantie d'argent est faible contre la violence du tempérament et la férocité des mœurs. C'est pourquoi Salvador n'avait

Digitized by Google

pu se tenir d'attaquer Beneaccaduto. « Il le » frappa de deux coups d'épée et le blessa mor- » tellement, en sorte qu'il mourut. »

Ici les magistrats, trop bravés, interviennent et le peuple s'en mêle, à peu près comme aujourd'hui à San Francisco, lorsqu'on pratique la loi de Lynch. A San Francisco, quand les assassinats deviennent trop nombreux, les négociants, les personnes respectables, les hommes importants de la ville, accompagnés de tous les gens de bonne volonté, vont prendre les coupables en prison, et les pendent séance tenante. Pareillement « le quatrième jour, le pape envoya son » vice-camérier avec les conservateurs et tout le » peuple pour détruire la maison de Salvador. Ils » la détruisirent et, le même quatrième jour de » septembre, Jérôme, frère dudit Salvador, fut » pendu », probablement parce qu'on n'avait pas mis la main sur Salvador lui-même. Dans ces exécutions tumultueuses et populaires, chacun répond pour les siens.

Digitized by Google

Il y a cinquante exemples semblables; les hommes de ce temps sont habitués aux voies de fait, et je parle non-seulement des gens du peuple, mais des personnages qui, étant de haut rang ou de grande culture, devaient, ce semble, exercer quelque empire sur eux-mêmes. Guichardin raconte qu'un jour Trivulce, gouverneur du Milanais pour le roi de France, tua de sa propre main dans le marché quelques bouchers, « lesquels avec l'insolence ordinaire aux gens de » cette sorte, s'opposaient à la levée des droits » dont ils n'avaient pas été exemptés. » — Vous êtes habitués aujourd'hui à voir dans les artistes des gens du monde, citoyens tranquilles, et fort capables de bien porter le soir l'habit noir et la cravate blanche. Dans les mémoires de Cellini vous trouvez un orfévre nommé Piloto, « vaillant homme, » mais qui est chef de brigands. Ailleurs, ce sont les élèves de Raphaël qui prennent la résolution de tuer le Rosso, parce que le Rosso, fort méchante langue, avait dit du mal de

139640A

Digitized by Google

Raphaël ; et le Rosso prend le parti prudent de quitter Rome; après de telles menaces, un voyage était urgent. La moindre raison suffit alors pour tuer un homme. Cellini raconte encore que Vasari avait coutume de porter les ongles très-longs, et qu'un jour, couchant avec son apprenti Manno, « il lui écorcha une jambe » avec ses mains, croyant se gratter lui-même, » sur quoi Manno voulait absolument tuer Va- » sari ». Le motif était léger. Mais à ce moment l'homme est si fougueux, si habitué aux coups, que le sang lui monte tout de suite aux yeux et qu'il fonce en avant. Un taureau frappe d'abord de ses cornes; il frappe d'abord de son poignard.

Aussi les spectacles que l'on a journellement à Rome ou dans les environs sont-ils atroces. Les châtiments semblent ceux d'une monarchie d'Orient. Comptez, si vous pouvez, les meurtres de ce beau et spirituel César Borgia, fils du pape et duc de Valentinois, dont vous verrez le por-

Digitized by Google

trait à Rome dans la galerie Borghèse. C'est un homme de goût, grand politique, amateur de fêtes et de fine conversation; sa taille fine est serrée dans un pourpoint de velours noir; ses mains sont parfaites, il a le regard calme d'un grand seigneur. Mais il sait se faire respecter, et de ses propres mains, à l'épée, au poignard, il fait ses affaires.

« Le second dimanche, dit Burchard camé-
» rier du pape, un homme masqué, dans le Borgo,
» dit des paroles offensantes contre le duc de Va-
» lentinois. Le duc, l'ayant appris, le fit saisir; on
» lui coupa la main et la partie antérieure de la
» langue, qui fut attachée au petit doigt de la
» main coupée », sans doute pour faire un exem-
ple. Une autre fois, comme les chauffeurs de 1799, « les gens du même duc suspendirent
» par les bras deux vieillards et huit vieilles
» femmes, après avoir allumé du feu sous leurs
» pieds pour leur faire avouer où était l'argent
» caché, et ceux-ci, ne le sachant pas ou ne vou-

Digitized by Google

» lant pas le dire, moururent dans ladite torture. »

Un autre jour, le duc fait amener dans la cour du palais des condamnés « *gladiandi* », et lui-même, revêtu des plus beaux habits, devant une assistance nombreuse et choisie, il les perce à coup de flèches. « Il tua aussi sous le manteau » du pape, Perotto, qui était favori du pape, en » telle façon que le sang sauta à la face du pape. » On s'égorgeait beaucoup dans cette famille. Il avait déjà fait assaillir à coups d'épée son beau-frère, et le pape faisait garder le blessé; « mais le duc dit : « Ce qui ne s'est pas fait à dîner se » fera à souper. Et un jour, le 17 août, il entra » dans sa chambre comme le jeune homme se » levait déjà, fit sortir sa femme et sa sœur; » puis ayant appelé trois assassins, il fit étran- » gler ledit jeune homme. » Outre cela, il tua son propre frère, le duc de Gandia, et fit jeter le corps dans le Tibre. Après diverses recherches, on découvrit un pêcheur qui était sur la rive au moment de l'attentat. Et comme on lui

Digitized by Google

demandait pourquoi il n'avait rien dit au gouverneur de la ville : « Il répondit qu'il n'avait pas » cru que ce fût la peine, car en sa vie il avait » vu jeter, en différentes nuits, plus de cent » corps au même endroit, sans que personne en » eût jamais pris souci. »

Sans doute les Borgia, cette famille privilégiée, semblent avoir eu un goût et un talent particuliers pour l'empoisonnement et l'assassinat ; mais vous trouverez, dans les petits États italiens, quantité de personnages, princes et princesses, qui sont dignes d'avoir été leurs contemporains. Le prince de Faenza avait donné des sujets de jalousie à sa femme ; elle cache sous son lit quatre assassins, les lance contre lui quand il arrive pour se coucher ; mais il se défend vigoureusement ; elle s'élance hors du lit, prend un poignard attaché au chevet, et va elle-même tuer son mari par derrière. Elle est excommuniée pour ce fait, et son père prie Laurent de Médicis, qui a un grand crédit près du pape,

Digitized by Google

d'intercéder pour qu'elle soit relevée des censures ecclésiastiques, alléguant entre autres motifs qu'il a « l'intention de la pourvoir d'un « autre mari ». — A Milan, le duc Galeazzo est assassiné par trois jeunes gens qui avaient l'habitude de lire Plutarque; l'un deux fut tué dans l'action et son cadavre livré aux pourceaux; les autres avant d'être écartelés déclarèrent qu'ils avaient fait le coup parce que « non-seulement » le duc débauchait les femmes, mais encore pu- » bliait leur déshonneur; et parce que, non-seule- » ment il tuait les hommes, mais encore les faisait » mourir dans des supplices recherchés ». A Rome, le pape Léon X manqua d'être tué par ses cardinaux; son chirurgien, payé par eux, devait l'empoisonner en pansant sa fistule; le cardinal Petrucci, principal instigateur, fut mis à mort. Si maintenant on considère la maison des Malatesta à Rimini, ou la maison d'Este à Ferrare, on y trouve des habitudes pareilles d'assassinat et d'empoisonnement héréditaires. Si enfin vous

Digitized by Google

regardez une cité qui paraît un peu mieux réglée, Florence, dont le chef, un Médicis, est un homme intelligent, libéral, honnête, vous y trouverez des coups de main aussi sauvages que ceux dont vous venez d'écouter le récit. Par exemple, les Pazzi, irrités de voir toute la puissance aux mains des Médicis, se conjurèrent avec l'archevêque de Pise pour assassiner les deux Médicis, Julien et Laurent; le pape Sixte IV était complice. Ils choisirent le moment de la messe dans l'église de Santa-Reparata, et le signal fut l'élévation de l'hostie. Un des conjurés, Bandini, poignarda Julien de Médicis; puis Francesco dei Pazzi s'acharna sur le cadavre, si furieusement qu'il se blessa lui-même à la cuisse; il tua ensuite un ami de la maison de Médicis. Laurent fut blessé, mais il était brave; il eut le temps de tirer son épée, de rouler son manteau autour de son bras et de s'en faire un bouclier; tous ses amis se réunirent autour de lui, et le protégèrent de leurs épées ou de leurs

Digitized by Google

corps, si bien qu'il put faire retraite dans la sacristie. Cependant les autres conjurés, l'archevêque en tête, au nombre de trente, avaient surpris l'hôtel de ville pour prendre possession du siége du gouvernement. Mais le gouverneur, à son entrée en charge, avait eu soin de faire disposer les portes de telle façon qu'étant refermées, elles ne pouvaient se rouvrir en dedans. Les conjurés furent pris comme dans une souricière. Le peuple s'armait de tous côtés et accourait. On saisit l'archevêque, on le pendit dans ses habits pontificaux, à côté de Francesco dei Pazzi, le premier instigateur de la conjuration ; dans sa rage, le prélat, mourant et tout pendu qu'il était, s'accrocha au corps de son complice et lui mordit la chair à belles dents. « Environ vingt personnes » de la famille des Pazzi furent en même temps » taillées en pièces, ainsi que vingt autres de la » maison de l'archevêque, et l'on pendit soixante » personnes aux fenêtres du palais. » Un peintre dont je vous ai raconté l'histoire, Andrea da Cas-

Digitized by Google

tagno, autre assassin qui avait tué son ami pour lui voler l'invention de la peinture à l'huile, fut chargé de peindre cette grande pendaison, d'où lui vint plus tard le nom d'*Andrea des pendus*.

Je ne finirais pas si je voulais vous raconter les histoires du temps, qui sont pleines de traits semblables : en voici pourtant une que je choisis encore, parce que le personnage reviendra tout à l'heure en scène, et parce que le narrateur est Machiavel : « Oliveretto da Fermo, étant » resté petit et orphelin, fut élevé par un de ses » oncles maternels nommé Giovianni Fogliani. » Puis il apprit le métier des armes sous ses frères. « Comme il avait de l'esprit naturel, et » qu'il était dispos et fort de corps et de cœur, il » devint en très-peu de temps un des premiers » hommes de sa troupe. Mais, jugeant que c'était » chose vile que de demeurer confondu avec les » autres, il résolut, avec l'aide de quelques ci- » toyens de Fermo de s'emparer de la cité, et écri- » vit à son oncle qu'étant resté plusieurs années

Digitized by Google

» hors de sa patrie, il voulait venir le voir lui et la
» ville, et jeter un peu les yeux sur son patri-
» moine. Il ajoutait que, s'il avait pris tant de
» peine, c'était seulement pour acquérir de l'hon-
» neur, et, afin que ses concitoyens vissent bien
» qu'il n'avait dépensé son temps d'une façon
» vaine, il voulait venir accompagné de cent cava-
» liers ses amis et serviteurs, le priant de vouloir
» bien donner ordre pour que les gens de Fermo
» le reçussent honorablement, ce qui ferait hon-
» neur non-seulement à lui, Oliveretto, mais en-
» core à lui Giovanni, qui avait élevé Oliveretto
» tout enfant. Giovanni n'omit aucun des bons
» offices dont il était requis ; il le fit recevoir
» honorablement par les gens de Fermo, et le
» logea dans sa maison... Oliveretto, ayant passé
» quelques jours à ordonner tout ce qui était
» nécessaire à son forfait, fit un festin très-so-
» lennel où il invita Giovanni et tous les pre-
» miers citoyens de Fermo. Vers la fin... ayant
» porté à dessein l'entretien sur des sujets

Digitized by Google

graves, sur la grandeur du pape Alexandre et de son fils et sur leurs entreprises, il se leva tout d'un coup, disant qu'il fallait un endroit plus secret pour parler de semblables matières. Il alla dans une chambre où Giovanni et tous les autres le suivirent. A peine furent-ils assis que des endroits secrets de cette chambre sortirent des soldats qui tuèrent Giovanni et tous les autres. Après cet homicide, Oliveretto monta à cheval, parcourut » la ville, assiégea le principal magistrat dans » l'hôtel de ville, tellement que, par crainte, » les habitants furent contraints de lui obéir et » d'établir un gouvernement dont il se fit le » chef. Il mit à mort tous ceux qui, étant mé- » contents, pouvaient lui nuire... et en une an- » née devint formidable à tous ses voisins. »

Des entreprises de cette sorte sont fréquentes ; la vie de César Borgia en est pleine, et la soumission de la Romagne au Saint-Siége n'est qu'une suite de trahisons et d'assassinats. Tel est le

Digitized by Google

véritable état féodal, celui dans lequel chaque homme, livré à lui-même, attaque autrui et se défend lui-même et va jusqu'au bout de son ambition, de sa scélératesse ou de sa vengeance, sans craindre l'intervention du gouvernement ni la répression de la loi.

Mais ce qui met une différence énorme entre l'Italie du xve siècle et l'Europe du moyen âge c'est que les Italiens étaient alors très-cultivés. Vous avez vu tout à l'heure les preuves multipliées de cette culture exquise. Par un contraste extraordinaire, tandis que les façons sont devenues élégantes et les goûts délicats, les caractères et les cœurs sont restés féroces. Ces gens sont lettrés, connaisseurs, beaux diseurs, polis, hommes du monde, en même temps hommes d'armes, assassins et meurtriers. Ils font des actions de sauvages et des raisonnements de gens civilisés; ce sont des loups intelligents. Maintenant, supposez qu'un loup raisonne sur son espèce; il est probable qu'il fera le code du meur-

Digitized by Google

. C'est ce qui arriva en Italie ; les philosophes igèrent en théorie les pratiques dont ils étaient moins, et finirent par croire ou dire que, ur subsister ou réussir dans ce monde, il ut agir en scélérat. Le plus profond de ce éoriciens fut Machiavel, grand homme, honte homme même, patriote, génie supérieur i écrivit un livre, *le Prince*, pour justifier ou moins pour autoriser la trahison et l'assassinat. Ou plutôt il n'autorise ni ne justifie ; il a dépassé l'indignation et laisse de côté la conscience ; il analyse, il explique, en savant, en onnaisseur d'hommes ; il fournit des documents les commente ; il envoie aux magistrats de lorence des mémoires instructifs et positifs, rits d'un style tranquille comme le récit d'une lle opération chirurgicale. Il intitule son rapport :

Digitized by Google

Description de la façon employée par le duc de Valentinois pour tuer Vitellozo Vitelli, Oliveretto de Fermo, le seigneur Pagolo et le duc Gravina Orsini.

« Magnifiques seigneurs, puisque vos seigneu-
» ries n'ont pas reçu toutes mes lettres dans les-
» quelles se trouvait comprise une grande parti-
» de l'affaire de Sinigaglia, il m'a paru convenable
» de l'écrire en détail, et je crois que cela vous
» sera agréable en raison de la qualité de la chose,
» qui est de tout point rare et mémorable. »

Le duc avait été battu par ces seigneurs et se trouvait faible contre eux. Il fit la paix, leur promit beaucoup, leur donna quelque chose, prodigua toutes les belles paroles, devint leur allié, et enfin se fit proposer par eux une conférence pour une affaire commune. Ils avaient des craintes et hésitèrent longtemps. Mais ses protestations étaient tellement engageantes, il ma-

Digitized by Google

lait si bien leurs espérances et leurs cupidités, il se faisait si doux et si loyal, qu'ils vinrent, à la vérité avec des troupes, et se laissèrent conduire sous le semblant d'une hospitalité élégante dans un palais que le duc habitait à Sinigaglia. Ils entrent à cheval et le duc les salue courtoisement ; mais « étant tous descendus de cheval au logement du duc, et entrés avec lui dans une chambre secrète, ils furent faits ses prisonniers.

» Aussitôt le duc monta à cheval et commanda de piller les gens d'Oliveretto et ceux d'Orsini. Mais les soldats du duc, non contents d'avoir pillé les gens d'Oliveretto, commencèrent à saccager Sinigaglia, et si le duc n'avait pas réprimé leur insolence en tuant beaucoup d'entre eux, ils l'auraient saccagée tout entière. »

Les petits agissaient en bandits comme les grands ; c'était le règne universel de la force.

« La nuit venue et le tumulte apaisé, il parut à propos au duc de faire tuer Vitellozo et Olive-

Digitized by Google

» retto, et, les ayant fait conduire dans un lieu, il l
» fit étrangler. Vitellozo priait pour qu'on suppli
» le pape de lui donner l'absolution plénière de s
» péchés. Oliveretto pleurait, rejetant sur Vitello
» tous les torts qu'on avait faits au duc. Pagolo
» le duc de Gravina furent laissés vivants jusqu
» ce que le duc apprit que le pape avait pris
» cardinal Orsino, l'archevêque de Florence,
» messire Jacopo de Santa-Croce. A cette no
» velle, le 18 janvier, au château de la Pieve, il
» furent aussi étranglés de la même façon. »

Ce n'est là qu'un récit; mais ailleurs Ma chiavel, non content d'exposer les faits, tire se conséquences. Il écrit un livre moitié vrai moitié imaginaire, à l'exemple du *Cyrus* de Xé nophon, la *Vie* de Castruccio Castracani, qu' présente aux Italiens comme le modèle du princ accompli. Ce Castruccio Castracani, enfan trouvé, deux cents ans auparavant, s'était fa souverain de Lucques et de Pise, et était deven assez puissant pour menacer Florence. Il aval

Digitized by Google

fait « beaucoup d'actions qui, par leur vertu et » leur bonheur, peuvent être de très-grands exem- » ples », et « laissé de soi une heureuse mémoire, » ses amis l'ayant regretté plus qu'on ne fit jamais » pour aucun prince en aucun temps ». Voici une des belles actions de ce héros si aimé et digne d'une admiration éternelle :

La famille des Poggio s'étant révoltée à Lucques contre lui, Stefano Poggio, « homme de » grand âge et pacifique », arrêta les mutins et leur promit son intervention. « Ils posent alors les » armes aussi imprudemment qu'ils les avaient » prises ». Castruccio revient. « Stefano, croyant » que Castruccio lui devait avoir obligation, » l'alla trouver et ne le pria pas pour son propre » compte, jugeant qu'il n'en avait pas besoin, » mais pour les autres de sa maison, le priant de » pardonner beaucoup à la jeunesse, beaucoup » à l'antique amitié et aux obligations que lui, » Castruccio, avait à leur maison. A quoi Cas- » truccio répondit de bonne grâce et lui dit d'a-

Digitized by Google

» voir bonne espérance, témoignant qu'il avait
» plus de joie à trouver le tumulte arrêté qu'il
» n'avait eu de ressentiment à le savoir soulevé.
» Il encouragea Stefano à les faire venir tous,
» lui disant qu'il rendait grâces à Dieu d'avoir
» occasion de montrer sa clémence et sa géné-
» rosité. Ils vinrent donc tous sur la foi de Ste-
» fano et de Castruccio, et ils furent tous en-
» semble, avec Stefano, faits prisonniers et mis
» à mort. »

L'autre héros de Machiavel est ce César Borgia, le plus grand assassin et le plus parfait traître du siècle, homme accompli en son genre, qui considéra toujours la paix comme les Hurons et les Iroquois considéraient la guerre, c'est-à-dire comme un état dans lequel la dissimulation, la feinte, la perfidie, le guet-apens, sont un droit, un devoir et un exploit. Il les pratiquait sur tout le monde, même sur sa famille, même sur ses fidèles. Un jour, voulant faire taire les bruits de cruauté qui couraient sur son compte,

Digitized by Google

l fit prendre son gouverneur de Romagne, Remiro d'Orco, qui lui avait rendu de grands services, et à qui il devait la tranquillité de tout le pays. Et le lendemain, les citoyens virent avec contentement et avec terreur Remiro d'Orco sur la place publique, en deux morceaux, avec un couteau sanglant à côté de lui. Le duc fit dire qu'il l'avait puni de ses sévérités trop grandes, et se fit une réputation de bon seigneur, protecteur du peuple et justicier. Aussi Machiavel conclut de la manière que voici :

« Chacun sait combien il est louable à un » prince de garder sa parole et de vivre avec intégrité, non avec astuce. Néanmoins on voit par » expérience dans notre temps que ceux-là parmi » les princes ont fait de grandes choses qui ont » peu tenu compte de leur foi et ont su par astuce faire tourner les cervelles des hommes et à » la fin ont détruit ceux qui se fondaient sur leur » loyauté... Un seigneur prudent ne peut ou ne » doit garder sa parole quand cela lui est nuisible

Digitized by Google

» et que les motifs qui lui faisaient promettre ont
» disparu. Du reste, jamais un prince n'a manqué
» de raisons légitimes pour colorer son manque de
» parole. Mais il est nécessaire de les bien colorer
» et d'être grand fourbe et dissimulateur... Et
» les hommes sont si simples et obéissent si fort
» à la nécessité présente, que celui qui trompe
» trouve toujours quelqu'un qui se laisse trom-
» per. »

Il est clair que de pareilles mœurs et de pareilles maximes ont de grandes conséquences sur les caractères. D'abord ce manque absolu de justice et de police, cette licence des attentats et des assassinats, cette obligation de se venger sans pitié et d'être craint pour subsister, cet appel incessant à la force trempe les âmes ; l'homme prend l'habitude des résolutions extrêmes et soudaines ; il est tenu de savoir tuer ou faire tuer à l'instant.

De plus, comme il vit dans un danger continu et extrême, il est rempli de grandes anxiétés et

Digitized by Google

de passions tragiques ; il ne s'amuse pas à démêler finement les nuances de ses sentiments ; il n'est pas curieusement et tranquillement critique. Les émotions qui le remplissent sont grandes et simples. Ce n'est point un détail de sa considération ou une portion de sa fortune qui est en jeu ; c'est toute sa vie, et celle des siens. Du plus haut il peut tomber au plus bas, et, comme Remiro, Poggio, Gravina, Oliveretto, se réveiller sous le couteau ou le lacet d'un exécuteur. La vie est orageuse et la volonté tendue. Les âmes sont plus fortes et ont tout leur jeu.

Je voudrais rassembler tous ces traits, et vous montrer non plus une abstraction, mais un personnage agissant. Il en est un dont nous avons les mémoires, écrits de sa main, d'un style fort simple, d'autant plus instructifs, et qui mieux qu'aucun livre mettront sous vos yeux les façons de sentir, de penser et de vivre des contemporains. Benvenuto Cellini peut être considéré comme un abrégé en haut relief des passions

Digitized by Google

violentes, des vies hasardeuses, des génies spontanés et puissants, des riches et dangereuses facultés qui ont fait la Renaissance en Italie, et qui, en ravageant la société, ont produit les arts.

Ce qui frappe d'abord en lui, c'est la puissance du ressort intérieur, le caractère énergique et courageux, la vigoureuse initiative, l'habitude des résolutions soudaines et des partis extrêmes, la grande capacité d'agir et de souffrir, bref la force indomptable du tempérament intact. Tel était le superbe animal, tout militant et tout résistant, que les rudes mœurs du moyen âge avaient nourri, et que l'ancienneté de la paix et de la police ont amolli chez nous. Il avait seize ans et son frère Giovanni en avait quatorze. Un jour, Giovanni, ayant été insulté par un autre jeune homme, le provoqua en duel. Ils se rendirent à la porte de la ville, et se battirent à l'épée. Giovanni désarma son ennemi, le blessa et continuait, lorsque les parents du blessé arrivèrent et le chargèrent à coups d'épée et à coups

Digitized by Google

de pierres, si bien que le pauvre enfant fut blessé et tomba. Cellini survint, ramassa l'épée, et fondit sur les assaillants, évitant les pierres comme il pouvait, et ne quittant pas son frère d'une semelle; il allait se faire tuer, lorsque quelques soldats qui passaient, pleins d'admiration pour son courage, se mirent de la partie et aidèrent à sa délivrance. Alors il prit son frère sur ses épaules et le transporta à la maison paternelle. — Vous trouveriez de lui cent traits d'énergie semblables. S'il n'a pas été tué vingt fois, c'est miracle; il a toujours l'épée, ou l'arquebuse, ou le poignard à la main, dans les rues, sur les routes, contre des ennemis personnels, des soldats débandés, des brigands, des rivaux de toute sorte; il se défend et le plus souvent il attaque. Le plus étonnant de ces traits, c'est son évasion du château Saint-Ange; on l'y avait enfermé après un meurtre. Il descendit de cette hauteur énorme au moyen de cordes qu'il avait faites avec les draps de son lit, rencontra une

Digitized by Google

sentinelle que son air de résolution terrible effraya et qui feignit de ne l'avoir point vu, franchit au moyen d'une poutre la seconde enceinte, attacha sa dernière corde et se laissa glisser. Mais cette corde était trop courte ; il tomba et se cassa la jambe au-dessous du genou ; alors il se banda la jambe, et se traîna, perdant son sang, jusqu'à la porte de la ville ; elle était fermée, il se glissa dessous après avoir creusé la terre avec son poignard ; des chiens l'assaillirent, il en éventra un, et, rencontrant un portefaix, il se fit porter chez un ambassadeur qui était son ami. Il se croyait sauvé et avait la parole du pape ; mais tout d'un coup il fut repris et mis dans un cachot infect, où la lumière n'arrivait que deux heures par jour. Le bourreau vint et, touché de pitié, l'épargna ce jour-là. Dès lors, on se contenta de le retenir captif ; l'eau suintait, sa paille pourrissait, ses blessures ne se fermaient point. Il passa ainsi plusieurs mois ; la force de sa constitution résista à tout. Un corps et une âme

Digitized by Google

ainsi bâtis semblent de porphyre et de granit, tandis que les nôtres sont de craie et de plâtras.

Mais la richesse du naturel est aussi grande en lui que la force de la structure. Rien de plus flexible et de plus abondant que ces âmes neuves et saines. Il trouvait exemple dans sa famille. Son père était architecte, bon dessinateur, musicien passionné, jouant de la viole et chantant seul pour son plaisir; il fabriquait des orgues de bois excellentes, des clavecins, des violes, des luths, des harpes; il travaillait bien l'ivoire, il était très-habile dans la construction des machines, jouait de la flûte parmi les fifres de la seigneurie; savait un peu de latin et faisait des vers. Les hommes de ce temps sont universels. Sans compter Léonard de Vinci, Pic de la Mirandole, Laurent de Médicis, Leo Batista Alberti et les génies supérieurs, on voit des gens d'affaires et de négoce, des moines, des artisans, s'élever alors, par leurs goûts et leurs habitudes, au ni-

Digitized by Google

veau des occupations et des plaisirs qui semblent aujourd'hui l'apanage propre des hommes les plus cultivés et des naturels les plus délicats. Cellini était de ce nombre. Il était devenu excellent joueur de flûte et de cornet malgré lui, ayant horreur de ces exercices et ne s'y livrant que pour contenter son père. Outre cela, de très-bonne heure, il fut excellent dessinateur, orfèvre, nielleur, émailleur, statuaire et fondeur. En même temps, il se trouva ingénieur et armurier, constructeur de machines, de fortifications, chargeant, maniant et pointant les pièces mieux que les hommes du métier. Au siége de Rome par le connétable de Bourbon, il fit, avec ses bombardes, de grands ravages dans l'armée assiégeante. Excellent tireur d'arquebuse, il tua de sa main le connétable ; il fabriquait lui-même ses armes et sa poudre et atteignait à balle un oiseau à deux cents pas. Son génie était si inventif, qu'en tout art et en toute industrie il découvrait des procédés particuliers dont il faisait secret et

Digitized by Google

qui excitaient « l'admiration de tout le monde ». C'est l'âge de la grande invention ; tout y est spontané, rien ne s'y fait de routine, et les esprits sont si féconds qu'ils ne peuvent toucher une chose sans la féconder.

Quand le naturel est si fort, si richement doué, si producteur, quand les facultés jouent avec tant d'élan et de justesse, quand l'activité est si continue et si grandiose, le ton ordinaire de l'âme est une surabondance de joie, une verve et une gaieté puissantes. On voit Cellini, par exemple, après des aventures tragiques et terribles, se mettre en voyage ; pendant tout le temps de la route, dit-il, « je ne fis que chan- » ter et rire ». Ce prompt redressement de l'âme est fréquent en Italie, surtout en cet âge où les âmes sont encore simples. « Ma sœur Liperata, » dit-il, après avoir un peu pleuré avec moi son » père, sa sœur, son mari et un petit enfant qu'elle » avait perdus, songea à préparer le souper. De » toute la soirée on ne parla plus de mort, mais

Digitized by Google

» de mille choses gaies et folles ; aussi notre repas » fut-il des plus agréables ». Les coups de main, les assauts de boutiques, les dangers d'assassinat et d'empoisonnement au milieu desquels il vit à Rome, sont entremêlés, à chaque instant, de soupers, de mascarades, d'inventions comiques, d'amours tellement francs, tellement crus, si exempts de toute douceur et de tout secret, qu'ils ressemblent aux grandes nudités vénitiennes et florentines des tableaux contemporains. Vous les lirez dans le texte ; ce sont des choses trop nues pour être montrées en public ; mais elles ne sont que nues ; la basse gaudriole ou l'obscénité raffinée ne les gâtent point ; l'homme va au grand rire et au libre plaisir comme l'eau coule sur la pente ; la santé de l'âme et des sens intacts et jeunes, la fougue animale exubérante éclatent dans sa volupté comme dans ses œuvres et dans son action.

Une pareille structure morale et physique aboutit naturellement à la vive imagination que

Digitized by Google

tout à l'heure je vous décrivais. L'homme ainsi fait n'aperçoit pas les objets par fragments et au moyen de mots comme nous le faisons, mais par blocs et au moyen d'images. Ses idées ne sont pas désarticulées, classées, fixées en formules abstraites comme les nôtres ; elles jaillissent entières, colorées et vivantes. Nous raisonnons et il *voit*. C'est pourquoi il est souvent visionnaire. Ces têtes si pleines, peuplées d'images pittoresques, sont toujours en ébullition et en tempête. Benvenuto a des croyances d'enfant, il est superstitieux comme un homme du peuple. Un certain Pierino, qui le vilipendait, lui et sa famille, s'écria dans un transport de colère : « Si ce que je dis là n'est pas vrai, que ma maison tombe sur moi ! » Quelque temps après, en effet, sa maison s'écroula, et il eut une jambe cassée. Benvenuto ne manque pas de considérer cet événement comme une œuvre de la Providence, qui a voulu punir le mensonge de Pierino. Il raconte très-sérieusement qu'étant à Rome il fit la

Digitized by Google

connaissance d'un magicien qui, l'ayant conduit une nuit au Colysée, jeta une certaine poudre sur des charbons et dit des paroles magiques; aussitôt toute l'enceinte parut peuplée de diables. Ce jour-là, évidemment, il eut une hallucination. En prison, sa tête fermente; s'il ne succombe pas à ses blessures et à l'infection de l'air, c'est qu'il s'est tourné du côté de Dieu. Il a de longues conversations avec son ange gardien; il souhaite revoir le soleil, soit en songe, soit effectivement, et il se trouve un jour transporté en face d'un soleil magnifique, d'où sort le Christ et ensuite la Vierge, qui lui font des signes de miséricorde, et il voit le ciel avec toute la cour de Dieu. Ce sont là des imaginations fréquentes en Italie. Après une vie débauchée et violente, souvent même au plus fort de ses vices, l'homme se métamorphose tout d'un coup. Le duc de Ferrare, « ayant été atteint d'une grave maladie qui l'em-
» pêcha d'uriner pendant quarante-huit heures,
» eut recours à Dieu et voulut qu'on payât tous les

Digitized by Google

» appointements échus ». Hercule d'Este, au sortir d'une orgie, allait chanter l'office avec sa troupe de musiciens français ; il faisait crever un œil ou couper la main à deux cent quatre-vingts prisonniers avant de les vendre, et le jeudi saint allait laver les pieds aux pauvres. Pareillement, le pape Alexandre, en apprenant l'assassinat de son fils, se frappait la poitrine et confessait ses crimes devant les cardinaux assemblés. L'imagination, au lieu de travailler du côté du plaisir, travaille du côté de la crainte, et, par un mécanisme semblable, leur esprit se frappe d'images religieuses aussi vives que les images sensuelles dont ils étaient assaillis.

De cette fougue et de cette fièvre de l'intelligence, de ce frémissement intérieur par lequel les images absorbantes et aveuglantes secouent toute l'âme et toute la machine corporelle, naît un genre d'action propre aux hommes de ce temps. C'est l'action impétueuse, irrésistible, qui va droit et subitement à ce qu'il y a de plus

Digitized by Google

extrême, c'est-à-dire au combat, au meurtre et au sang. Il y a cent exemples, dans la vie de Benvenuto, de ces orages et de ces coups de foudre. Il s'était pris de dispute avec deux orfévres rivaux, qui commencèrent à le décrier :

« Mais (1) comme je ne sais pas de quelle cou-
» leur est la peur, je m'inquiétais peu de leurs
» menaces.... Pendant que je parlais, un de leurs
» cousins, nommé Gherardo Guasconti, à leur
» instigation peut-être, saisit le moment où pas-
» sait près de nous un âne chargé de briques, et
» il le poussa sur moi avec tant de force qu'il me
» fit beaucoup de mal. Je me retournai à l'in-
» stant; et voyant qu'il riait, je lui lançai un si
» rude coup de poing sur la tempe, qu'il perdit
» connaissance et tomba comme mort. « Voilà,
» criai-je à ses cousins, comme on traite les
» lâches gredins de votre espèce! » — Puis,
» comme ils faisaient mine de vouloir se jeter sur

(1) Traduction Leclanché.

Digitized by Google

» moi, car ils étaient nombreux, la colère m'em-
» porta, je tirai un petit couteau et je leur dis : »
» Si l'un de vous sort de la boutique, qu'un autre
» courre chercher un confesseur ; car le médecin
» n'aura que faire ici. » — Ces paroles leur cau-
» sèrent une telle épouvante, qu'aucun d'eux
» n'osa bouger pour secourir le cousin. »

Là-dessus, il est appelé devant le tribunal des Huit, magistrats chargés de la justice à Florence, et il est condamné à une amende de quatre mesures de farine.

« Indigné, frémissant de rage, je devins
» comme un aspic, et j'adoptai un parti déses-
» péré.... J'attendis que les Huit fussent allés
» dîner ; alors, étant resté seul et voyant qu'aucun
» sbire ne m'observait, je sortis du palais et cou-
» rus à ma boutique où je m'armai d'un poi-
» gnard. Puis je volai jusqu'à la maison de mes
» adversaires. Je les trouvai à table. Le jeune
» Gherardo, première cause de la querelle, se
» précipita aussitôt sur moi. Je lui portai à la

Digitized by Google

» poitrine un coup de poignard qui traversa de
» part en part son pourpoint, son collet et sa
» chemise, mais sans lui effleurer la peau et sans
» lui causer le moindre mal. A la facilité avec
» laquelle mon arme pénétra et au craquement
» des habits déchirés par le fer, je crus avoir
» blessé grièvement mon ennemi, qui de terreur
» tomba à terre. « Traîtres, m'écriai-je, voici le
» jour où je vais tous vous tuer. » Le père, la
» mère et les sœurs, pensant que l'heure du ju-
» gement dernier avait sonné, se jetèrent à ge-
» noux en implorant à grands cris miséricorde.
» Voyant qu'ils n'osaient se défendre, et que
» Gherardo gisait sur le sol comme un cadavre,
» je jugeai honteux de les toucher, mais, tou-
» jours furieux, je sautai au bas de l'escalier.
» Dans la rue, je trouvai le reste de la famille,
» qui se composait d'une douzaine d'individus au
» moins. L'un avait une pelle de fer, l'autre un
» gros tuyau de même métal, ceux-là des mar-
» teaux ou des enclumes, ceux-ci des bâtons. Je

Digitized by Google

» me lançai au milieu d'eux comme un taureau
» furieux et du choc j'en culbutai quatre ou cinq ;
» je les suivis dans leur chute, continuant à jouer
» du poignard à droite et à gauche. »

Toujours, chez lui, le geste et le coup suivent à l'instant la pensée, comme l'explosion suit l'étincelle. Le tumulte intérieur trop fort exclut la réflexion, la crainte, le sentiment du juste, toute cette intervention de calculs et de raisonnements qui, dans une tête civilisée ou dans un tempérament flegmatique, mettent un intervalle et comme une bourre mollasse entre la première colère et la résolution finale. Dans une auberge, l'hôte inquiet, et qui avait sans doute raison de l'être, voulut être payé avant de lui fournir les choses nécessaires : « Je ne pus fermer l'œil un
» seul instant, dit-il, je passai la nuit à chercher
» un moyen de me venger. Je pensai d'abord à
» mettre le feu à la maison, puis à égorger les
» bons chevaux que l'hôtelier avait mis dans
» son écurie. Tout cela me semblait facile à

Digitized by Google

» exécuter, mais je ne voyais pas qu'il fût aussi » aisé de nous sauver, moi et mon camarade. » Il se contente de hacher et de déchirer quatre lits avec un couteau. — Un autre jour, comme il était à Florence en train de fondre son *Persée*, la fièvre lui vint ; l'excès de la chaleur et la longueur des veilles qu'il avait passées en surveillant la fonte l'avaient tellement épuisé qu'on le croyait à l'agonie. Un domestique accourt et crie que la fonte ne réussit pas. « Je poussai un » si terrible cri qu'on l'aurait entendu du sep- » tième ciel. Je me jetai à bas du lit, je pris mes » habits et commençai à me vêtir en distribuant » une grêle de coups de pied et de coups de poing » à mes servantes, à mes garçons et à tous ceux » qui venaient pour m'aider. » — Une autre fois il était malade et le médecin avait défendu de lui donner à boire ; la servante, par pitié, lui donna de l'eau. « On me raconta plus tard qu'à » cette nouvelle mon pauvre Felice faillit tomber » à la renverse. Il prit ensuite un bâton et se mit

Digitized by Google

» à rosser vertement la servante en s'écriant : » Ah ! traîtresse, tu l'as tué ! » Les domestiques étaient aussi prompts aux coups que les maîtres et non-seulement aux coups de bâton, mais aux coups d'épée. Comme Benvenuto était en prison au château Saint-Ange, son élève, Ascanio, rencontra un certain Michele, qui se moqua de lui et dit que Benvenuto était sans doute mort. « Il » est vivant, lui riposta Ascanio, mais toi, tu vas » mourir ! » et sur-le-champ, « il lui assena deux » coups de sabre sur la tête. Le premier l'étendit » à terre, le second, en glissant, lui coupa trois » doigts de la main droite. » Il y a une infinité de traits semblables. Benvenuto blesse ou tue son élève Luigi, la courtisane Penthesilea, son ennemi Pompeio, des aubergistes, des seigneurs, des brigands, en France, en Italie, partout. Prenons une de ces histoires, et considérons avec soin les petites circonstances du récit, qui peignent les sentiments.

Digitized by Google

On apprend que Bertino Aldobrandi, élève du frère de Benvenuto, vient d'être tué.

« Mon pauvre frère jeta alors un si grand cri » de rage qu'on aurait pu l'entendre à dix milles » de là. Puis il dit à Giovanni : Au moins saurais- » tu m'indiquer celui qui l'a tué ? Giovanni ré- » pondit que oui et que c'était un de ceux qui » étaient armés d'un espadon, et qu'il avait une » plume bleue sur sa barrette. Mon pauvre frère » s'étant avancé, et ayant reconnu le meurtrier à » ce signalement, se lança au milieu du guet » avec sa promptitude et son intrépidité merveil- » leuses, et sans qu'on pût l'arrêter, il allongea » une botte dans le ventre de son homme, le tra- » versa de part en part et le poussa à terre avec » la garde de son épée. Il attaqua ensuite le » reste du guet avec tant d'audace, qu'à lui seul » il l'aurait mis en fuite, si un arquebusier pour » se défendre n'eût, en déchargeant son arme, » atteint au-dessus du genou droit le brave et » malheureux jeune homme. Il tomba, et le guet

Digitized by Google

» opéra une retraite précipitée, dans la crainte
» qu'un deuxième champion aussi formidable ne
» survînt. »

On rapporte le pauvre jeune homme à la maison de Cellini : l'opération qu'on lui fait ne réussit pas ; les chirurgiens étaient ignorants à cette époque, et il meurt de sa blessure. Là-dessus la rage prend Cellini, les idées tourbillonnent dans sa tête :

« Mon seul délassement était *de lorgner*,
» *comme une maîtresse*, l'arquebusier qui avait
» tué mon frère.... M'étant aperçu que la passion
» de le voir si souvent m'ôtait le sommeil et
» l'appétit et me menait dans un mauvais che-
» min, je me disposai à sortir de ce tourment,
» sans tenir compte de ce qu'une pareille entre-
» prise avait de peu louable.

» Je m'approchai adroitement de lui avec un
» grand poignard semblable à un couteau de
» chasse. J'espérais du revers lui abattre la
» tête, mais il se retourna si vivement que mon

Digitized by Google

» arme l'atteignit seulement à l'épaule gauche et
» lui fractura l'os. Il se leva, laissa tomber son
» épée, et, troublé par la douleur, se mit à cou-
» rir. Je le poursuivis, le rejoignis en quatre
» pas, et levai mon poignard au-dessus de sa
» tête qu'il inclinait très-bas, de sorte que mon
» arme s'engagea entre l'os du cou et la nuque,
» si profondément que, malgré tous mes efforts,
» je ne pus la retirer. »

Là-dessus, on se plaint de lui au pape ; mais il a soin de faire quelques belles pièces d'orfévrerie avant d'aller au palais. « Quand je
» parus devant le pape, il me lança un regard
» menaçant qui me fit trembler ; mais dès qu'il eut
» vu mon ouvrage, sa figure commença à se rassé-
» réner. » Une autre fois, et après un autre meurtre bien moins excusable, le pape répond aux amis de l'homme tué par Cellini : « Apprenez que des
» hommes uniques dans leur art comme Cellini ne
» doivent pas être soumis aux lois, et lui moins
» que tout autre, car je sais combien il a raison. »

Digitized by Google

Cela vous montre à quel point l'habitude du meurtre est enracinée alors en Italie. Le souverain de l'État, le vicaire de Dieu, trouve naturel qu'on se fasse justice soi-même, et couvre le meurtrier de son indifférence ou de son indulgence, de sa partialité ou de son pardon.

De cet état des mœurs et des esprits naissent plusieurs conséquences pour la peinture. D'abord les hommes de ce temps sont obligés de s'intéresser à une chose que nous ne connaissons plus, parce que nous ne la voyons plus, et que nous n'y faisons plus attention, à savoir le corps, les muscles et les différentes attitudes que présente la personne humaine en mouvement. Car alors un homme, si grand qu'il soit, est tenu d'être un homme d'armes, de savoir manier l'épée et le poignard pour sa défense; partant, sans y songer, il imprime dans sa mémoire toutes les formes et toutes les attitudes du corps agissant ou combattant. Le comte Balthazar de Castiglione, en faisant la description de la société polie, énu-

Digitized by Google

mère les exercices dans lesquels un homme bien élevé doit être expert. Vous allez voir que les gentilshommes de ces temps ont l'éducation, et partant les idées, non-seulement d'un maître d'armes, mais encore d'un toréador, d'un gymnaste, d'un écuyer et d'un paladin :

« Je veux que notre homme de cour soit un » parfait cavalier à toutes selles, et, comme c'est » un mérite particulier des Italiens de bien gou- » verner le cheval à la bride, de manœuvrer par » principes surtout les chevaux difficiles, de » courir des lances, de jouter, qu'il soit en cela » un des meilleurs parmi les Italiens.

» Pour les tournois, les pas d'armes, les cour- » ses entre barrières, qu'il soit un des bons » parmi les meilleurs Français..... Pour jouer » aux bâtons, courir le taureau, lancer des dards » et des lances, qu'il soit excellent parmi les » Espagnols... Il convient encore qu'il sache » sauter et courir. Un autre exercice noble est » le jeu de paume, et je n'estime pas à moindre

Digitized by Google

» mé rite de savoir faire la voltige à cheval.
Ce ne sont pas là de simples préceptes relégu
dans la conversation ou dans les livres ; on l
prati quait ; les mœurs des plus grands perso
nages y étaient conformes. Julien de Médici
qui fut assassiné par les Pazzi, est loué par s
biog raphe non-seulement pour son talent
poëte et son tact de connaisseur, mais enco
pour son habileté à manier le cheval, à lutter
à jeter la lance. César Borgia, ce grand assass
et ce grand politique, avait les mains aussi
gou reuses que l'intelligence et la volonté. S
port rait montre un élégant, et son histoire
diplomate ; mais sa biographie intime mont
aussi un matamore, comme on en voit dans ce
Espagne d'où sa famille venait. « Il a vingt-se
» ans, dit un contemporain, il est très-beau
» corps, et le pape son père a grand'peur
» lui. Il a tué six taureaux sauvages en co
» battant à cheval avec la pique, et à l'un
» des taureaux il a fendu la tête d'un seul coup

Digitized by Google

Considérez des hommes ainsi élevés ayan l'expérience et le goût de tous les exercices d corps ; ils sont tout préparés pour comprend la représentation du corps, c'est-à-dire la pein ture et la sculpture ; un torse cambré, une cuiss ployée, un bras qui se lève, la saillie d'un tendon tous les gestes et toutes les formes du corp humain éveillent en eux des images intérieure et préalables. Ils peuvent s'intéresser aux mem bres, et se trouvent connaisseurs par instinct sans s'en douter.

D'autre part, le manque de justice et de police la vie militante, la présence continuelle de l'ex trême danger remplissent l'âme de passion énergiques, simples et grandes. Elle est don disposée à goûter dans les attitudes et dans le figures, l'énergie, la simplicité, et la grandeur car le goût a pour source la sympathie, et pou qu'un objet expressif nous agrée, il faut qu son expression soit conforme à notre état moral

En dernier lieu et pour les mêmes raisons

Digitized by Google

la sensibilité est plus vive ; car elle est refoulée en dedans par l'horrible pression de toutes les menaces qui entourent la vie humaine. Plus un homme a pâti, craint ou peiné, plus il est content de s'épanouir. Plus son âme a été obsédée d'anxiétés violentes ou de méditations sombres, plus il éprouve de plaisir devant la beauté harmonieuse et noble. Plus il s'est tendu ou bridé pour faire effort ou dissimuler, plus il jouit quand il peut s'ouvrir ou se détendre. Une calme et florissante madone dans son alcôve, un vaillant corps de jeune homme sur son dressoir, occupent ses yeux plus délicieusement au sortir de préoccupations tragiques et de songes funèbres. La conversation aisée, abandonnée, multiple, incessamment renouvelée et variée n'est pas là pour l'épancher ; dans le silence où il se renferme, il cause intérieurement avec les couleurs et les formes ; et le sérieux ordinaire de sa vie, la multitude de ses dangers, et la difficulté de ses épanchements ne font qu'aviver

Digitized by Google

et affiner les impressions qu'il reçoit des arts.

Tâchons de rassembler ces divers traits de caractère, et considérons d'un côté un homme de notre temps, riche et bien élevé, de l'autre un grand seigneur de l'an 1500, tous les deux choisis dans la classe où vous cherchez des juges. Notre contemporain se lève à huit heures du matin, endosse sa robe de chambre, prend son chocolat, va dans sa bibliothèque, remue quelques cartons de paperasses s'il est homme d'affaires, ou feuillette quelques livres nouveaux s'il est homme du monde; après quoi, l'esprit rassis, sans inquiétude, ayant fait quelques tours sur un tapis moelleux et déjeuné dans un joli appartement chauffé de calorifères, il va se promener sur le boulevard, fume son cigare, entre au cercle pour lire les journaux, cause littérature, cotes de bourse, politique ou chemins de fer. Quand il rentre chez lui, fût-ce à pied et à une heure du matin, il sait très-bien que le boulevard est garni de sergents de ville,

Digitized by Google

et que nul accident ne lui arrivera. Il a l'âme tranquille et se couche en pensant que demain il recommencera. Voilà la vie aujourd'hui. Cet homme, qu'a-t-il vu en fait de corps? Il est allé aux bains froids, il a contemplé ce marécage grotesque dans lequel barbotent toutes les difformités humaines; peut-être, s'il est curieux, il a trois ou quatre fois dans sa vie regardé des athlètes de foire; et ce qu'il a vu de plus net en fait de nu, ce sont les maillots de l'Opéra. En fait de grandes passions, à quelles épreuves a-t-il été soumis? peut-être à des piques de vanité ou à des inquiétudes d'argent; il a fait une mauvaise spéculation de Bourse, il n'a pas obtenu une place qu'il espérait; ses amis ont dit dans le monde qu'il manque d'esprit; sa femme dépense trop, son fils fait des sottises. Mais les grandes passions qui mettent en jeu sa vie et la vie des siens, qui peuvent mettre sa tête sur un billot ou dans un garot, qui peuvent le précipiter dans un cachot, le conduire à la torture et au

Digitized by Google

supplice, il ne les connaît pas. Il est trop tranquille, trop protégé, trop dispersé en petites sensations fines et agréables ; sauf la chance si rare d'un duel accompagné de cérémonies et de politesses, il ignore l'état intérieur d'un homme qui va tuer ou être tué. Considérez au contraire un de ces grands seigneurs dont je vous parlais tout à l'heure, Oliveretto del Fermo, Alfonse d'Este, César Borgia, Laurent de Médicis, leurs gentilshommes, tous ceux qui sont à la tête des affaires. Pour un noble ou un cavalier de la Renaissance, le premier soin, c'est de se mettre nu le matin, avec son maître d'armes, un poignard dans une main, une épée de l'autre ; on le voit ainsi représenté dans les estampes. A quoi occupera-t-il sa vie, et quel est son principal plaisir ? Ce sont les cavalcades, les mascarades, les entrées de villes, les pompes mythologiques, les tournois, les réceptions de souverains, où il figure à cheval magnifiquement vêtu, étalant ses dentelles, son justaucorps de velours, ses

Digitized by Google

broderies d'or, fier de sa belle prestance et vigoureuse attitude par laquelle, avec ses pagnons, il relève la dignité de son prince. Q il sort dans la journée, il a le plus souvent son pourpoint une cotte de mailles complèt faut bien qu'il se mette à l'abri des cou poignard et des coups d'épée qui peuvent teindre au coin d'une rue. Même dans son p il n'est pas tranquille; les énormes encoig de pierre, les fenêtres grillées d'épais barrea solidité militaire de toute la structure, indi qu'une maison comme une cuirasse doit déf son maître contre les coups de main. Un homme, lorsqu'il est bien verrouillé chez qu'il se trouve en face d'une belle figu courtisane ou de vierge, devant un Hercul Père éternel grandement drapé ou vigour ment musclé, est plus capable qu'un mo de comprendre leur beauté et leur perfe corporelle. Il sentira, sans éducation d'at par une sympathie involontaire, les nudité

Digitized by Google

roïques et les musculatures terribles de Michel-Ange, la santé, la placidité, le regard simple d'une madone de Raphaël, la vitalité hardie et naturelle d'un bronze de Donatello, l'attitude contournée, étrangement séduisante, d'une figure de Vinci, la superbe volupté animale, le mouvement impétueux, la force et la joie athlétique des personnages de Giorgione et du Titien.

Digitized by Google

VI

Un état d'esprit pittoresque, c'est-à-dire situé entre les pures idées et les pures images, des caractères énergiques et des mœurs violentes, propres à donner la connaissance et le goût des belles formes corporelles, voilà les circonstances temporaires qui, jointes à l'aptitude innée de la race, ont produit en Italie la grande et parfaite peinture du corps humain. Nous n'avons maintenant qu'à descendre dans les rues ou à entrer dans les ateliers ; nous la verrons naître d'elle-même. Elle n'est pas comme chez nous une œuvre

Digitized by Google

d'école, une occupation de critiques, un passe-temps de curieux, une manie d'amateurs, une plante artificielle cultivée à grands frais, étiolée malgré le terreau dont on l'entoure, étrangère et péniblement conservée sur un sol et dans un air qui sont faits pour porter des sciences, des littératures, des manufactures, des gendarmes et des habits noirs. Elle est une portion dans un ensemble. Les cités qui couvrent leurs hôtels de ville et leurs églises de ses figures peintes, mettent autour d'elle cent tableaux vivants plus passagers mais plus pompeux; elle ne fait que les résumer. Les hommes alors sont amateurs de peinture, non pendant une heure, pour un moment isolé de leur vie, mais dans leur vie entière, dans leurs cérémonies religieuses, dans leurs fêtes nationales, dans leurs réceptions publiques, dans leurs affaires et dans leurs plaisirs.

Voyons-les à l'œuvre; ici nous ne sommes embarrassés que pour choisir; les corporations, les cités, les princes, les prélats, mettent leur

Digitized by Google

gloire et leur amusement dans les parades et les cavalcades pittoresques. J'en prends une entre vingt ; juges vous-mêmes de l'aspect des rues et des places qui s'emplissaient de pareilles pompes plusieurs fois par an :

« Laurent de Médicis voulut que la compagnie » du Broncone, dont il était chef, surpassât en » magnificence celle du Diamant. Il eut recours » à Jacopo Nardi, noble et savant gentilhomme » florentin, qui lui organisa six chars.

» Le premier char, traîné par deux bœufs » couverts de feuillages, représentait l'âge de » Saturne et de Janus. Au sommet du char » étaient Saturne avec sa faux et Janus tenant » les clefs du temple de la Paix. Sous les pieds » de ces divinités, le Pontormo avait peint la » Fureur enchaînée et plusieurs sujets relatifs à » Saturne. Le char était accompagné de douze » bergers vêtus de peaux de martre et d'her- » mine, chaussés de brodequins antiques, por- » tant des pannetières et couronnés de guirlandes

Digitized by Google

» de feuilles. Les chevaux sur lesquels étaient
» montés ces bergers avaient en guise de selle
» des peaux de lion, de tigre et de loup-cervier
» dont les griffes étaient dorées; les croupières
» étaient en cordes d'or; les étriers avaient la
» forme de têtes de bélier, de chien, ou d'autres
» animaux; les brides étaient des tresses d'ar-
» gent et de feuillages. Chaque berger était
» suivi de quatre pastoureaux moins richement
» costumés, tenant des torches qui ressemblaient
» à des branches de pin.

» Quatre bœufs, couverts de somptueuses
» étoffes, traînaient le deuxième char. De leurs
» cornes dorées pendaient des guirlandes de
» fleurs et des chapelets. Sur le char était Numa
» Pompilius, deuxième roi des Romains, en-
» touré des livres de la religion, de tous les or-
» nements sacerdotaux et des instruments néces-
» saires aux sacrifices. Venaient ensuite six
» prêtres montés sur des mules magnifiques. Des
» voiles ornés de feuilles de lierre brodées d'or

Digitized by Google

» et d'argent leur couvraient la tête. Leurs ro
» imitées de l'antique, étaient frangées d'or.
» uns tenaient une cassolette remplie de
» fums; les autres un vase d'or, ou quelque
» jet du même genre. A leurs côtés marcha
» des ministres subalternes qui portaient
» candélabres antiques.

» Sur le troisième char, attelé de chev
» d'une grande beauté, et décoré de peint
» par le Pontormo, était T. Manlius Torqua
» qui fut consul après la première gu
» contre les Carthaginois, et dont le s
» gouvernement rendit Rome florissante.
» char était précédé de douze sénateurs n
» tés sur des chevaux couverts de hou
» de drap d'or et accompagnés d'une f
» de licteurs portant des faisceaux, des hac
» et les autres insignes de la justice.

» Quatre buffles, travestis en éléphants, tira
» le quatrième char occupé par Jules César
» Pontormo avait peint les plus fameuses act

Digitized by Google

» du conquérant sur le char, qui était suivi de
» douze cavaliers dont les armes éclatantes
» étaient enrichies d'or. Chacun d'eux avait une
» lance appuyé sur la cuisse. Leurs écuyers por-
» taient des torches figurant des trophées.

» Sur le cinquième char, traîné par des che-
» vaux ailés qui avaient la forme de griffons,
» était César Auguste. Douze poëtes à cheval et
» couronnés de lauriers accompagnaient l'empe-
» reur, que leurs ouvrages avaient contribué à
» immortaliser. Chacun de ces poëtes avait une
» écharpe sur laquelle son nom était écrit.

» Sur le sixième char, peint par le Pontormo
» et attelé de huit génisses richement harnachées,
» était assis l'empereur Trajan. Il était précédé
» de douze docteurs ou jurisconsultes à cheval,
» vêtus de longues toges. Des scribes, des co-
» pistes, des garde-notes, portaient d'une main
» une torche, de l'autre des livres.

» A la suite de ces six chars venait le char ou
» triomphe de l'âge d'or, peint par le Pontormo,

Digitized by Google

» et orné par Baccio Bandinelli de nombreuses
» figures en relief, et entre autres des quatre ver-
» tus cardinales. Au milieu du char était un im-
» mense globe d'or, sur lequel était étendu un
» cadavre couvert d'une armure de fer rouillé.
» Du flanc de ce cadavre sortait un enfant nu et
» doré, pour représenter la résurrection de l'âge
» d'or et la fin du siècle de fer, dont le monde
» était redevable à l'exaltation de Léon X au pon-
» tificat. La tige sèche de laurier, dont les feuilles
» reverdissaient, exprimait la même idée, bien
» que plusieurs personnes prétendissent qu'elle
» faisait allusion à Laurent de Médicis, duc d'Ur-
» bin. Je dois dire que l'enfant qu'on avait doré
» mourut bientôt après des suites de cette opé-
» ration, qu'il avait endurée pour gagner dix
» écus. »

La mort de cet enfant, c'est la petite pièce, à la fois comique et lugubre, venant après la grande. Si sèche que soit l'énumération, elle peut vous montrer les goûts pittoresques du

Digitized by Google

temps. Ils n'étaient pas propres seulement aux nobles et aux riches ; le peuple les avait ; Laurent donnait ces fêtes pour garder son ascendant sur lui. Il y en avait d'autres que l'on appelait les Chants ou Triomphes carnavalesques. Laurent les avait agrandis et diversifiés ; il y prenait part lui-même ; quelquefois il y chantait ses vers et figurait au premier rang dans la somptueuse cérémonie. Considérez, messieurs, que Laurent de Médicis était à cette époque le plus grand banquier, le plus libéral protecteur des beaux-arts, le premier industriel de la ville, et qu'il en était en même temps le premier magistrat. Il réunissait en sa personne les qualités que vous trouvez dispersées aujourd'hui, dans M. le duc de Luynes, dans M. de Rothschild, dans le préfet de la Seine, dans les présidents de l'Académie des beaux-arts, de l'Académie des inscriptions, de l'Académie des sciences morales et politiques et de l'Académie française. C'est un pareil homme qui, sans croire compromettre sa dignité, allait dans les rues à la

Digitized by Google

tête des mascarades. Le goût du temps était si décidé et si vif en ce sens que ce zèle, loin de le rendre ridicule, lui faisait honneur. Vers la fin du jour, trois cents cavaliers et trois cents hommes à pied sortaient de son palais avec des torches et parcouraient, jusqu'à trois et quatre heures du matin, les rues de Florence. Parmi eux se trouvaient des chœurs de musique à dix, douze et quinze voix ; les petits poëmes qui se chantaient dans ces mascarades ont été imprimés et forment deux gros volumes. Je n'en citerai qu'un, celui de *Bacchus et d'Ariane*, qu'il composa lui-même. Il est tout païen pour le sentiment du beau et pour la morale. En effet, c'est le paganisme antique avec ses arts et son esprit qui fleurit alors une seconde fois.

« Que la jeunesse est belle ! — Elle fuit cependant. — Que celui qui veut être heureux le soit tout de suite. — Il n'y a pas de certitude pour demain.

» Voilà Bacchus et Ariane, — beaux et en-

Digitized by Google

flammés l'un pour l'autre. — Parce que le temps fuit et nous trompe, — ils sont toujours heureux ensemble.

» Ces nymphes et les autres — sont gaies en attendant. — Que celui qui veut être heureux le soit. — Il n'y a pas de certitude pour demain.

» Ces joyeux petits satyres, — amoureux des nymphes, — leur ont dressé cent embuscades — dans les cavernes et les bois ; — maintenant, échauffés par Bacchus, — ils dansent, ils sautent, en attendant. — Que celui qui veut être heureux le soit. — Il n'y a pas de certitude pour demain.

» Dames et jeunes amants, — vive Bacchus et vive l'Amour ! — Que chacun joue des instruments, danse et chante ; — que le cœur s'enflamme de douceur amoureuse ; — la peine et la douleur doivent faire trêve. — Que celui qui veut être heureux le soit. — Il n'y a pas de certitude pour demain.

Digitized by Google

» Comme la jeunesse est belle! — Elle fuit cependant. »

Outre ce chœur, il y en avait beaucoup d'autres; les uns chantés par des fileuses d'or, les autres par des mendiants, par de jeunes femmes, par des ermites, des cordonniers, des muletiers, des revendeurs, des fabricants d'huile, des faiseurs de gaufres. Les diverses corporations de la cité venaient prendre part à la fête. Le spectacle serait à peu près le même aujourd'hui si, pendant plusieurs journées de suite, l'Opéra, l'Opéra-Comique, le Châtelet et le Cirque olympique paradaient dans nos rues, mais avec cette différence qu'à Florence ce n'étaient pas des figurants qui composaient le cortége, de pauvres gens payés pour endosser un costume qui ne leur appartenait pas; c'était la cité elle-même qui se donnait cette fête, qui paraissait et s'ordonnait dans ces représentations, heureuse de se contempler et de s'admirer, comme une belle fille qui s'offre aux regards dans toute la magnificence de ses atours.

Digitized by Google

Rien de plus efficace pour donner tout l'essor aux facultés humaines, qu'une pareille communauté d'idées, de sentiments et de goûts. On a remarqué que deux conditions sont nécessaires pour produire les grandes œuvres : la première, c'est la vivacité d'un sentiment spontané, propre et personnel que l'on exprime comme on l'éprouve, sans craindre aucun contrôle ni subir aucune direction ; la seconde, c'est la présence d'âmes sympathiques, l'aide extérieure et incessante des idées voisines par lesquelles les idées vagues qu'on porte en soi-même sont couvées, nourries, achevées, multipliées, enhardies. Cette vérité s'applique partout, dans les fondations religieuses et dans les entreprises militaires, dans les œuvres littéraires et dans les plaisirs mondains. L'âme est comme un brandon ardent ; pour agir, il faut d'abord qu'elle brûle par elle-même, et ensuite qu'elle trouve autour d'elle d'autres tisons enflammés. Le contact mutuel les avive et leur chaleur centuplée porte alors

Digitized by Google

l'incendie de toutes parts. Considérez ces courageuses petites sectes protestantes qui, quittant l'Angleterre, allèrent fonder les États-Unis d'Amérique; elles étaient composées d'hommes qui osaient croire, sentir, penser profondément, d'une façon originale et passionnée, chacun par une conviction vigoureuse et propre, et qui une fois réunis, pénétrés des mêmes sentiments et soutenus par le même enthousiasme, devenaient capables de coloniser des contrées sauvages et de fonder des États civilisés.

Il en est de même dans les armées. Quand, à la fin du siècle dernier, les armées françaises si mal organisées, si novices dans l'art de la guerre, livrées à des officiers presque aussi ignorants que les soldats, se virent en présence des bataillons disciplinés du reste de l'Europe, ce qui les a soutenues, ce qui les a portées en avant, ce qui a fini par leur donner la victoire, c'est d'abord la fierté et la force de la croyance intérieure par laquelle chaque soldat se considérait comme supé-

Digitized by Google

rieur à ceux qu'il devait combattre, et destiné à porter la vérité, la raison, la justice à travers tous les obstacles au cœur de toutes les nations ; c'est aussi la fraternité généreuse, la confiance mutuelle, la communauté de sympathies et d'aspirations par laquelle tous, le premier comme le dernier, le simple soldat comme le capitaine et le général, se sentaient dévoués à la même cause ; chacun s'offrant en volontaire, chacun comprenant la situation, le danger, les nécessités, chacun se trouvant prêt à réparer les fautes, tous ne faisant qu'une âme et une volonté, et dépassant, par l'inspiration native comme par l'entente involontaire, la perfection des mécanismes que la tradition, les parades, les coups de canne et la hiérarchie prussienne avaient fabriqués de l'autre côté du Rhin.

Les choses ne vont point autrement lorsqu'il s'agit d'art et de plaisir, que lorsqu'il s'agit d'intérêts et d'affaires. Les gens d'esprit n'ont jamais plus d'esprit que lorsqu'ils sont ensemble. Pour

Digitized by Google

avoir des œuvres d'art, il faut d'abord des artistes, mais aussi des ateliers. Alors il y avait des ateliers, et en outre les artistes faisaient des corporations. Tous se tenaient, et, dans la grande société, de petites sociétés unissaient étroitement et librement leurs membres. La familiarité les rapprochait ; la rivalité les aiguillonnait. L'atelier est alors une boutique et non comme aujourd'hui un salon d'apparat arrangé pour provoquer la commande. Les élèves sont des apprentis qui prennent part à la vie et à la gloire des maîtres, et non des amateurs qui se sentent libres, sitôt qu'ils ont payé la leçon. Un enfant à l'école apprenait à lire, à écrire, et quelque peu d'orthographe ; puis tout de suite, à douze ans, treize ans, il entrait chez le peintre, l'orfévre, l'architecte, le sculpteur ; d'ordinaire le maître était tout cela à la fois, et le jeune homme étudiait sous lui, non pas un fragment de l'art, mais l'art tout entier. Il travaillait pour lui, faisait les choses faciles, les fonds de tableaux, les petits ornements, les

Digitized by Google

personnages accessoires ; il participait au chef-d'œuvre, s'y intéressait comme à son œuvre propre ; il était le fils et le domestique de la maison ; on l'appelait la créature (1) du maître. Il mangeait à sa table, faisait ses commissions, couchait au-dessus de lui dans une soupente, recevait ses bourrades et les taloches de sa » femme (2).

« Je restai, dit Rafaello di Montelupo, de douze » à quatorze ans, ce qui fait deux ans, chez Michel » Agnolo Bandinelli, et la plus grande partie du » temps, je faisais aller les soufflets pour les » ouvrages que faisait le maître ; parfois je des- » sinais. Advint qu'un jour le maître me faisait » recuire, c'est-à-dire remettre au feu, certaines » bossettes d'or qui se faisaient pour le duc » Lorenzo de Médicis, duc d'Urbin. Il les battait » sur l'enclume et, pendant qu'il battait l'une,

(1) *Il creato.*

(2) Entre autres celles de Lucrezia, femme d'André del Sarto.

Digitized by Google

» je cuisais l'autre. S'étant arrêté à parler
» à un de ses amis, et ne s'étant pas avisé
» j'avais mis la froide et ôté la chaude,
» prit et se brûla les deux doigts avec lesq
» il la saisissait; sur quoi, criant et sau
» par toute la boutique, il me voulait rosse
» moi, me sauvant deçà et delà, je fis en s
» qu'il ne m'attrapa point. Mais quand ce
» l'heure d'aller manger, comme je pa
» près du guichet où était le maître, il me
» par les cheveux et me donna plusieurs
» soufflets. »

Ce sont des mœurs de compagnons serru
ou maçons, rudes, franches, gaies et amica
les élèves voyagent avec le maître, se batten
poings et de l'épée à ses côtés, sur la gr
route. Ils le défendent contre les attaqu
les mauvais propos, et vous avez vu com
les disciples de Raphaël et de Cellini
le poignard ou le sabre pour l'honneur d
maison.

Digitized by Google

Les maîtres entre eux ont la même familiarité et la même intimité fécondes. Une de leurs compagnies à Florence s'appelait la compagnie du Chaudron, et ne pouvait comprendre que douze membres; les principaux étaient André del Sarto, Gian Francesco Rustici, Aristote de San Gallo, Domenico Puligo, Francesco di Pellegrino, le graveur Robetta, le musicien Domenico Bacelli. Chacun d'eux avait le droit d'amener trois ou quatre personnes. Chacun d'eux apportait un plat de son invention, et quiconque se rencontrait avec un autre payait l'amende. Voyez quelle était la verve et la séve de ces esprits animés l'un par l'autre, et comment les arts du dessin trouvaient place jusque dans un souper. Un soir Gian Francesco choisit pour table une énorme cuve et fait mettre les conviés dedans ; alors, du centre de la cuve, sort un arbre dont les rameaux présentent à chacun son plat, pendant qu'au-dessous des musiciens font un concert. Le mets qu'il présente est un grand pâté

Digitized by Google

dans lequel on voit « Ulysse qui fait bouillir
père pour le rajeunir » (1); les deux figures
des chapons bouillis, arrangés en formes d
mes, et garnis de toutes sortes de choses
à manger. Pour André del Sarto, il app
temple à huit faces, posé sur des colonn
le pavé est un grand plat de gélatine
compartiments qui figurent des mosaïc
colonnes qui semblent de porphyre
grandes et grosses saucisses ; les bases
pitaux sont de parmesan, les corniche
serie sucrée et la tribune de massepain.
est un lutrin de viande froide, avec u
vermicelle, où les lettres et les notes
sont des grains de poivre ; les chantr
sont des grives rôties, le bec ouver
elles deux gros pigeons font les bas
ortolans les soprani. — Domenico Puli

(1) Vasari n'est pas très-exact en mytholo
Ulysse pour Œson, père de Jason.

Digitized by Google

cochon de lait figurant une paysanne qui file et garde ses poussins; Spillo un serrurier fabriqué avec une grande oie. — Vous entendez d'ici les éclats de rire de la bonne humeur fantasque et bouffonne. — Une autre compagnie, celle de la Truelle, ajoute aux soupers les mascarades. Les convives s'amusent à représenter tantôt l'enlèvement de Proserpine par Pluton, tantôt les amours de Vénus et de Mars, tantôt la Mandragore de Machiavel, les Suppositi de l'Arioste, la Calandra du cardinal Bibiena. Une autre fois, comme la truelle est leur emblème, le président commande à tous les membres de comparaître en habits de maçon avec tous les instruments du métier, et leur fait bâtir un édifice de viandes, de pain, de gâteaux et de sucre. Le trop-plein de l'imagination se déverse dans ces bombances pittoresques. L'homme y semble enfant, tant son âme est jeune; il met partout les formes corporelles qu'il aime; il se fait acteur et mime, et joue avec son art tant il en est rempli.

Digitized by Google

Par-dessus ces associations bornées, il y e
d'autres plus larges qui réunissent tous les a
tes en un même effort. Vous venez de voir c
leurs soupers des gaietés, des expansions,
camaraderies, une simplicité et une bonne
meur burlesque qui semblent celles des ouvri
ils ont aussi le patriotisme municipal des
vriers. Ils parlent avec orgueil de leur « g
rieuse école florentine ». Selon eux il n'y e
point d'autre où l'on apprenne le dessin. «
» dit Vasari, viennent les hommes parfaits d
» tous les arts et spécialement dans la peintu
» attendu que dans cette cité on est aiguillo
» par trois choses. La première est la criti
» forte et répétée; car l'air du pays fait des
» prits libres par nature, qui ne peuvent
» contenter des ouvrages simplement médioc
» et qui ont égard au bon et au beau plutôt q
» nom de l'auteur. — La seconde est le be
» de travailler pour vivre, ce qui veut dire c
» y faut faire œuvre incessamment d'inven

Digitized by Google

» et de jugement, être avisé et *prompt dans* ses
» besognes, bref, savoir gagner sa vie, parce que
» le pays n'étant point riche ni abondant ne peut
» comme d'autres nourrir les gens à peu de
» frais. — La troisième, qui n'est pas moindre
» que les deux premières, est une certaine avi-
» dité de gloire et d'honneur, que l'air du pays
» engendre très-grande dans les hommes de
» toute profession, et qui les révolte contre la
» pensée d'être les égaux, je ne dis pas les infé-
» rieurs, de ceux qu'ils reconnaissent pour mai-
» tres, mais qu'ils voient hommes comme eux;
» ambition et émulation si vives qu'à moins
» d'être sages et bons de nature, ils en devien-
» nent ingrats et médisants. » Qu'il s'agisse d'honorer leur ville, tous conspirent à bien faire; et la rivalité qui les pousse à se surpasser les uns les autres les conduit à faire mieux. Lorsque le pape Léon X vint, en 1515, visiter Florence sa patrie, la cité convoqua tous les artistes pour recevoir magnifiquement. On construisit dans

la ville douze arcs de triomphe décorés
et de peintures ; dans les intervalles
divers monuments, des obélisques, des
des groupes semblables à ceux de Ro
» la Piazza dei Signori, Antonio da Sa
» un temple à huit faces, et Baccio
» un géant sur la Loggia. Entre la B
» palais du Podestat, Granaccio et A
» San Gallo bâtirent un arc de triomp
» coin des Bischeri le Rosso en éleva
» avec quantité de figures diverses et
» ordonnance. Mais ce qui fut le pl
» c'est la façade de Santa-Maria del
» struite en bois et peinte par Andre
» de si belles histoires en clair-ob
» n'eût pu rien souhaiter de mieux.
» Jacopo Sansovino l'avait orné d
» histoires en bas-relief et de sculptu
» d'après le plan de feu Laurent
» père du pape. Le même Jacopo
» la place de Santa-Maria Novella un

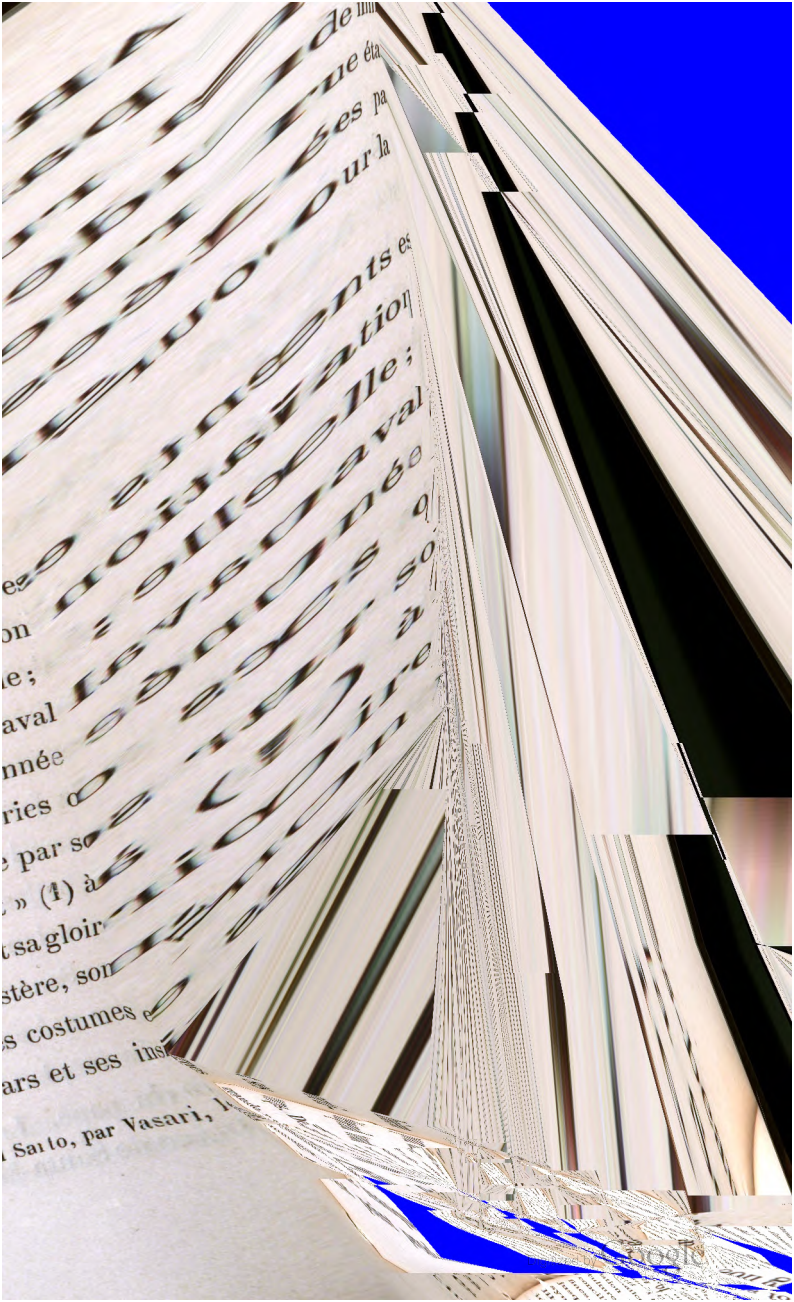
Digitized by Google

» et de jugement, être avisé et prompt dans
» besognes, bref, savoir gagner sa vie, parce
» le pays n'étant point riche ni abondant ne
» comme d'autres nourrir les gens à pe
» frais. — La troisième, qui n'est pas moi
» que les deux premières, est une certaine
» dité de gloire et d'honneur, *que l'air du Pa*
» engendre très-grande dans les *hommes* de
» toute profession, et qui les révolte contre la
» pensée d'être les égaux, je ne dis pas les inf
» rieurs, de ceux qu'ils reconnaissent pour mai
» tres, mais qu'ils voient hommes comme eux
» ambition et émulation si vives qu'à moins
» d'être sages et bons de nature, ils en devien
» nent ingrats et médisants. » Qu'il s'agisse
» 'honorer leur ville, tous conspirent à bien faire;
» la rivalité qui les pousse à se surpasser les
» ıs les autres les conduit à faire mieux. Lorsque
» pape Léon X vint, en 1515, visiter Florence
» patrie, la cité convoqua tous les artistes pour
» recevoir magnifiquement. On construisit dans

Digitized by Google

la ville douze arcs de triomphe déco
et de peintures ; dans les intervalle
divers monuments, des obélisques, d
des groupes semblables à ceux de R
» la Piazza dei Signori, Antonio da S
» un temple à huit faces, et Baccio
» un géant sur la Loggia. Entre la P
» palais du Podestat, Granaccio et
» San Gallo bâtirent un arc de triomp
» coin des Bischeri le Rosso en élev
» avec quantité de figures diverses et
» ordonnance. Mais ce qui fut le p
» c'est la façade de Santa-Maria del
» struite en bois et peinte par Andr
» de si belles histoires en clair-ob
» n'eût pu rien souhaiter de mieux.
» Jacopo Sansovino l'avait orné d
» histoires en bas-relief et de sculptu
» d'après le plan de feu Laurent
» père du pape. Le même Jacopo
» la place de Santa-Maria Novella un

Digitized by Google


Sarto, par Vasari,
Google

de la Saint-Jean. Jamai
n'a été si universelle et s
pérature dans laquelle na
sin n'a été si bonne ; jan
ment et un milieu pareils
constances est unique ; u
nation rhythmique et
culture moderne en gard
concilie les instincts éne
fines, pense par des form
jusqu'au bout de son gén
sympathique, contagieu
libres qui la composen
idéal, dont la perfection
exprimer le noble pagani
pour un instant. De ce
dépend tout art qui rep
corps. De ce faisceau de
grande peinture. Selon c
compose, elle manque
ne s'est point produite

complet. Elle s'est altérée sitôt qu'il a commencé à se défaire. Elle a suivi pas à pas sa formation, sa plénitude, son démembrement et sa ruine. Elle est restée symbolique et mystique jusqu'à la fin du XIVe siècle, sous l'empire des idées théologiques chrétiennes. Elle a prolongé l'école symbolique et mystique jusqu'au milieu du XVe siècle (1) pendant la longue lutte de l'esprit chrétien et de l'esprit païen. Elle a trouvé au milieu du XVe siècle son interprète le plus angélique dans une âme sainte préservée du paganisme nouveau par la solitude du cloître (2). Elle s'est intéressée au corps réel et solide, dès les premières années du XVe siècle et sur les pas de la sculpture, par la découverte de la perspective, par l'étude de l'anatomie, par le perfectionnement du modelé, par l'application du portrait, par l'emploi de l'huile, lorsque, à la

(1) Encore en 1444, Parro Spinelli et les Bicci faisaient des peintures giottesques.

(2) Beato Angelico.

Digitized by Google

même époque, l'adoucissement des guerres, l'apaisement des cités, le développement des industries, l'accroissement de la richesse et du bien-être, la restauration de la littérature et des idées antiques, ramenèrent à la vie présente les yeux tournés vers la vie future, et remplacèrent l'espoir de la félicité céleste par la recherche du bonheur humain. Elle a passé de l'imitation exacte à la belle invention, lorsqu'au temps de Léonard de Vinci et de Michel-Ange, de Laurent de Médicis et de Francesco della Rovere, la culture définitive, élargissant l'esprit et achevant les idées, produisit la littérature nationale à côté de la restauration classique, et le paganisme complet par delà l'hellénisme ébauché. Elle s'est prolongée à Venise un demi-siècle plus tard qu'ailleurs, dans une sorte d'oasis préservée des barbares, dans une cité indépendante, où la tolérance se maintenait en face du pape, le patriotisme en face de l'Espagne, et les mœurs militaires en face des Turcs. Elle s'est amollie

Digitized by Google

au temps du Corrége, et elle s'est refroidie sous les successeurs de Michel-Ange, lorsque les invasions et les misères accumulées eurent brisé le ressort de la volonté humaine, lorsque la monarchie laïque, l'inquisition ecclésiastique, la pédanterie académique, eurent régularisé et amoindri la séve de l'invention native, lorsque les mœurs prirent une apparence décente et les esprits un tour sentimental, lorsque le peintre qui était un artisan naïf devint un cavalier poli, lorsque la boutique et les apprentis firent place à « l'Académie », lorsque l'artiste libre et hardi qui jouait et sculptait ses bouffonneries dans les soupers de la Truelle (1) devint un courtisan diplomate persuadé de son importance, observateur de l'étiquette, défenseur des règles, flatteur vaniteux

(1) « Les fêtes qu'ils firent ainsi, dit Vasari, furent en nombre infini ; mais aujourd'hui ces compagnies sont pour ainsi dire détruites. » — Voyez par contraste les vies du Guide, des Carraches, de Lanfranc. C'est Ludovic Carrache le premier qui, au lieu de Messer, se fit appeler Magnifico.

Digitized by Google

des prélats et des grands. Par cette correspondance exacte et continue, on voit que si le grand art et son milieu sont contemporains ce n'est pas qu'un hasard les assemble, c'est que le second ébauche, développe, mûrit, gâte et dissout avec soi le premier, à travers les accidents du grand pêle-mêle humain et les jets imprévus de l'originalité personnelle. Il apporte ou emporte l'art à sa suite, comme le refroidissement plus ou moins grand dépose ou supprime la rosée, comme la lumière plus ou moins faible nourrit ou étiole les portions vertes des plantes. Des mœurs analogues, et dans leur genre encore plus parfaites, avaient produit jadis un art analogue et plus parfait encore dans les petites cités guerrières et dans les nobles gymnases de l'ancienne Grèce. Des mœurs analogues, mais dans leur genre un peu moins parfaites, vont, en s'établissant, produire en Espagne, en Flandre, et même en France, un art analogue, quoique altéré ou dévié par les dispositions originelles

Digitized by Google

des races où il se transplantera; et l'on peut conclure avec certitude que pour amener de nouveau sur la scène du monde un art semblable, il faudra maintenant que le courant des siècles y établisse d'abord un pareil milieu.

FIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Objet de cette étude. — Loi générale qui gouverne la production de l'œuvre d'art. — Application à l'art italien de la renaissance 1

I

1. Étendue et limites de l'époque classique. — Caractère de l'âge précédent. — Caractère de l'âge suivant. — Exceptions apparentes. — Comment elles s'expliquent 3

2. Caractères de la peinture classique. — En quoi elle diffère de la peinture flamande. — En quoi elle diffère de la peinture primitive. — En quoi elle diffère de la peinture contemporaine. — Son objet propre est le corps humain idéal 6

Digitized by Google

II

1. Circonstances dans lesquelles elle s'est produite. — La race. — Caractère propre de l'imagination italienne. — Différence de l'imagination latine et de l'imagination germanique. — Différence de l'imagination italienne et de l'imagination française 17

2. Concordance de cette aptitude native et du milieu historique. — Preuves. — Les grands artistes de la renaissance ne sont pas isolés. — L'état de l'art correspond à un certain état de l'esprit 19

III

1. Conditions nécessaires à l'apparition de la grande peinture. — La culture de l'esprit 23

2. Précocité de la culture moderne en Italie. — Raison de cette précocité. — Prompte intelligence de la race. — L'Italie moins germanique que le reste de l'Europe 24

3. Comparaison de l'Italie au XVe siècle avec l'Angleterre, l'Allemagne et la France au XVe siècle. — Estime pour les talents et les jouissances de l'esprit. — Les humanistes. — Leurs découvertes. — Leurs écrits. — Leur crédit. — Les nouveaux poëtes italiens. — Leur excellence. — Leur grand nombre. — Leur succès 27

Digitized by Google

4. *Il Cortegiano* de Balthazar de Castiglione. — Les personnages. — Le palais. — Le salon. — Les divertissements. — Les entretiens. — Le style. — Portraits du cavalier parfait et de la dame accomplie. 37

IV

1. Autre condition nécessaire à l'apparition de la grande peinture. — Les images spontanées. 55

2. Comparaison de l'Italie au XVe siècle et des peuples modernes. — L'Allemagne. — Goût pour la philosophie abstraite. -- Influence des habitudes spéculatives sur la peinture allemande. — L'Angleterre. — La domination des affaires. — Influence des préoccupations pratiques sur la peinture anglaise. — La France. — La peinture littéraire opposée à la peinture pittoresque. — En quoi l'esprit au XIXe siècle diffère de l'esprit au XVe. — Le travail, la concurrence, l'excitation dans les démocraties centralisées et industrielles. 56

3. L'Italie au XVe siècle. — Médiocre grandeur des villes. — Médiocre besoin du confortable. — La carrière est moins ouverte aux ambitions. — Équilibre des images et des idées. 65

4. L'équilibre des images et des idées est rompu par la civilisation. — L'imagination moderne est insuffisante ou maladive. — L'imagination en Italie au XVe siècle est abondante et saine. 67

Digitized by Google

5. Preuves tirées du costume et des mœurs. — Les mascarades, entrées, cavalcades et magnificences. — Les triomphes de Florence.. 70

6 Recherche du plaisir des yeux et en général du plaisir sensible. — Épicurisme et incrédulité. — Jugement de Luther et de Savonarole. — Intérieur et mœurs des Médicis. — Paganisme de la cour romaine. — Chasses et fêtes de Léon X. — État moyen des esprits entre la culture insuffisante et la culture trop grande..... 73

V

1. Troisième condition de la peinture. — Circonstances qui ont conduit l'art à la représentation du corps humain..... 91

2. Les caractères en Italie au temps de la renaissance. — Mœurs qui les ont formés.— Manque de justice et de police. — Le recours à la force et l'appel à soi-même. — Assassinat et voies de fait. — Oliveretto de Fermo et César Borgia. — Théorie du meurtre et de la trahison. — *Le Prince* de Machiavel. — Conséquences de ces mœurs sur les caractères. — Développement de l'énergie, habitude des passions tragiques..... 93

3. Benvenuto Cellini. — Force du tempérament. — Richesse des facultés. — Verve et joie expansives. — Vivacité de l'imagination. — Violence et impétuosité de l'action..... 119

Digitized by Google

4. Comment ces mœurs et ces caractères préparent les hommes à comprendre la représentation du corps humain. — Expérience personnelle et habituelle du corps. — Aptitude à comprendre les formes énergiques et simples. — Sensibilité pour le beau. — La vie et les goûts d'un contemporain comparés à la vie et aux goûts d'un Italien de la renaissance..... 139

VI

1. Résumé des circonstances indiquées. — Naissance spontanée et universelle des arts du dessin. — Ils ne sont qu'un fragment de la décoration générale. — Tableaux vivants des rues. — Le *Triomphe de l'âge d'or*. — Les chants carnavalesques. — Le *Triomphe de Bacchus et d'Ariadne*..... 149

2. Conditions générales nécessaires à la production de toutes les grandes œuvres. — L'originalité personnelle. — L'association sympathique. — Exemples. — Les puritains fondateurs des États-Unis. — Les armées françaises pendant la Révolution. 160

3. L'atelier en Italie pendant la renaissance. — L'artiste apprenti et compagnon. — Les compagnies de maîtres. — Les soupers du *Chaudron*. — Les mascarades de la *Truelle*. — L'esprit municipal. — Fête à Florence pour l'entrée de Léon X. — Fêtes, commandes et rivalités des quartiers et corporations..... 163

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

Digitized by Google

PHILOSOPHIE DE L'ART EN ITALIE

PAR

H. TAINE

LEÇONS PROFESSÉES A L'ÉCOLE DES BEAUX-ARTS

PARIS

GERMER BAILLIÈRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
Rue de l'École-de-Médecine, 17.

Londres
Hipp. Baillière, 219, Regent street.

New-York
Baillière brothers, 440, Broadway.

MADRID, CH. BAILLY-BAILLIÈRE, PLAZA DEL PRINCIPE ALFONSO, 16.

1866

Tous droits réservés.

Digitized by Google

TO NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
130640A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1924 L

Digitized by Google

A Monsieur Édouard BERTIN

H. TAINE

Digitized by Google

Digitized by Google

PHILOSOPHIE DE L'ART

EN ITALIE

MESSIEURS,

L'an dernier, au commencement du cours (1), je vous ai exposé la loi générale selon laquelle se produisent en tout temps les œuvres d'art, c'est-à-dire la correspondance exacte et nécessaire que l'on rencontre toujours entre une

(1) Voyez *Philosophie de l'art*, par H. Taine, 1 vol. de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.*

Digitized by Google

œuvre et son milieu. Cette année, en poursuivai l'histoire de la peinture en Italie, je trouve u cas notable qui me permet d'appliquer et d vérifier cette règle devant vous.

Digitized by Google

I

Il s'agit de la glorieuse époque que les hommes s'accordent à considérer comme la plus belle de l'invention italienne et qui comprend, avec le dernier quart du XVe siècle, les trente ou quarante premières années du XVIe. Dans cette enceinte étroite florissent les artistes accomplis, Léonard de Vinci, Raphaël, Michel-Ange, Andrea del Sarto, Fra Bartholomeo, Giorgione, Titien, Sébastien del Piombo, le Corrége; et cette enceinte est nettement bornée; si vous la dépassez en deçà ou au delà, vous trouvez en deçà un art

Digitized by Google

evé, et au delà un art gâté; en deçà, des
heurs encore frustes, secs et roides, Paolo
o, Antonio Pollaiolo, Fra Filippo Lippi,
mico Ghirlandajo, Andrea Verocchio, Man-
, le Pérugin, Jean Bellin; au delà, des dis-
s exagérés ou des restaurateurs insuffisants,
Romain, le Rosso, Primatice, le Parme-
Palma le jeune, les Carraches et leur école.
Travant l'art germe, ensuite l'art se fane; la
ison est entre les deux et dure environ cin-
nte ans. Si dans l'époque précédente on ren-
re un peintre presque accompli, Masaccio,
un méditatif qui fait un coup de génie, un
nteur isolé qui voit subitement au delà de son
ps, un précurseur méconnu qui n'est point
vi, dont la sépulture n'a pas même d'inscrip-
n, qui vit pauvre et seul, et dont la grandeur
coce ne sera comprise qu'un demi-siècle plus
d. Si dans l'époque suivante on trouve une
ole florissante et saine, c'est à Venise, dans une
té privilégiée que la décadence atteint plus tard

Digitized by Google

que les autres, et qui subsiste longtemps
indépendante, tolérante, glorieuse, après
conquête, l'oppression et la corruption
tives ont, dans le reste de l'Italie, dégra
âmes et faussé les esprits. Vous pouvez con
cette époque d'invention belle et parfait
zone où l'on cultive la vigne sur le versant
montagne; au-dessous le raisin n'est pas
bon, au-dessus il n'est plus bon. Dans le
inférieur l'air est trop lourd; dans le terre
périeur, il est trop froid; telle est la cause
est la règle; s'il y a des exceptions, elles
ites, et peuvent être expliquées. Peut-être
le terrain inférieur on rencontrera un cep
qui, par la vertu d'une séve excellente, produ
en dépit du milieu quelques grappes exquises
Mais il sera seul, ne se reproduira pas, et comptera
parmi les singularités que l'amas et l'embrouille-
ment des forces agissantes interposent toujours
dans le cours régulier des lois. Peut-être dans
le terrain supérieur on trouvera un recoin de

Digitized by Google

es ; mais ce sera un recoin, dans
-constance propre, le caractère du
in contrefort, la possession d'une
iront à la plante des aliments ou
ns qui lui manquent ailleurs, La loi
intacte, et l'on concluera qu'il y a
e sol et de température auxquels la
a vigne est attachée. Pareillement,
it la production de la peinture ac-
eure entière, et nous pouvons cher-
l'esprit et des mœurs duquel
end.

nt, il faut la définir elle-même ;
t, selon le terme ordinaire, parf
e, nous ne marquons pas ses car
ne faisons que lui donner son ra
e a son rang, elle a aussi ses car
eux dire son domaine propre, duq
rt pas. — Elle dédaigne ou néglig
la grande vie des choses inanimées
ses peintres qu'en Flandre ;

Digitized by Google

l'homme que le peintre italien fab
les arbres, la campagne, les accessoires ; Michel-Ange,
pour lui que des accessoires ; Michel-Ange, d
incontesté de toute l'école, déclare, au
Vasari, qu'il faut les laisser comme amus
et dédommagement aux talents moindres
le véritable objet de l'art est le corps
Si plus tard ils en viennent aux paysa
sous les derniers Vénitiens, surtout so
raches, lorsque la grande peinture h
core n'en font-ils qu'une décoration
de villa architecturale, un jardin d
théâtre de pastorales et de pompes,
gnement noble et ménagé des gala
logiques et des parties de plaisir
là les arbres abstraits n'appa
cune espèce distincte ; les mo
gent pour le plaisir des ye
des ruines, des palais, se g
idéales ; la nature perd son
ive et ses instincts propres

Digitized by Google

, orner ses fêtes et élargir ses ap-
– D'autre part, ils laissent encore
s l'imitation de la vie réelle, le per-
emporain dans son costume ordi-
lieu de ses habitudes journalières,
eubles véritables, à la promenade,
à table, à l'hôtel de ville, au caba-
n le voit avec les yeux de la tête,
e, bourgeois, paysan, avec les par-
nombrables et saillantes de son ca-
on métier et de sa condition. Ils
détails comme vulgaires; à mesure
chève, ils fuient de plus en plus
littérale et la ressemblance posi-
stement à l'ouverture de la grande
ls cessent de mettre des portraits
ableaux; Filippo Lippi, Pollaiolo,
stagno, Verocchio, Jean Bellin, Ghir-
saccio lui-même, tous les peintres
e uplaient leurs fresques de figures
n es; le grand pas qui sépare l'art

Digitized by Google

définitif de l'art ébauché est cette inve
formes accomplies que découvrent les
l'âme et que les yeux de la tête ne pe
rencontrer. —— Ainsi borné, le champ d
ture classique doit se limiter encore.
personnage idéal qu'elle prend pour
l'on distingue l'âme et le corps, il est a
marquer qu'elle ne donne point la prem
à l'âme. Elle n'est ni mystique, ni dra
ni spiritualiste. — Elle ne se propose pa
rer aux yeux le monde incorporel et
les âmes ravies et innocentes, les dog
ogiques ou ecclésiastiques, qui, depu
et Simone Memmi jusqu'à Beato Ang
occupé l'art admirable et incomplet de
érieur; elle a quitté la période chré
monacale pour entrer dans la période
païenne. —— Elle ne se propose poin
couper sur la toile une scène violente
loureuse, capable d'exciter la pitié e
eur, comme fait Delacroix dans *le*

Digitized by Google

PHILOSOPHIE DE L'ART

e de Liége, comme Decamps da
dans la Bataille des Cimbres, co
effer dans le Larmoyeur. Elle n
point d'exprimer les sentiments
extrêmes, compliqués, comme Dela
on Hamlet ou dans son Tasse. Elle n
era ces effets nuancés ou puissant
'époque ultérieure, quand la déca
visible, dans les séduisantes et rê
eines, dans les pensives et délicate
, dans les martyres tragiques et
de l'École de Bologne. L'art pat
eut frapper et troubler la sensibilit
t malade répugne à son équilibre.
le ne la préoccupe pas aux dép
e physique; elle ne se représent
nnne comme un être supérieur trahi
nnes; un seul peintre, inventeur
outes les idées et de toutes les curio
nes, Léonard de Vinci, génie uni
nné, chercheur solitaire et inassou

Digitized by Google

ses divinations au delà de son siècle jusqu'à rejoindre parfois le nôtre. Mais pour les autres artistes et souvent pour lui-même, la forme est un but, non un moyen; elle n'est point subordonnée à la physionomie, à l'expression, aux gestes, à la situation, à l'action; leur œuvre est pittoresque et non littéraire ou poétique. « Le point important de l'art du dessin, dit Cellini, c'est de bien faire un homme et une femme nus. » En effet, ils partent presque tous de l'orfévrerie et de la sculpture; leurs mains ont palpé le relief des muscles, suivi la courbure des lignes, senti l'emmanchement des os; ce qu'ils veulent figurer aux yeux, c'est d'abord le corps humain naturel, je veux dire sain, actif, énergique, doué de toutes les aptitudes athlétiques et animales; c'est, en outre, le corps humain idéal, voisin du type g[illegible], si bien proportionné et équilibré dans toutes [illegible] parties, choisi et fixé dans une attitude si heur[illegible]se, drapé et entouré d'autres corps si bien gro[illegible]pés, que l'ensemble fasse une harmo-

Digitized by Google

e l'œuvre entière donne l'idée d'un
orel pareil à l'ancien Olympe, c'est-
ou héroïque, en tous cas supérieur
Telle est l'invention propre de ces
utres ont mieux exprimé tantôt la
npagne, tantôt la vérité de la vie
: les tragédies et les profondeurs de
: une leçon morale, une découverte
une conception philosophique; on
z Beato Angelico, chez Albert Du-
embrandt, Metzu et Paul Potter,
n » chez Delacroix et Decamps, plus
, ou de pédagogie, ou de psycholo-
quiétude intime et domestique, plus
nses, de métaphysique grandiose ou
ntérieures. Pour eux, ils ont créé
i que, celle des grands corps nobles
blement, et font deviner une hu-
ière, plus forte, plus sereine, plus
ef, mieux réussie que la nôtre;
race jointe à son aînée, fille des

Digitized by Google

sculpteurs grecs, que sont nées dans les autres pays, en France, en Espagne, en Flandre, les figures idéales par lesquelles l'homme enseigne à la nature comment elle aurait dû le faire et comment elle ne l'a pas fait.

Digitized by Google

II

Telle est l'œuvre ; il nous reste, selon notre méthode, à connaître son milieu.

Considérons d'abord la race d'hommes qui l'a faite ; si dans les arts du dessin ils ont pris cette voie, c'est en vertu d'instincts nationaux et permanents. L'imagination de l'Italien est classique, c'est-à-dire latine, analogue à celle des anciens Grecs et des anciens Romains ; on en a pour preuve non-seulement les œuvres de sa renaissance, sculptures, édifices et peintures, mais encore son architecture du moyen âge et sa mu-

Digitized by Google

derne. Au moyen âge l'architecture qui se répandait dans toute l'Europe é en Italie que tardivement, par des incomplètes ; si l'on y rencontre deux ut à fait gothiques, l'une à Milan, couvent d'Assise, elles sont l'œuvre es étrangers ; même sous les enva- ermains, au plus fort de l'exaltation , les Italiens ont bâti dans le style an- d ils l'ont renouvelé, ils ont gardé le ormes solides, des murs pleins, de ution modérée, de la lumière naturelle leurs édifices par leur air de force, sérénité, d'élégance aisée, font con- la complication grandiose, l'orfé- ée, la sublimité douloureuse, le jour ransfiguré des cathédrales d'outre- lement et de nos jours, leur musique ettement rhythmée, agréable jusque ssion des sentiments tragiques, op- métries, ses rondeurs, ses cadences,

Digitized by Google

son génie théâtral, disert, brillant, limpide et borné, à la musique instrumentale allemande, si grandiose, si libre, parfois si vague, si propre à exprimer les rêves les plus délicats, les émotions les plus intimes, et ce je ne sais quoi de l'âme sérieuse qui, dans ses divinations et ses agitations solitaires, entrevoit l'infini et l'*au delà*. Si nous considérions la manière dont les Italiens et en général les peuples latins entendent l'amour, la morale, la religion, si nous observions leur littérature, leurs mœurs, et leur façon de comprendre la vie, nous y verrions par cent traits profonds éclater un genre d'imagination semblable. Son trait distinctif est le talent et le goût de l'*ordonnance*, partant de la régularité, de la forme harmonieuse et correcte ; elle est moins flexible et pénétrante que l'imagination germanique ; elle s'attache moins au fond qu'au dehors ; elle préfère la décoration extérieure à la vérité intime ; elle est plus idolâtrique et moins religieuse, plus pittoresque et moins phi-

osophique, plus limitée et plus belle. Elle com-
prend mieux l'homme que la nature ; elle com-
prend mieux l'homme en société que l'homme
barbare. Elle a de la peine à se plier, jusqu'à
imiter et représenter, comme l'autre, la sauva-
gerie, la rusticité, la bizarrerie, l'accident, le dés-
ordre, l'éruption des puissances spontanées, les
particularités innombrables et incommunicables
de l'individu, les créatures inférieures ou sans
formes, la vie sourde et indéfinie répandue à tou
les ordres de l'être ; elle n'est pas un miroir un
versel ; ses sympathies sont restreintes. M
dans son royaume qui est celui de la forme, e
est souverain ; auprès d'elle l'esprit des autr
races est grossier et brutal ; seule elle a déco
vert et manifesté l'ordre naturel des idées et d
images. Des deux grandes races où elle s'est
lus complétement exprimée, l'une, la français
us septentrionale, plus prosaïque et pl
iable a eu pour œuvre propre l'ordonnan
idées pures, c'est-à-dire la méthode du ra

Digitized by Google

sonnement, et l'art de la conversation; l'autre, l'italienne, plus méridionale, plus artiste et plus capable d'images, a eu pour œuvre propre l'ordonnance des formes sensibles, je veux dire la musique et les arts du dessin. C'est ce talent natif, visible dès son origine, permanent dans toute son histoire, imprimé dans toutes les portions de sa pensée et de son action, qui, rencontrant à la fin du XVe siècle des circonstances favorables produisit une moisson de chefs-d'œuvre. En effet, l'Italie eut alors, ensemble ou presque à la fois, non-seulement cinq ou six grands peintres d'un génie extraordinaire, et supérieurs à tous ceux que depuis on a vus, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Raphaël, Giorgione, Titien, Véronèse, le Corrége; mais encore un peuple de peintres éminents et accomplis, André del Sarto, Fra Bartholomeo, le Pontormo, Albertinelli, le Rosso, Jules Romain, Polydore de Caravage, le Primatice, Sébastien del Piombo, Palma le vieux, Bonifazio, Pâris Bordone, Tintoret, Luini, cent au-

Digitized by Google

s connus, élevés dans le même goût,
's du même style, et qui font une armée
ci ne sont que les capitaines ; en outre,
presque égal de sculpteurs et d'ar-
upérieurs, quelques-uns un peu anté-
dupart contemporains, Ghiberti, Do-
opo della Quercia, Baccio Bandinelli,
ruca della Robbia, Benvenuto Cellini,
hi, Bramante, Antonio de San Gallo,
Sansovino ; et enfin, autour de ces
artistes si variées et si fécondes, une
de connaisseurs, de protecteurs, d'ache-
Vaste public qui faisait cortége, non-
t des gentilshommes et des lettrés, mais
Seois, des artisans, de simples moines,
du peuple ; si bien que le grand goût
poque fut naturel, spontané, universel,
cité contribuait tout entière par sa sym-
t son intelligence aux œuvres que les
signaient de leur nom. On ne peut donc
er l'art de la Renaissance comme l'effet

Digitized by Google

d'un hasard heureux ; il ne s'agit point ici d'un coup de dé amenant sur la scène du monde quelques têtes mieux douées, un lot extraordinaire de génies pittoresques ; on ne peut nier que la cause de cette belle floraison soit une disposition générale des esprits, une surprenante aptitude répandue dans toutes les couches de la nation. Cette aptitude a été momentanée, et l'art a été momentané. Elle a commencé, puis elle a fini à des époques fixes; l'art a commencé, puis a fini aux mêmes époques fixes. Elle s'est développée, dans un certain sens; l'art s'est développé dans le même sens. Elle est comme le corps dont il est l'ombre ; il suit sa naissance, sa croissance, sa décadence et sa direction. Elle l'amène et l'entraîne avec elle, et le fait varier d'après ses variations ; il dépend d'elle dans toutes ses parties et dans tout son cours. Elle est sa condition suffisante et nécessaire ; et partant c'est elle qu'il faut étudier en détail pour le comprendre et l'expliquer.

Digitized by Google

III

Trois conditions sont nécessaires pour que l'homme puisse goûter et produire la grande peinture. Il faut d'abord qu'il soit cultivé. Des rustres misérables, abrutis, courbés tout le jour sur leur glèbe, des chefs de guerre chasseurs, gloutons, buveurs, occupés toute l'année de cavalcades et de batailles, sont encore trop enfoncés dans la vie animale pour comprendre l'élégance des formes et l'harmonie des couleurs. Un tableau est un ornement dans une église ou dans un palais; pour le regarder avec intelligence et avec plaisir,

Digitized by Google

le spectateur soit à demi dégagé des
ations grossières, qu'il n'ait point pour
i la pensée d'une bombance ou d'un
u'il soit sorti de la barbarie et de l'op-
primitives, que, par delà l'exercice des
e déploiement des instincts belliqueux,
sement des besoins corporels, il sou-
jouissances fines ou nobles. Il était
l devient contemplatif. Il consommait
lit, il embellit et savoure. Il vivait,
a vie. Tel est le vaste changement qui
Italie au xve siècle. L'homme y passe
féodales à l'esprit moderne, et cette
versée s'opère en Italie plus tôt que
leurs.

Cela plusieurs causes. La première,
es gens de ce pays ont une extrême
me grande promptitude d'esprit. La
leur semble innée; du moins ils y
presque sans effort et presque sans
ans les classes rustiques et incultes,

Digitized by Google

l'intelligence est vive et dégagée. Comparez-les aux gens de même condition dans le nord de la France, en Allemagne et en Angleterre : la différence deviendra contraste. En Italie, un garçon d'hôtel, un paysan, un *facchino* que vous rencontrez dans la rue, savent causer, comprendre, raisonner ; ils portent des jugements, ils connaissent les hommes, ils dissertent sur la politique ; ils manient les idées comme la parole, d'instinct, quelquefois brillamment, toujours aisément et presque toujours bien ; surtout ils ont le sentiment naturel et passionné du beau. Il n'y a que ce pays où l'on entende les gens du peuple s'écrier devant une église ou un tableau : « *O Dio*, com' è bello ! » et la langue italienne a pour exprimer cet élan du cœur et des sens un accent, une sonorité, une emphase admirables, dont la sécheresse des mêmes mots français est impuissante à rendre l'effet.

Cette race si intelligente a eu l'avantage de ne point être *germanisée*, c'est-à-dire écrasée et

Digitized by Google

ı même degré que les autres pays
ar l'invasion des peuples du Nord.
ne s'y sont établis que temporai-
a surface. Wisigoths, Francs, Hé-
oths, tous l'ont quittée, ou en ont
très-vite. Si les Lombards y sont
t été gagnés bientôt par la culture
e siècle, les Allemands de Frédéric
comptant trouver en eux de
eur race, s'étonnaient de les voir
nisés, « ayant quitté l'âpreté de la
arbare et pris dans les influences
u sol quelque chose de la finesse
ceur romaines, ayant gardé l'élé-
angue et l'urbanité des mœurs anti-
nt jusque dans la constitution de
t dans le gouvernement de leurs
ues l'habileté des anciens Romains »
IIIe siècle en Italie, on continue
; saint Antoine de Padoue prêche
uple, qui jargonne l'italien naissant

Digitized by Google

tres entend toujours la langue littéraire. La cro
s du germanique étendue sur la nation est mince ou
temp trouve percée de bonne heure par la renaissa
ncs, de la civilisation latine. L'Italie ne connaît
u en par des traductions les chansons de geste,
s y poëmes chevaleresques et féodaux qui pullul
cul dans toute l'Europe. Je vous disais tout à l'he
réd que l'architecture gothique y a pénétré tardi
r ment, et d'une façon incomplète; dès le XIe siè
quand les Italiens recommencent à bâtir, c
avec les formes ou du moins dans l'esprit de l'
architecture latine. Par les institutions, les mœ
la langue, les arts, on y voit, dans la plus som
et la plus âpre nuit du moyen âge, la civilisa
antique se dégager ou renaître sur ce sol ou
Barbares ont passé et fondu comme une n
d'hiver.

C'est

cle, l'It vquoi si vous comparez, au XVe
vous la t ie aux autres nations de l'Eur
riche, bi ouverez bien plus savante, bien
plus polie, bien plus capable d

Digitized by Google

est-à-dire de goûter et de pro-
s d'art.

l'Angleterre, au sortir de la guerre
engage dans cette horrible guerre
, où l'on s'égorgeait de sang-froid,
bataille, on tuait les enfants dés-
en 1550, elle n'est qu'un pays de
urs, fermiers et soldats. On comp-
x ou trois cheminées dans une ville
u royaume ; les maisons des gen-
campagne étaient des chaumières
lle, recrépies de la plus grossière
es seulement par des treillages.
moyennes, on couchait sur des
« avec une bonne bûche ronde
Les oreillers ne semblaient faits
es en couches », et la vaisselle
l'étain, mais de bois. — En
se déchaîner la guerre atroce
issites ; l'empereur est sans
sont ignorants et insolents ;

Digitized by Google

EN ITALIE.

jusque sous Maximilien, règne le droit du po
c'est-à-dire l'appel à la force et l'habitude de
faire justice à soi-même ; on peut voir dans
propos de table de Luther et dans les mém
de Hans de Schweinichen jusqu'où les ge
hommes et les lettrés poussaient alors l'ivr
rie et la grossièreté. — Pour la France, ell
dans la plus désastreuse période de son hist
le pays est conquis, dévasté par les Anglais ; s
Charles VII, les loups entraient dans les faub
de Paris ; quand les Anglais sont chassés
écorcheurs, capitaines d'aventure, vivent
paysan, le rançonnent et le pillent à plaisir
de ces seigneurs brigands et assassins, Gill
Retz, a donné naissance à la légende de B
Bleue. Jusqu'à la fin du siècle, l'élite de l
tion, les nobles demeurent rustiques et sau
Les ambassadeurs vénitiens disent que l
gneurs français ont les jambes tout arq
torses, parce qu'ils passent leur vie à
Rabelais vous montrera, au milieu du xv

Digitized by Google

été fangeuse et la bestialité persis-
eurs gothiques. Le comte Baldassare-
écrivait vers 1525 : « Les Français
issent d'autre mérite que celui des
ne font nul cas du reste, de telle fa-
non-seulement ils n'estiment pas les
nais encore ils les abhorrent et tiennent
lettrés pour les plus vils des hommes,
ir semble que c'est dire une grande
un homme, quel qu'il soit, que de l'ap-
rc. »

me, dans toute l'Europe, le régime est
dal, et les hommes, comme des ani-
ouches et forts, ne songent guère qu'à
nger, se battre et remuer leurs mem-
contraire, l'Italie est un pays presque
Avec la suprématie des Médicis, la paix
lie à Florence ; des bourgeois règnent
t tranquillement ; comme les Médicis
s, ils fabriquent, commercent, font la
gagnent de l'argent pour le dépenser

Digitized by Google

en gens d'esprit. Les soucis de la guerre étreignent plus comme autrefois d'une prise et tragique. Ils la font par les mains payées condottières, et ceux-ci, commerçants avisés, *rédmisent* à des « cavalcades » ; quand tuent, c'est par mégarde ; on cite des batailles où il reste trois soldats, parfois un sur reau. La diplomatie remplace la force. *souverains* italiens, dit Machiavel, croient mérite d'un prince est de savoir apprécier les écrits une réplique piquante, rédiger *belle lettre*, montrer dans ses paroles de *cité* et de la finesse, tisser une fraude, de pierres précieuses et d'or, dormir et avec une plus grande splendeur que les et réunir autour de soi toutes sortes de tés. » Ils deviennent connaisseurs, lettrés, teurs de conversations doctes. Pour la première fois, depuis la chute de la civilisation ancienne on voit une société qui donne la première place aux jouissances de l'esprit. Les hommes mar-

Digitized by Google

sont les humanistes, restau-
des belles-lettres grecques et
elfo, Marcile Ficin, Pic de la
dyle, Ermolao Barbaro, Lau-
en. Ils fouillent les bibliothè-
pour découvrir et publier les
eulement ils les déchiffrent et
ils s'en inspirent, ils se font
de cœur, ils écrivent en latin
ement que les contemporains de
ile. Le style devient tout d'un
'esprit tout d'un coup adulte.
les hexamètres et des épîtres
ntieuses de Pétrarque, on passe
iques de Politicien ou à la prose
a, on se sent pénétré d'un plaisir
e. Les doigts et l'oreille scan-
ement la marche aisée des dac-
et l'ample déroulement des pé-
Le langage est devenu noble en
'il est devenu clair, et l'érudition,

Digitized by Google

passant des cloîtres aux palais, cesse d'être une machine d'ergotage pour se changer en un instrument de plaisir.

En effet ces savants ne forment pas une petite classe inconnue, enfermée dans les bibliothèques, éloignée de la faveur publique. Loin de là : le titre d'humaniste est suffisant, à cette époque, pour appeler sur un homme l'attention et les bienfaits des princes. Le duc Ludovic Sforza à Milan appelle dans son Université Mérula et Démétrius Calchondyle, et choisit pour ministre le savant Cecco Simoneta. Léonard Arétin, Poggio, Machiavel, sont tour à tour secrétaires de la république florentine. Antonio Beccadelli est secrétaire du roi de Naples. Un pape, Nicolas V, est le plus grand protecteur des lettrés italiens. Un d'eux envoie un manuscrit ancien au roi de Naples, et ce roi le remercie du cadeau comme d'une grande faveur. Cosme de Médicis a fondé une Académie philosophique, et Laurent renouvelle les banquets platoniciens. Landino son ami com-

Digitized by Google

t les personnages, retirés
couvent des Camaldules,
eurs journées pour savoir
st supérieure, l'active ou
, fils de Laurent, institue
itable amitié dans Santa-
ose en prix au vainqueur
On voit les princes du
rassembler autour d'eux
stes, les savants, ici Pic
sile Ficin, Politicien, là
rula, Pomponius Lœtus,
x dans une salle ornée de
les manuscrits retrouvés
en langage choisi et orné,
du rang, avec cette curio-
reuse, qui, élargissant et
sforme l'enclos des que-
e fête des esprits pensants.
langue vulgaire, presque
arque, fournit à son tour

Digitized by Google

une littérature nouvelle. Laurent de Médici,
principal banquier et le premier magistrat
ville, est le premier des nouveaux poëtes
liens. A côté de lui Pulci, Boiardo, Berni, u
plus tard Bembo, Machiavel, l'Arioste, so
modèles définitifs du style accompli, de la
grave, de la fantaisie bouffonne, de la
fine, de la satire mordante et de la r
profonde. Au-dessous d'eux une quan
conteurs, de railleurs et de viveurs, Mo
biena, puis l'Arétin, Franco, Bandello, ga
faveur des princes et l'admiration pub
leurs gaillardises, leurs inventions et le
tes. Le sonnet est un instrument d
ou de satire qui court dans toutes
Les artistes en font échange; Ce
que lorsque parut son Persée, il y e
affichés le premier jour. Il n'y avai
de fête complète ni de bon repas
un jour le pape Léon X donna 500
poëte, Tebaldeo, pour une épigr

Rome, un autre poëte, Bernardo
admiré que, lorsqu'il faisait une
e, on fermait les boutiques pour
s il lisait dans une grande salle,
torches ; les prélats assistaient,
garde suisse ; on l'appelait l'*uni-*
trop ingénieux étincelaient de
ss et ces agréments littéraires,
fioritures dont les chanteurs ita-
urs airs les plus tragiques, étaient
s que les applaudissements écla-
s parts.

ne culture d'esprit délicate et géné-
en Italie, et qui apparaît en Italie
s que l'art nouveau. Je voudrais
acher de plus près, non plus par
nérales, mais par un tableau
circonstancié peut seul rendre
. Il y a un livre du temps qui
seigneur et de la dame accom-
es deux personnages que les

Digitized by Google

contemporains pouvaient se proposer pour modèles ; autour de ces figures idéales tournent à diverses distances les figures réelles ; c'est un salon que vous avez sous les yeux, un salon de l'an 1500, avec ses hôtes, ses conversations, sa décoration, ses danses, sa musique, ses bons mots, ses discussions, à la vérité plus décent, plus chevaleresque et plus spiritualiste que ceux de Rome, de Florence, mais pourtant peint avec vérité, excellent pour montrer dans des attitudes ennoblies le plus pur et le plus noble groupe des personnages cultivés et supérieurs. Il suffit pour le voir de feuilleter *Il Cortegiano*, du comte Balthazar de Castiglione.

Le comte Castiglione avait été au service de Guido d'Ubaldo, duc d'Urbin, puis de son successeur Francesco-Maria Della Rovere, et il écrivit ce livre en souvenir des entretiens qu'il avait entendus chez son premier seigneur. Comme le duc Guido était infirme et perclus de rhumatismes, chaque soir, la petite cour se réunissait

Digitized by Google

:, la duchesse Élizabeth, une per-
ıde vertu et de grand esprit. Au-
:t de sa principale amie, madame
:e groupaient toutes sortes d'hommes
venus de toutes les parties de l'Italie :
e lui-même, Bernardo Accolti d'Arezzo,
poëte, Bembo, qui devint plus tard
e du pape et cardinal, le seigneur
ıo Fregoso, Julien de Médicis, et bien
ı; le pape Jules II s'y arrêta quelque
dans un voyage. Le lieu et les circon-
ı de l'entretien étaient dignes de pareils
ınages. Ils s'assemblaient dans un magni-
palais bâti par le père du duc, et qui, « au
e plusieurs », était le plus beau de l'Italie.
ppartements étaient splendidement décorés
ıses d'argent, de tentures d'or et de soie,
tatues et de bustes antiques en marbre et
ronze, de peintures de Pietro della Francesca
e Giovanni Santi, père de Raphaël. On y
ait une quantité de livres latins, grecs, hé-

Digitized by Google

breux, recueillis dans toute l'Europe,
verts par respect pour leur contenu,
ments d'or et d'argent. La cour était une c
galantes de l'Italie. Ce n'étaient que fêtes
ses, joutes, tournois et conversations.
doux entretiens et les honnêtes gaietés d
maison, dit Castiglione, faisaient d'elle la
demeure de l'allégresse.» Ordinairement,
on avait soupé et dansé, on jouait des so
charades; à ces divertissements succédai
entretiens plus intimes, à la fois graves
auxquels la duchesse prenait part.
cérémonial; on prenait des siéges à
chacun se plaçait à côté d'une dame, et
tien n'avait rien de réglé ni de contrain
vention et l'originalité pouvaient se donner
rière. Un soir, à la requête d'une dame,
Accolti improvise un joli sonnet en l'honneur
la duchesse; puis la duchesse ordonne à madame
Margarita et à madame Costanza Fregoza de
danser: les deux dames se prennent la main, et,

Digitized by Google

avori Barletta ayant accordé ses
lles dansent au son de la musique,
ls grave, ensuite un pas plus vif.
la quatrième journée, comme on
toute la nuit en de beaux entre-
Perçut que le jour allait paraître :
it les fenêtres de ce côté du palais
e la haute cime du mont Catari ; et ils
déjà du côté de l'orient naissait une
re de la couleur des roses. Toutes les
raient disparu, sauf la douce messa-
Vénus, qui occupe la frontière du jour
nuit ; d'elle semblait venir un air suave,
fraîcheur poignante emplissait le ciel,
Parmi les forêts murmurantes des co-
Oisins, commençait à réveiller les doux
ts des aimables oiseaux. »

Pouvez déjà, sur ce morceau, juger com-
Style est agréable, élégant, fleuri même ;
un des interlocuteurs, est le plus châtié,
cicéronien, le plus nombreux des prosa-

Digitized by Google

teurs italiens. Le ton des
Il y a des politesses multipl
aux dames sur leur beauté
vertu, des compliments au
bravoure, leur esprit, leur
pectent et veulent se comp
tres, ce qui est la grande l
le charme le plus délicat de
Mais la politesse n'exclut po
assaisonnement, on renco
petites piques, des escarmo
outre cela, des bons mots, d
anecdotes, de petites histo
Comme on essayait d'expli
vraie galanterie, une dame
de repoussoir, que dernièrem
l'antique mode, homme de
par la vie rustique, lui ayant re
méra combien il avait tué d'enn
sant la démonstration jusqu'au
expliquer comment on se servai

Digitized by Google

oc et de taille. Elle avoue en sou-
ait inquiète, et regardait la porte,
à chaque instant s'il ne voulait
uantité de traits semblables relè-
instant la gravité du dialogue.
: n'en subsiste pas moins. On voit
rs sont au courant de la littérature
ine, qu'ils connaissent l'histoire,
ersés dans la philosophie, même
phie des écoles. Les dames inter-
ident un peu et avertissent de reve-
es plus humaines; elles n'aiment
paraître dans l'entretien Aristote,
rs commentateurs rébarbatifs, les
naud et du froid, de la forme et de
Tout de suite les causeurs revien-
courant de la conversation mon-
ont pardonner leur érudition et leur
e par des discours agréables et ga-
urs, si ardue que soit la matière et
oit la dispute, ils gardent toujours

Digitized by Google

le style élégant et parfait. Ils s
sur le choix des mots, ils rai
propriété des expressions, ils
comme les beaux diseurs de l'hôt
let, contemporains de Vaugelas
notre littérature classique. Mais
est plus poétique, comme leur la
sicale. Par ses riches cadences et
sonores, l'italien donne la beau
aux choses les plus ordinaires,
décoration noble et voluptueu
par eux-mêmes sont déjà bea
peindre les funestes effets de
style comme le ciel italien, v
dorée jusque sur les ruines, et
tacle lugubre en un noble table

« En ce temps-là se fanent
» notre cœur les douces fleurs de
» en automne les feuilles des arbr
» pensées sereines et limpides arri
» nuage trouble, la tristesse, acc

Digitized by Google

ille calamités, de sorte que non-seulement
e corps, mais encore l'esprit est malade et ne
arde de tous ses plaisirs passés qu'un souvenir
enace et l'image de ce bien-aimé temps, de cet
ge tendre dans lequel, quand nous y revenons
ar la pensée, il nous semble que le ciel et la
erre et toute chose nous fassent fête et rient
utour de nos yeux, et qu'en notre âme, comme
n un beau et délicieux jardin, fleurisse le
loux printemps de l'allégresse. C'est pourquoi,
orsque dans la froide saison le soleil de nos
ours s'incline vers le couchant et nous prive de
os plaisirs, il serait peut-être à propos de
erdre avec eux leur mémoire, et de trouver
n art qui nous enseigne l'oubli. »

Le sujet de l'entretien ne dépare point l'entre-
n lui-même. Chacun, à la requête de la du-
esse, entreprend d'expliquer quelques-unes des
alités qui font le cavalier parfait et la dame
complie; on cherche le genre d'éducation qui
ut le mieux former l'âme et le corps, non-seu-

Digitized by Google

lement pour les emplois de la socie
encore pour les agréments de la
Considérez tout ce qu'on demar
l'homme bien élevé, quelle fines
quelle variété de connaissances.
croyons bien civilisés, et néanmoin
cents ans d'éducation et de culture
rions encore trouver là des exem
leçons.

« Je veux que notre homme de co
» que médiocrement instruit dans les
» moins dans celles qu'on appelle bel
» et qu'il sache, non-seulement la lan
» mais encore la grecque, à cause de
» tude et la variété des divins écrits qu
» cette langue...; qu'il soit versé dans les
» et pareillement dans les orateurs et his
» et de plus exercé à écrire en vers et en
» principalement dans notre langue vul
» car, outre le contentement qu'il y trouver
» même, il ne manquera jamais de

Digitized by Google

c les dames, lesquelles ordinai-
ıt ces sortes de choses.

'ais pas content de notre cavalier,
ıcore musicien, et si, outre l'intelli-
abitude de lire sa partie sur le livre,
jouer de divers instruments... Car,
version et l'apaisement des soucis que
ıe donne à chacun, elle sert souvent à
r les dames, dont les cœurs tendres et
sont aisément pénétrés par l'harmonie
ılis de douceurs. » Il ne s'agit point d'être
ose et de faire parade d'un talent spécial.
ents ne sont faits que pour le monde ; on
point les acquérir par pédanterie, mais
être aimable ; on ne doit point les exercer
obtenir l'admiration des autres, mais pour
donner du plaisir. C'est pourquoi on ne doit
étranger à aucun des arts agréables.

Il y a encore une chose que j'estime de
ande importance ; aussi notre cavalier ne
oit-il nullement la laisser en arrière, c'est

Digitized by Google

» le talent de dessiner et la co
» peinture. » Elle est un des ori
supérieure et polie, et à ce titr
doit s'y attacher, comme il s'att
gance. Mais en cela comme
ne faut point d'excès. Le talei
auquel se subordonnent tous les
tact, « une certaine prudence, u
» choix judicieux, la connaissa
» moins, de ce qui croît ou di
» choses, et fait qu'on les accom
» tunité ou hors de saison. Par
» même notre cavalier saurait q
» qu'on lui donne sont véritables
» qu'il en demeure d'accord ouver
» plutôt que modestement il les
» trant toujours et prenant effecti
» principale profession le métier
» n'acceptant les autres talents que
» ments de celui-là. Quand il danse e
» beaucoup de personnes et dans un l

Digitized by Google

'ART
arder une
par une
vements.
que ce so
contraint.
et y soit
le et la fati
nose pour la
de ne pas lu
à cette s
-bien, et de fa
nt grande estim
d'une habileté
métier. Il doi
especter lui-même,
mais au contraire
i. Son visage doit
Espagnol. Qu'il soit
abits, que son goût
in, qu'il préfère la
d'un caractère plus

Digitized by Google

grave et plus posé. Pareillemen
se laisser emporter par la ga
par la colère ou l'égoïsme. Qu'il
retés, les paroles crues, les mots
rougir les dames. Qu'il soit poli,
cendance et d'urbanité pour au
dire des mots plaisants et cont
gaies, mais avec décence. La r
qu'on puisse lui donner, c'est de
actions en vue de plaire à la da
Par cette transition ingénieuse,
cavalier aboutit au portrait de
fines touches qui ont servi à
ture deviennent encore plus
second tableau.

« Comme il n'y a point de
» si grande qu'elle soit, qui puisse
» splendeur ou gaieté sans les fer
» il n'y a point de cavalier qui p
» grâce, de l'agrément ou de la h
» œuvre brillante et de cavalier sa

Digitized by Google

ur et la faveur des dames, notre por-
valier resterait très-imparfait, si les
intervenaient pour lui donner une
cette grâce par laquelle elles ornent
parfaite la vie de cour.

que la dame qui vit à la cour doit,
te chose, avoir une certaine affabilité
par laquelle elle sache gracieusement
toutes sortes de personnes de propos
, honnêtes, accommodés au temps,
et à la qualité de la personne à qui
Elle doit avoir un déportement tran-
modeste, une honnêteté qui doit tou-
surer toutes ses actions, mais en outre
aine vivacité d'esprit par laquelle elle
e éloignée de toute lourdeur ; et néan-
le doit y joindre une certaine façon de
i la fasse estimer non moins prudente,
et douce qu'aimable, judicieuse et fine.
urquoi elle doit se tenir dans un certain
difficile, qui est comme composé de

Digitized by Google

Digitized by Google

demeure pas beaucoup au-dessous de l'homme. Elles doit aussi savoir les let-
usique, la peinture, bien danser, *causer*
ment. — Les dames qui assistent à l'*en-*
oignent l'exemple au précepte ; leur bon
eur esprit y brillent avec mesure ; elles
issent à l'enthousiasme de Bembo, *à ses*
héories platoniciennes sur l'amour *uni-*
t pur. Vous trouverez alors en Italie des
qui, comme Vittoria Colonna, Veronica
-a, Costanza d'Amalfi, Tullia d'*Aragona*,
esse de Ferrare, joignent des talents *su-*
s à une instruction supérieure. Si mainte-
us vous rappelez les portraits du temps
t au Louvre, les pâles et pensifs Vénitiens
e noir, le *Jeune homme* de Francia, si
et si immobile ; la délicate *Jeanne de*
au col de cygne ; le *Jeune homme à la*
e de Bronzino, tous ces visages intelli-
t calmes, tous ces costumes riches et sé-
peut-être pourrez-vous vous faire une

Digitized by Google

idée de la finesse exquise, des riches facultés, de la parfaite culture de cette société qui, trois siècles avant la nôtre, remuait les idées, goûtait l'élégance, pratiquait l'urbanité autant et peut-être mieux que nous.

Digitized by Google

Digitized by Google

IV

Ceci nous conduit à démêler un autre trait de cette civilisation et une autre condition de la grande peinture. A d'autres époques, la culture des esprits a été aussi fine, sans que la peinture ait eu pareil éclat. De notre temps, par exemple, les hommes, ayant accumulé, par-dessus les connaissances du XVIe siècle, trois cents ans d'expériences et de découvertes, sont

Digitized by Google

ılus savants et mieux pourvus d'idées que ja-
nais ; cependant on ne peut pas dire que les
rts du dessin dans l'Europe contemporaine pro-
luisent d'aussi belles œuvres qu'en Italie au
emps de la Renaissance. Il ne suffit donc pas,
our expliquer les grandes œuvres de l'an 1500,
le remarquer la vive intelligence et la cul-
ure complète des contemporains de Raphaël ;
. faut définir cette espèce d'intelligence et de
ulture, et après avoir comparé l'Italie à l'Eu-
ope du xve siècle, la comparer à cette Europe
ù nous vivons aujourd'hui.

Entrons d'abord dans le pays qui certaine-
ıent est de nos jours le plus savant de l'Eu-
ope, l'Allemagne. Là, surtout dans l'Alle-
ıagne du Nord, tout le monde sait lire; de
lus, les jeunes gens passent aux universités
inq ou six ans, non-seulement les jeunes gens
ches ou aisés, mais presque tous les hommes
e la classe moyenne, et quelques-uns de la
asse inférieure, au prix de longues misères et

Digitized by Google

de grandes privations. La scienc
en si grand honneur, qu'elle pr
l'affectation et souvent la pédanter
de jeunes gens, quoique ayant
yeux, portent des lunettes, afin de
air plus savant. Ce qui domine d
allemande de vingt ans, ce n'est
de faire figure au cercle ou au
cela se voit en France, c'est la
quérir des vues d'ensemble sur l'
monde, le surnaturel, la nature et
d'autres choses encore ; bref, d'av
sophie complète. Il n'y a pas de
rencontre un si grand goût, une
préoccupation, une si naturelle int
hautes théories abstraites. C'est
la métaphysique et des systèmes
surabondance des méditations sup
aux arts du dessin. Les peintres al
forcent d'exprimer sur leurs toiles
fresques des idées humanitaires c

Digitized by Google

ent à la pensée la co
leur œuvre est symbolique ; il
de philosophie et d'histoire su
ous allez à Munich, vous verre
ands sont des philosophes éga
ture, plus capables de parler à
yeux, et dont l'instrument devi
me, non un pinceau.
ons en Angleterre. Là, un homme
moyenne entre très-jeune dans un
dans un bureau ; il y travail
de la journée, travaille encore ch
toutes les forces de son esprit et
pour gagner assez d'argent. Il se ma
coup d'enfants ; il travaille encore d
la concurrence est âpre, le climat es
besoins sont grands. Un gentleman
un noble, n'a pas de loisirs beaucoup
Il est affairé et astreint à des dev
La politique absorbe l'attention de
onde. Des *meetings*, des comités, des clu

Digitized by Google

des journaux comme le *Times*, qui tous les m
tins vous apporte un volume tout entier à li
des chiffres, des statistiques, une lourde ma
de faits indigestes à dévorer et à digérer, p
dessus tout cela de grosses affaires religieu
des fondations, des entreprises, la préoccupa
incessante d'améliorer la chose publique et
vée, des questions d'argent, de prépondéra
de conscience, des raisonnements utilitair
moraux, voilà la pâture de l'esprit. Parta
peinture et les autres arts qui s'adressen
sens sont relégués ou tombent d'eux-mêm
une place inférieure. On n'a pas le temps d
occuper; on pense à des affaires plus
et plus pressantes; on s'y attache par m
convenance; ils sont une simple curiosi
fournissent une étude intéressante à qu
amateurs. On pourra bien trouver qu
protecteurs qui donneront de l'argen
fonder des musées, acheter des dessins
naux, établir des écoles, comme ils aurai

Digitized by Google

e autre chose, pour la propagation de
le, pour l'entretien des enfants trouvés,
guérison des épileptiques. Encore ces
eurs songeront à l'intérêt public et so-
s croient que la musique adoucit le peuple
nue l'ivrognerie du dimanche, que les arts
sin préparent de bons ouvriers pour les
et les bijoux de luxe. Le goût manque;
timent des belles formes et des belles cou-
n'est ici qu'un fruit d'éducation, une
e exotique péniblement cultivée en serre
te, à grands frais, le plus souvent acide ou
. Les peintres contemporains du pays sont
uvriers d'un talent exact et étroit ; ils fe-
une botte de foin, un pli de vêtement,
pruyère avec une sécheresse et une minu-
lessantes ; l'effort prolongé, la tension con-
de toute la machine physique et morale
rangé chez eux l'équilibre des sensations
es images ; ils sont devenus insensibles à
rmonie des couleurs, ils versent sur leur

Digitized by Google

Digitized by Google

nte ; ses œuvres indiquent un autre es-
t s'adressent à d'autres esprits. Elle est
plus poétique, historique ou dramatique
ittoresque. Inférieure dans le sentiment du
corps nu et de la belle vie simple, elle s'est
llée en tous sens pour représenter les
s scènes et le costume exact des pays loin-
et des temps passés, les émotions tragiques
ame, les aspects saisissants du paysage.
est devenue la rivale de la littérature ; elle
oité et fouillé le même champ ; elle a fait
me appel à la curiosité insatiable, à l'esprit
ologique, au besoin d'émotions fortes, à la
bilité raffinée et maladive. Elle s'est trans-
se pour parler à des citadins, lassés par le
il, emprisonnés dans la vie sédentaire,
lés d'idées composites, avides de nouveau-
te documents, de sensations et aussi du calme
hamps. Entre le XVe et le XIXe siècle un
gement énorme s'est accompli ; l'ameuble-
t et le remue-ménage intérieurs de la tête

Digitized by Google

humaine se sont compliqués outre mesu
A Paris et en France, il y a trop d'effort p
deux raisons. D'abord la vie est devenue c
teuse. Une foule de petites commodités s
maintenant indispensables. Il faut des tapis,
rideaux, des fauteuils, même à un homme sc
et qui vit seul ; s'il se marie, il lui faut en o
des étagères couvertes de brimborions,
jolie installation dispendieuse, un appareil ir
de menues choses qui, devant être acqu
avec de l'argent et ne pouvant être volées sur
grands chemins, ou acquises par des confi
tions comme au xve siècle, doivent être pénil
ment gagnées par le travail. La plus grande
tie de la vie se dépense donc en efforts laborie
En outre, on veut parvenir ; comme nous
mons une grande démocratie où les places
données au concours, obtenues par la pers
rance, conquises par l'habileté, chacun de
espère vaguement devenir ministre ou mill
naire, et cette rivalité nous entraîne à dou

Digitized by Google

ccupations, nos préoccupations et nos

utre part, nous sommes ici seize cent
c'est beaucoup, et c'est trop. Paris étant
e où il y a le plus de chances de parve-
ous ceux qui ont de l'esprit, de l'ambition,
nergie, y accourent et s'y coudoient. La
e du pays devient ainsi le rendez-vous
sel de tous les hommes supérieurs et
ux; ils mettent en commun leurs in-
s et leurs recherches; ils s'aiguillonnent
les autres; par les lectures, le théâtre,
versations de toute espèce, ils contractent
rte de fièvre. La cervelle, à Paris, n'est
s un état régulier et sain; elle est sur-
e, surmenée, surexcitée, et ses œuvres,
e ou littérature, s'en ressentent, parfois
avantage, plus souvent à leur détriment.
en était pas ainsi en Italie. On n'y
pas un million d'hommes en tas dans
-los, mais une quantité de cités de cin-

Digitized by Google

quante, cent ou deux cent mille âmes ;
trouvait pas cette presse d'ambitieux,
fermentation de curiosités, cette concen
de l'effort, cette exagération de l'activi
maine. Une cité était une élite, et non,
chez nous, une multitude. En outre, le
du confortable était médiocre ; les corps été
encore rudes ; on voyageait à cheval et l'on
vait fort bien en plein air. Les grands palais
cette époque sont magnifiques, mais je ne sa
si un petit bourgeois moderne voudrait les habi
ter ; ils sont incommodes, on y a froid ; les
siéges sculptés de têtes de lion et de satyres
dansants sont des chefs-d'œuvre d'art, mais vous
les trouveriez fort durs, et le moindre appar-
tement, la loge d'un concierge de bonne maison,
munie de son calorifère, est plus confortable
que le palais de Léon X et de Jules II. Ils n'a-
vaient pas besoin de toutes les petites aisances
dont nous ne savons nous passer aujourd'hui ;
ils mettaient leur luxe dans la possession du

Digitized by Google

au, non du bien-être ; ils songeaient à un ble agencement de colonnes et de figures, non ne acquisition économique de chinoiseries, de vans et d'écrans. Enfin, les rangs étant fermés ne s'ouvrant que par la fortune militaire ou r la faveur du prince, pour quelques illustres gands, pour cinq ou six assassins supérieurs, ur quelques parasites agréables, on ne voyait s dans la société cette âpre concurrence, cette tation de fourmilière, cet acharnement inces- t et prolongé par lequel chacun de nous veut asser autrui.

Tout cela revient à dire que l'esprit humain t alors mieux équilibré que dans cette Eu- e et ce Paris où nous vivons. Du moins, il mieux équilibré pour la peinture. Les arts essin demandent pour fleurir un sol qui ne as en friche, mais qui ne soit point trop cul- Il était massif et dur dans l'Europe féodale ; rd'hui il est émietté ; auparavant la civili- n'y avait pas assez promené sa charrue ;

Digitized by Google

aujourd'hui elle y a multiplié à l'excès et à l'infini ses sillons. Pour que les grandes formes simples arrivent à se fixer sur la toile par la main d'un Titien et d'un Raphaël, il faut qu'elles se produisent naturellement autour d'eux dans l'esprit des hommes ; et pour qu'elles se produisent naturellement dans l'esprit des hommes, il faut que les *images* n'y soient point étouffées, ni mutilées par les *idées*.

Laissez-moi m'arrêter un instant sur ce mot, car il est capital. Le propre de l'extrême culture est d'effacer de plus en plus les images au profit des idées. Sous l'effort incessant de l'éducation, de la conversation, de la réflexion et de la science, la vision primitive se déforme, se décompose et s'évanouit pour faire place à des idées nues, à des mots bien classés, à une sorte d'algèbre. Le train courant de l'esprit est désormais le raisonnement pur. S'il revient aux images, c'est avec effort, par un soubresaut maladif et violent, par une espèce d'hallucination désordonnée et dangereuse. Tel

Digitized by Google

urd'hui notre état d'esprit. Ce n'est
rellement que nous sommes peintres.
rveau s'est rempli d'idées mélangées,
multipliées, entrecroisées; toutes les
ons, celle de notre pays, celles de l'étran-
es du passé, celles du présent, y ont
ur inondation et leurs détritus. Pronon-
exemple, le mot *arbre* devant un mo-
saura qu'il ne s'agit ni d'un chien, ni d'un
ni d'un meuble; il logera ce signe en sa
ns une case étiquetée et distincte; c'est
r aujourd'hui nous appelons comprendre.
tures et notre savoir ont peuplé notre es-
signes abstraits; nos habitudes d'ordon-
nous conduisent régulièrement et logique-
e l'un à l'autre. Nous ne faisons qu'en-
par fragments les formes colorées; elles
sistent pas en nous; elles s'ébauchent va-
nt sur la toile intérieure, elles s'enfuient
st. Si nous parvenons à les retenir et à les
er, c'est par la volonté, après un long

Digitized by Google

exercice, après une contre-éducati
lente notre éducation ordinaire ; ce
aboutit à la souffrance et à la fièv
grands coloristes, littérateurs ou
des visionnaires surmenés ou détra
contraire, les artistes de la Renaiss
voyants. Ce même mot *arbre* ent
esprits encore sains et simples le
l'instant l'arbre tout entier, avec la
et mouvante de son feuillage lumi
angles noirs que ses branches de
bleu du ciel, avec son tronc rugu
grosses veines, avec ses pieds enfo
contre le vent et l'orage, de sorte
pour nous qu'une notation et

(1) Henri Heine, Victor Hugo, Schelley, Browning, Edgard Poe, Balzac, Delacroix, beaucoup d'autres. Il y a eu de notre temps beaucoup d'artistes. Presque tous ont souffert de leur milieu. Gœthe seul a gardé l'équ et de leur milieu. Gœthe seul a gardé l'équ fallu sa sagesse, sa vie réglée et son perpétu de lui-même.

Digitized by Google

pour eux un spectacle animé et complet. Ils y persisteront sans peine, ils y reviendront sans effort; ils en choisiront l'essentiel; ils n'insisteront pas avec une minutie douloureuse et obstinée sur le détail; ils jouiront de leurs belles images, sans les arracher et lancer au dehors convulsivement comme un lambeau palpitant de leur propre vie. Ils peignent comme un cheval court, comme un oiseau vole, spontanément; les formes colorées sont alors le langage naturel de l'esprit; quand les spectateurs les contemplent dans une fresque ou sur une toile, ils les ont déjà vues en eux-mêmes, ils les reconnaissent; elles ne sont point pour eux des étrangères ramenées artificiellement sur la scène par une combinaison d'archéologie, un effort de volonté, une convention d'école; elles leur sont si familières, qu'ils les importent dans leur vie privée et dans leurs cérémonies publiques. Ils s'en entourent, et font des tableaux vivants à côté des tableaux peints.

En effet, considérez le costume : quelle diffé-

Digitized by Google

Digitized by Google

d'or. Pietro Riario, cardinal de San-Sisto, dépense 20 000 ducats en une seule fête pour la duchesse de Ferrare; il fait ensuite un voyage en Italie avec un si nombreux cortége et tant de splendeur, qu'on le prendrait pour le pape, son frère. Laurent de Médicis imagine à Florence une mascarade qui représente le triomphe de Camille. Quantité de cardinaux arrivent pour la voir. Laurent demande un éléphant au pape, qui lui envoie, à la place de l'éléphant occupé ailleurs, deux léopards et une panthère; le pape regrette que sa dignité l'empêche de venir à une si pompeuse cérémonie. La duchesse Lucrèce Borgia fait son entrée dans Rome avec deux cents dames magnifiquement habillées, toutes à cheval, et chacune accompagnée d'un gentilhomme. La prestance, les costumes, l'étalage des seigneurs et des princes, donnent partout l'idée d'une parade superbe d'acteurs sérieux. Sitôt qu'on lit les chroniques et les mémoires, on voit que les Italiens veulent faire

Digitized by Google

de la vie une belle fête. Les autres soucis leur paraissent duperie. Il s'agit pour eux de jouir, jouir noblement, grandement, par l'esprit, par tous les sens, surtout par les yeux. En effet, ils n'ont pas autre chose à faire. Ils ignorent nos préoccupations politiques et humanitaires ; ils n'ont pas de parlements, de *meetings*, de grands journaux ; les hommes marquants ou puissants n'ont pas de foule raisonneuse à conduire, d'opinion publique à consulter, de discussions arides à soutenir, de statistiques à produire, de raisonnements moraux ou sociaux à échafauder. L'Italie est gouvernée par de petits tyrans qui ont pris le pouvoir par la force, et le gardent comme ils l'ont pris. Dans leurs moments libres, ils font bâtir et peindre. Les riches et les nobles songent comme eux à s'amuser, à se pourvoir de belles maîtresses, à posséder des statues, des tableaux, de beaux habits, à mettre des affidés auprès du prince, pour être avertis si quelqu'un les dénonce et veut les faire tuer.

Digitized by Google

; sont pas non plus les idées religieuses
tourmentent ou les occupent; les amis de
t de Médicis, d'Alexandre VI ou de Ludo-
More ne songent guère à faire des mis-
des entreprises pour la conversion des
, des souscriptions pour instruire et
liser » le peuple; on n'était pas fervent
n Italie, on n'était rien moins que fervent.
, qui vint en Italie l'esprit rempli de
es et de foi, fut scandalisé et disait au re-
« Les Italiens sont les plus impies des
s; ils se moquent de la vraie religion, ils
illent nous autres chrétiens, parce que
oyons tout dans l'Écriture... Il y a un mot
isent quand ils vont à l'église : « Allons
nformer à l'erreur populaire. » — « Si nous
bligés, disent-ils encore, de croire en tout
le de Dieu, nous serions les plus misé-
des hommes, et nous ne pourrions jamais
n moment de gaieté. Il faut prendre une
onvenable et ne pas tout croire. » — En

Digitized by Google

effet, le peuple par tempérament est païen, et gens bien élevés, par éducation, sont incrédu « Les Italiens, dit encore Luther avec horre sont ou épicuriens ou superstitieux. Le peu craint plus saint Antoine et saint Sébastien le Christ à cause des plaies qu'ils envoient. C pourquoi, quand on veut empêcher les Itali d'uriner dans un lieu, on y peint saint Anto avec sa lance de feu. Voilà comment ils viv dans une extrême superstition, sans connaî la parole de Dieu, ne croyant ni à la résurrecti de la chair, ni à la vie éternelle, et ne craigna que les plaies temporelles. » Nombre de phi sophes sont en secret ou presque ouvertem contraires à la révélation et à l'immortalité l'âme. L'ascétisme chrétien et la doctrine d mortifications répugnent à tous. Vous trouve dans les poëtes, chez l'Arioste, chez Ludov le Vénitien, chez Pulci les plus vives attaqu contre les moines, et les plus libres insinuatio contre les dogmes. Pulci, dans un poëme bouffo

Digitized by Google

met en tête de chaque chant un *Hosanna*, un *in principio*, un texte sacré de la messe. Pour expliquer comment l'âme peut entrer dans le corps, il la compare à ces confitures qu'on enveloppe dans du pain blanc tout chaud. Que devient-elle dans l'autre monde? « Certaines gens croient y trouver des becs-figues, des ortolans tout plumés, d'excellents lits, et à cause de cela marchent sur les talons des moines. Mais, mon cher ami, une fois que nous serons descendus dans la vallée noire, nous n'entendrons plus chanter *alleluia*. »

Contre cette sensualité et cet athéisme, les moralistes et les prédicateurs de cette époque, par exemple Bruto et Savonarole, tonnent de toute leur force. Savonarole disait aux Florentins qu'il allait convertir pour trois ou quatre ans : « Votre vie est une vie de porcs, elle » se passe toute au lit, dans les commérages, » sur les promenades, dans les orgies et la dé- » bauche. » Défalquons de cela ce qu'il faut toujours retrancher lorsque c'est un prédicateur ou

Digitized by Google

un moraliste qui parle et qui fait la grosse pour être entendu ; quoi que vous ôtiez, il tera toujours quelque chose. On voit par la graphie des seigneurs de cette époque, pa amusements cyniques ou raffinés des duc Ferrare et de Milan, par l'épicurisme délic la franche licence des Médicis à Florence, qu'où était poussée la recherche de tous les sirs. Ces Médicis étaient des banquiers qu peu par force et beaucoup par adresse, ét devenus les premiers magistrats et les vrais verains de la cité. Ils entretenaient a d'eux des poëtes, des peintres, des pteurs, des savants; ils faisaient représenter leur palais des chasses et des amours mytho ques; en fait de peintures, ils aimaient les dités de Dello et de Pollaiolo, et aiguisaie grand et noble paganisme par une pointe de sualité voluptueuse. C'est pourquoi ils ét fort tolérants pour les escapades de leurs tres. Vous savez l'histoire de Fra Filippo L

Digitized by Google

qui avait enlevé une religieuse ; les parents se plaignent ; là-dessus les Médicis se mettent à rire. Le même Fra Filippo, travaillant chez eux, était si passionné pour ses maîtresses, que, lorsqu'on l'enfermait pour lui faire achever un travail, il prenait les draps de son lit et en faisait une corde pour s'échapper par la fenêtre. A la fin, Côme dit : « Qu'on lui laisse la » porte ouverte, les hommes de talent sont des » essences célestes, et non des bêtes de somme, » il ne faut ni les emprisonner ni les contraindre.» — A Rome, c'était pis; je ne vous conterai pas les amusements d'Alexandre VI ; il faut les lire dans le journal de son chapelain Burchard ; le latin seul peut exposer des priapées et des bacchanales. Pour Léon X, c'est un homme de goût qui aime le beau latin et les épigrammes ingénieuses ; mais il ne s'abstient point pour cela du libre plaisir et de la franche joie physique. Autour de lui, Bembo, Molza, l'Aretin, Baraballo, Querno, quantité de poëtes, de musiciens, de

Digitized by Google

parasites mènent un
naire leurs vers son
nal Bibiena fait re
comédie, la *Calana*
aujourd'hui sur au
s'amuse à faire servir
forme de singes et de
fon un moine mendian
rible, « qui avale d'une b
ou rôti, et peut, dit-on,
et vingt poulets ». Il se p
aux imaginations fantas
verve et la sève anim
comme chez les autres ;
botté, éperonné, le cerf
coteaux sauvages de Civita
qu'il se donne ne sont pa
que ses mœurs. Un secrétai
témoin oculaire, décrit ainsi
Jugez par le contraste de
nôtres, combien l'empire des

Digitized by Google

agrandi, combien les libres et forts instincts naturels se sont réduits, combien la vive imagination s'est soumise la pure intelligence et quelle distance nous sépare de ces temps à demi païens, tout sensuels, mais tout pittoresques où la vie de l'esprit ne primait pas la vie du corps.

« J'ai été à la comédie dimanche soir (1) ; mon-
» seigneur de Rangoni (2) me fit entrer où était
» le pontife avec ses jeunes et révérendissimes
» cardinaux, dans une antichambre de Cibo (3).
» Sa Sainteté s'y promenait, laissant s'introduire
» tels et tels dont la qualité lui convenait, et une
» fois arrivés au nombre qu'il avait déterminé, on
» se rendit au local destiné à la comédie ; notre
» Saint-Père s'était placé à la porte, et sans bruit,
» en donnant sa bénédiction, il en permettait l'en-
» trée à qui bon lui semblait. Une fois admis dans

(1) Publié pour la première fois dans la *Gazette des beaux-arts* par le marquis Joseph Campori.

(2) Hercule Rangoni, cardinal.

(3) Le cardinal Innocent, fils de Franceschetto Cibo et de Magdeleine Médicis, sœur de Léon X.

Digitized by Google

» la salle, on trouvait la scène d'un côté, de l'au
» une place à gradins, sur laquelle était instal
» le siége du pontife, qui, après l'entrée des laï-
» ques, se plaça dans sa chaise, élevée de cinq
» marches au-dessus du sol, suivi des révérendis-
» simes et des ambassadeurs, qui prirent place
» autour de la chaise selon leur rang, et une fois
» la foule reçue, qui pouvait être de deux mille
» personnes, au son des fifres on fit descendre la
» toile, sur laquelle on avait peint frère Mariano (1)
» avec plusieurs diables qui folâtraient avec lui
» sur chaque côté de la toile, au milieu de laquelle
» il y avait un bref qui disait : « Voilà les caprices
» de frère Mariano. » On fit de la musique, et le
» pape avec ses lunettes admirait la scène qui était
» très-belle et faite de la main de Raphaël ; réel-
» lement c'était un beau coup d'œil d'issues et

(1) Frère Mariano Fetti, laïque dominicain qui succéda au Bramante, prédécesseur de Sebastiano dans l'office du *Piombo* (plomb), qui fut un des esprits les plus gais et plaisants à la cour de Léon X conjointement avec Baraballo, Querno et leurs pareils, et tout à la fois protecteur et ami des artistes.

Digitized by Google

» de perspectives qui furent très-vantées. Sa Sain-
» teté admirait aussi le ciel qui était merveilleu-
» sement représenté ; les candélabres étaient for-
» més par des lettres, et chaque lettre supportait
» cinq torches qui disaient : « *Leo X, Pont, Maxi-*
» *mus.* » Le nonce comparut en scène, et récita
» un argument. Il railla le titre de la comédie, les
» *Suppositi*, à tel point que le pape en a ri du
» meilleur cœur avec les assistants (spectateurs),
» et par ce que j'entendis, les Français furent un
» peu scandalisés du sujet des *Suppositi*. On
» récita la comédie, qui fut bien dite (jouée), et
» à chaque acte il y eut un intermède de musique
» avec les fifres, les cornemuses, deux cornets,
» des violes, des luths et le petit orgue aux sons
» si variés, et qui fut donné au pape par monsei-
» gneur très-illustre, d'heureuse mémoire ; il y
» avait en même temps une flûte et une voix qui
» plut beaucoup ; il y eut aussi un concert de voix
» qui ne réussit pas aussi bien, selon moi, que les
» autres œuvres de musique. Le dernier inter-

Digitized by Google

» mède fut la Mauresque, dans le
» Gorgone, très-bonne, mais p
» fection où je l'ai vu représenter
» de votre seigneurie : ainsi se termina la
» Les auditeurs commencèrent à partir, et
» hâte et en si grande foule, que mes
» m'ayant poussé à travers un petit
» courus le danger de me casser une jambe
» delmonte reçut un choc très-violent d'un
» gnol, et pendant que le premier comme
» donner des coups de poing au second,
» rendit plus facile le moyen de m'échap
» est certain que je courus grand danger
» jambe ; j'ai trouvé d'ailleurs une compe
» à ce malheur dans une grande bénédi
» dans la mine gracieuse dont le Saint-
» fit la faveur.

» Le jour qui précéda cette soirée, il y
» course de chevaux où l'on vit une tro
» genets, ayant pour chef Mgr Corner, hab
» la mauresque diversement, et ensuite une

Digitized by Google

» tout à l'espagnole, vêtue de satin alexandrin
» avec doublure de soie changeante, capuchon et
» justaucorps, ayant en tête Serapica avec plu-
» sieurs valets de chambre de service. Cette der-
» nière se composait de vingt chevaux; le pape
» avait donné quarante-cinq ducats à chacun des
» cavaliers; et, en vérité, c'était une belle livrée,
» avec estafiers et trompettes habillés aux mêmes
» couleurs de soie. Arrivés sur la place, ils com-
» mencèrent deux à deux à courir vers la porte du
» palais, où se tenait le pape aux croisées, et cette
» course terminée par les deux troupes, la com-
» pagnie Serapica se retira de l'autre côté de la
» place, et la Cornera vers Saint-Pierre; la Sera-
» pica, prenant les cannes, vint attaquer la Cor-
» nera qui avait aussi les siennes; la Serapica
» lança les cannes sur la Cornera, qui fit de même
» contre sa rivale, et les deux s'attaquèrent et
» fondirent l'une sur l'autre, ce qui était très-beau
» à voir et sans danger. On remarquait de très-
» beaux chevaux et des cavales genettes. Le jour

Digitized by Google

» suivant, il y eut combats de taureaux ; j'étais
» avec le seigneur M. Antoine, ainsi que je l'ai
» écrit : trois hommes furent tués et cinq che-
» vaux blessés, deux sont morts, et entre autres
» un de Serapica, un très-beau genet, qui le lança
» à terre, et lui fit courir grand danger, car le
» taureau était sur lui, et si on n'eût aiguillonné
» la bête à coups de pique, elle n'aurait pas lâché
» et elle l'aurait tué. On assure que le pape
» s'écriait : « Pauvre Serapica ! » et qu'il se
» lamentait beaucoup. J'entends dire que le soir
» on a joué certaine comédie d'un moine.... et
» comme elle ne causa pas grande satisfaction, le
» pape, au lieu de faire danser la *Mauresque*, fit
» balancer dans l'air le moine enveloppé dans une
» couverture, de manière à lui faire donner un
» grand coup de ventre sur le plancher de la
» scène, ensuite il lui fit couper les jarretières et
» sortir les bas des talons ; mais le bon moine se
» mit à mordre à belles dents trois ou quatre de
» ces palefreniers. Il fut forcé à la fin de monter

Digitized by Google

» à cheval, et on lui frappa avec la main tant de
» coups sur le derrière, que, d'après ce qui m'a
» été rapporté, il a fallu lui appliquer beaucoup
» de ventouses sur les parties postérieures ; il est
» au lit et n'est pas bien. On dit que le pape *en*
» a agi ainsi pour donner un exemple aux autres
» moines, afin qu'ils s'ôtent de la tête l'idée
» d'exhiber leurs moineries. Cette *Mauresque* le
» fit beaucoup rire. Aujourd'hui est venu le tour
» de la course à la bague devant la porte du pa-
» lais, le pape y étant et regardant de ses fenê-
» tres ; les prix étaient déjà inscrits sur des vases.
» Vint après la course des buffles : c'était chose
» plaisante de voir courir ces vilaines bêtes, qui
» tantôt se portaient en avant, tantôt reculaient ;
» pour qu'elles arrivent au but, et avant de l'at-
» teindre, il leur faut beaucoup de temps, car
» ellos font un pas en avant et quatre en arrière,
» de manière que le but est toujours difficile à
» gagner. Le dernier qui arriva fut celui qui était
» en avant, aussi remporta-t-il le prix ; ils étaient

Digitized by Google

avec la main au nombre de dix, et ma foi ce fut un fameux d'après ce qu badinage. Je me retirai ensuite chez Bembo; pliquer beau je fis une visite à Sa Sainteté, où je rencontrai stérieures l'évêque de Bayeux. On n'y parla que de que le pa masques et de choses gaies.

» De Rome, ce jour, 8 mars MDXVIIII, à la qua- tête trième heure de nuit.

» De Votre Seigneurie très-illustre,

» Le serviteur, ALPHONSE PAULUZO.

Ce sont là les plaisirs du carnaval, dan r qui semble devoir être la plus grave s décente de l'Italie ; on y voit aussi des co d'hommes nus », comme dans les ancieu la Grèce, et on y a vu des priapées ns les cirques de l'ancien empire romai ne imagination si fort tournée vers les sp hysiques, avec une civilisation qui laisir pour but à la vie humaine, av ranchissement si complet des soins

Digitized by Google

des tracas industriels, des préoccupations morales qui attachent aujourd'hui les esprits aux intérêts positifs et aux idées abstraites, il n'est pas étonnant qu'une race bien douée pour les arts et grandement cultivée ait goûté, inventé et conduit à la perfection l'art qui représente les formes sensibles. La renaissance est un moment unique, intermédiaire entre le moyen âge et l'âge moderne, entre la culture insuffisante et la culture trop grande, entre le règne des instincts nus et le règne des idées mûres. L'homme cesse alors d'être un animal grossier, guerrier, carnassier, qui ne sait qu'exercer ses membres; il n'est pas encore un pur esprit de cabinet ou de salon, qui ne sait qu'exercer son raisonnement et sa langue. Il participe aux deux natures. Il a des rêves intenses et prolongés comme le barbare; il a des curiosités acérées et délicates comme l'homme civilisé. Comme le premier, il pense par des images; comme le second, il trouve des ordonnances.

Digitized by Google

Comme le premier, il cherche le plaisir sensible; comme le second, il cherche au delà du plaisir cru. Il a des appétits, mais il a des raffinements. Il s'intéresse aux dehors des choses, mais il leur demande d'être parfaits; et les belles formes qu'il contemple dans les œuvres de ses grands artistes ne font que dégager les figures vagues dont sa tête est pleine et contenter les instincts sourds dont son cœur est pétri.

Digitized by Google

Digitized by Google

V

Il reste à savoir pourquoi ce grand talent pitoresque a pris pour principal sujet le corps humain, par quelles expériences, par quelles habitudes, par quelles passions les hommes étaient préparés à s'intéresser aux muscles, pourquoi dans ce grand champ de l'art leurs yeux se sont tournés de préférence vers les figures saines, fortes, actives, que les âges suivants n'ont su retrouver ou n'ont copiées que par tradition.

Pour cela, après vous avoir exposé l'état des esprits, je vais tâcher de vous montrer l'espèce

Digitized by Google

des caractères. Par l'état des esprits, on entend le genre, le nombre et la qualité des idées qui se trouvent dans une tête humaine; elles en sont en quelque sorte l'ameublement. Mais l'ameublement d'une tête, comme celui d'un palais, change sans beaucoup de peine; on peut sans toucher au palais y mettre d'autres tentures, d'autres buffets, d'autres bronzes, d'autres tapis; pareillement, sans toucher à la structure intérieure d'une âme, on peut y mettre d'autres idées; un changement de condition ou d'éducation y suffit : selon que l'homme est ignorant ou lettré, plébéien ou noble, ses idées sont différentes. Il y a donc en lui quelque chose de plus important que les idées, c'est sa charpente même, je veux dire son caractère, en d'autres termes, ses instincts naturels, ses passions primordiales, la grandeur de sa sensibilité, le degré de son énergie, bref la force et la direction de son ressort intérieur. Pour vous faire voir cette structure profonde des âmes italiennes, je vais

Digitized by Google

ous montrer les circonstances, les habitudes, s besoins, qui l'ont produite : vous la comprenrez mieux par son histoire que par sa définion.

Le premier trait qu'on remarque alors en Italie, 'est le manque d'une paix ancienne et stable, 'une justice exacte, et d'une police surveillante omme celle à laquelle nous sommes habitués hez nous. Nous avons quelque peine à nous représenter cet excès d'anxiétés, de désordres et de iolences. Nous sommes depuis trop longtemps lans l'état contraire. Nous avons tant de genlarmes et de sergents de ville, que nous sommes enclins à les trouver plus incommodes qu'utiles. Chez nous, lorsque quinze personnes se rassemblent dans la rue pour voir un chien qui s'est cassé a patte, un homme à moustaches arrive et leur dit : « Messieurs, les rassemblements sont défendus, dispersez-vous. » Cela nous paraît excessif ; nous maugréons et nous oublions de remarquer que ces mêmes hommes à moustaches donnent au

Digitized by Google

ıs riche et au plus faible l'assurance de se
›mener seul et sans armes à minuit dans les
:s désertes. Supprimons-les par la pensée, et
ırons-nous un monde dans lequel la police
t impuissante ou indifférente. On trouve de
nblables pays dans l'Australie, en Amérique,
: exemple dans ces *placers* où les chercheurs
r accourent en foule et vivent au hasard sans
mer encore un État organisé. Là, si l'on craint
si l'on reçoit un coup ou une insulte, à l'in-
nt on décharge son revolver sur le concurrent
sur l'adversaire. Celui-ci riposte, et parfois
voisins s'en mêlent. A chaque instant il faut
'endre son bien ou sa vie, et le danger est là,
ıtal, subit, qui presse l'homme de tous les
és.

Tel était à peu près vers 1500 l'état des choses
Italie; on n'y connaissait rien de semblable
e grand gouvernement qui, perfectionné chez
ıs depuis quatre cents ans, regarde comme
devoir le plus élémentaire de conserver à

Digitized by Google

chacun, non-seulement son bien et sa vie, mais encore son repos et sa sécurité. Les princes de l'Italie étaient de petits tyrans qui, d'ordinaire avaient usurpé le pouvoir par des assassinats, des empoisonnements, ou du moins par des violences et des trahisons. Naturellement, leur seule préoccupation était de conserver ce pouvoir. Quant à la sécurité des citoyens, ils n'y pourvoyaient guère. Les particuliers devaient se défendre eux-mêmes, et, en outre, se faire justice eux-mêmes ; lorsqu'on avait quelque débiteur trop récalcitrant, lorsqu'on rencontrait un insolent dans la rue, lorsqu'on considérait un homme comme dangereux ou hostile, on trouvait très-naturel de se débarrasser de lui au plus tôt.

Les exemples abondent, et vous n'avez qu'à parcourir les mémoires du temps pour voir combien cette habitude des violences privées et de l'appel à soi-même était enracinée.

« Le 20 septembre, il y eut, dit Stefano d'In-

Digitized by Google

un grand tumulte dans la ville de
et tous les marchands fermèrent leurs
es. Ceux qui étaient dans leurs champs
leurs vignes rentrèrent en toute hâte,
tant citoyens qu'étrangers, prirent les
parce qu'on affirmait comme chose cer-
ne le pape Innocent III était mort. »
si faible de la société se rompait, on
ans l'état sauvage; chacun profitait du
pour se débarrasser de ses ennemis.
en temps ordinaire les voies de fait,
un peu moins multipliées, n'en étaient
sanguinaires. Les guerres privées de
des Colonna et de la famille des Orsini
nt autour de Rome; ces seigneurs
es hommes d'armes, et convoquaient
ans; chaque bande saccageait les terres
mi; quand on faisait une trêve, elle
rompue, et chaque chef, bouclant
o, envoyait dire au pape que son
était l'agresseur.

Digitized by Google

« Dans la ville même, il se faisait beaucoup » de meurtres le jour et la nuit, et il se passait à » peine un jour que quelqu'un ne fût tué..... Le » troisième jour de septembre, un certain Salva- » dor assaillit son ennemi, le seigneur Beneacca- » duto, avec qui pourtant il était en paix sous » une caution de 500 ducats. »

Cela signifie qu'ils avaient déposé tous les deux 500 ducats, qui devaient être perdus par le premier qui violerait la trêve. C'était chose habituelle que de garantir ainsi la foi jurée ; il n'y avait pas d'autre moyen de préserver un peu la paix publique. On trouve dans le livre de dépenses de Cellini la note suivante, écrite de sa main : « Je note qu'aujourd'hui, 26 octobre 1556, » moi, Benvenuto Cellini, je suis sorti de prison et » j'ai fait avec mon ennemi une trêve d'un an. » Chacun de nous a fourni une caution de 300 » écus. » Mais une garantie d'argent est faible contre la violence du tempérament et la férocité des mœurs. C'est pourquoi Salvador n'avait

Digitized by Google

pu se tenir d'attaquer Beneaccaduto. « Il le » frappa de deux coups d'épée et le blessa mor- » tellement, en sorte qu'il mourut. »

Ici les magistrats, trop bravés, interviennent et le peuple s'en mêle, à peu près comme aujourd'hui à San Francisco, lorsqu'on pratique la loi de Lynch. A San Francisco, quand les assassinats deviennent trop nombreux, les négociants, les personnes respectables, les hommes importants de la ville, accompagnés de tous les gens de bonne volonté, vont prendre les coupables en prison, et les pendent séance tenante. Pareillement « le quatrième jour, le pape envoya son » vice-camérier avec les conservateurs et tout le » peuple pour détruire la maison de Salvador. Ils » la détruisirent et, le même quatrième jour de » septembre, Jérôme, frère dudit Salvador, fut » pendu », probablement parce qu'on n'avait pas mis la main sur Salvador lui-même. Dans ces exécutions tumultueuses et populaires, chacun répond pour les siens.

Digitized by Google

Il y a cinquante exemples semblables; les hommes de ce temps sont habitués aux voies de fait, et je parle non-seulement des gens du peuple, mais des personnages qui, étant de haut rang ou de grande culture, devaient, ce semble, exercer quelque empire sur eux-mêmes. Guichardin raconte qu'un jour Trivulce, gouverneur du Milanais pour le roi de France, tua de sa propre main dans le marché quelques bouchers, « lesquels avec l'insolence ordinaire aux gens de » cette sorte, s'opposaient à la levée des droits » dont ils n'avaient pas été exemptés. » — Vous êtes habitués aujourd'hui à voir dans les artistes des gens du monde, citoyens tranquilles, et fort capables de bien porter le soir l'habit noir et la cravate blanche. Dans les mémoires de Cellini vous trouvez un orfévre nommé Piloto, « vaillant homme, » mais qui est chef de brigands. Ailleurs, ce sont les élèves de Raphaël qui prennent la résolution de tuer le Rosso, parce que le Rosso, fort méchante langue, avait dit du mal de

139640A

Digitized by Google

aphaël ; et le Rosso prend le parti prudent de uitter Rome; après de telles menaces, un oyage était urgent. La moindre raison suffit lors pour tuer un homme. Cellini raconte enore que Vasari avait coutume de porter les ngles très-longs, et qu'un jour, couchant avec on apprenti Manno, « il lui écorcha une jambe avec ses mains, croyant se gratter lui-même, sur quoi Manno voulait absolument tuer Vasari ». Le motif était léger. Mais à ce moment 'homme est si fougueux, si habitué aux coups, ue le sang lui monte tout de suite aux yeux et u'il fonce en avant. Un taureau frappe d'abord le ses cornes; il frappe d'abord de son poignard.

Aussi les spectacles que l'on a journellement à ome ou dans les environs sont-ils atroces. Les hâtiments semblent ceux d'une monarchie d'Oient. Comptez, si vous pouvez, les meurtres le ce beau et spirituel César Borgia, fils du pape t duc de Valentinois, dont vous verrez le por-

Digitized by Google

trait à Rome dans la galerie Borghèse. C'est
homme de goût, grand politique, amateur
fêtes et de fine conversation ; sa taille fine
serrée dans un pourpoint de velours noir
mains sont parfaites, il a le regard calme
grand seigneur. Mais il sait se faire respe
et de ses propres mains, à l'épée, au poig
il fait ses affaires.

« Le second dimanche, dit Burchard
» rier du pape, un homme masqué, dans le c
» dit des paroles offensantes contre le duc B
» lentinois. Le duc, l'ayant appris, le fit d
» lui coupa la main et la partie antérieure sais
» langue, qui fut attachée au petit doigt
» main coupée », sans doute pour faire un e
ple. Une autre fois, comme les chauffeurs
1799, « les gens du même duc suspendire
» par les bras deux vieillards et huit vieille
» femmes, après avoir allumé du feu sous leurs
» pieds pour leur faire avouer où était l'argent
» caché, et ceux-ci, ne le sachant pas ou ne vou-

Digitized by Google

rent dans ladi
fait amener d
és « *gladiand*
beaux habits,
et choisie, il
ıa aussi sous
était favori du
sauta à la face du
up dans cette fa
à coups d'épée so
garder le blessé;
e s'est pas fait à
jour, le 17 août,
mme le jeune ho
sa femme et sa
is assassins, il fit
ne. » Outre cela
c de Gandia, et
Après diverses
pêcheur qui étai
entat. Et comme

Digitized by Google

demandait pourquoi il n'avait rien dit au gouverneur de la ville : « Il répondit qu'il n'avait pas » cru que ce fût la peine, car en sa vie il avait » vu jeter, en différentes nuits, plus de cent » corps au même endroit, sans que personne en » eût jamais pris souci. »

Sans doute les Borgia, cette famille privilégiée, semblent avoir eu un goût et un talent particuliers pour l'empoisonnement et l'assassinat ; mais vous trouverez, dans les petits États italiens, quantité de personnages, princes et princesses, qui sont dignes d'avoir été leurs contemporains. Le prince de Faenza avait donné des sujets de jalousie à sa femme ; elle cache sous son lit quatre assassins, les lance contre lui quand il arrive pour se coucher ; mais il se défend vigoureusement ; elle s'élance hors du lit, prend un poignard attaché au chevet, et va elle-même tuer son mari par derrière. Elle est excommuniée pour ce fait, et son père prie Laurent de Médicis, qui a un grand crédit près du pape,

Digitized by Google

'intercéder pour qu'elle soit relevée des cen-
ures ecclésiastiques, alléguant entre autres mo-
fs qu'il a « l'intention de la pourvoir d'un
autre mari ». — A Milan, le duc Galeazzo est
ssassiné par trois jeunes gens qui avaient l'ha-
itude de lire Plutarque; l'un deux fut tué dans
action et son cadavre livré aux pourceaux; les
utres avant d'être écartelés déclarèrent qu'ils
vaient fait le coup parce que « non-seulement
le duc débauchait les femmes, mais encore pu-
bliait leur déshonneur; et parce que, non-seule-
ment il tuait les hommes, mais encore les faisait
mourir dans des supplices recherchés ». A
Rome, le pape Léon X manqua d'être tué par ses
ardinaux; son chirurgien, payé par eux, devait
'empoisonner en pansant sa fistule; le cardinal
Petrucci, principal instigateur, fut mis à mort.
Si maintenant on considère la maison des Mala-
esta à Rimini, ou la maison d'Este à Ferrare,
on y trouve des habitudes pareilles d'assassinat
et d'empoisonnement héréditaires. Si enfin vous

Digitized by Google

regardez une cité qui paraît un peu mieux réglée, Florence, dont le chef, un Médicis, est un homme intelligent, libéral, honnête, vous y trouverez des coups de main aussi sauvages que ceux dont vous venez d'écouter le récit. Par exemple, les Pazzi, irrités de voir toute la puissance aux mains des Médicis, se conjurèrent avec l'archevêque de Pise pour assassiner les deux Médicis, Julien et Laurent; le pape Sixte IV était complice. Ils choisirent le moment de la messe dans l'église de Santa-Reparata, et le signal fut l'élévation de l'hostie. Un des conjurés, Bandini, poignarda Julien de Médicis; puis Francesco dei Pazzi s'acharna sur le cadavre, si furieusement qu'il se blessa lui-même à la cuisse; il tua ensuite un ami de la maison de Médicis. Laurent fut blessé, mais il était brave; il eut le temps de tirer son épée, de rouler son manteau autour de son bras et de s'en faire un bouclier; tous ses amis se réunirent autour de lui, et le protégèrent de leurs épées ou de leurs

Digitized by Google

orps, si bien qu'il put faire retraite dans la sacris-
.e. Cependant les autres conjurés, l'archevêque
n tête, au nombre de trente, avaient surpris
hôtel de ville pour prendre possession du siége
u gouvernement. Mais le gouverneur, à son en-
rée en charge, avait eu soin de faire disposer les
ortes de telle façon qu'étant refermées, elles
e pouvaient se rouvrir en dedans. Les conjurés
urent pris comme dans une souricière. Le peu-
le s'armait de tous côtés et accourait. On sai-
it l'archevêque, on le pendit dans ses habits
ontificaux, à côté de Francesco dei Pazzi, le
remier instigateur de la conjuration ; dans sa
age, le prélat, mourant et tout pendu qu'il était,
'accrocha au corps de son complice et lui mordit
a chair à belles dents. « Environ vingt personnes
» de la famille des Pazzi furent en même temps
» taillées en pièces, ainsi que vingt autres de la
» maison de l'archevêque, et l'on pendit soixante
» personnes aux fenêtres du palais. » Un peintre
dont je vous ai raconté l'histoire, Andrea da Cas-

Digitized by Google

tagno, autre assassin qui avait tué son ami pour lui voler l'invention de la peinture à l'huile, fut chargé de peindre cette grande pendaison, d'où lui vint plus tard le nom d'*Andrea des pendus*.

Je ne finirais pas si je voulais vous raconter les histoires du temps, qui sont pleines de traits semblables : en voici pourtant une que je choisis encore, parce que le personnage reviendra tout à l'heure en scène, et parce que le narrateur est Machiavel : « Oliveretto da Fermo, étant » resté petit et orphelin, fut élevé par un de ses » oncles maternels nommé Giovianni Fogliani. » Puis il apprit le métier des armes sous ses frères. « Comme il avait de l'esprit naturel, et » qu'il était dispos et fort de corps et de cœur, il » devint en très-peu de temps un des premiers » hommes de sa troupe. Mais, jugeant que c'était » chose vile que de demeurer confondu avec les » autres, il résolut, avec l'aide de quelques ci- » toyens de Fermo de s'emparer de la cité, et écri- » vit à son oncle qu'étant resté plusieurs années

Digitized by Google

de sa Patrie, il voulait venir le voir lui et la
, et jeter un peu les yeux sur son patri-
e. Il ajoutait que, s'il avait pris tant de
c'était seulement pour acquérir de l'hon-
et, afin que ses concitoyens vissent bien
'avait dépensé son temps d'une façon
il voulait venir accompagné de cent cava-
es amis et serviteurs, le priant de vouloir
onner ordre pour que les gens de Fermo
ssent honorablement, ce qui ferait hon-
on-seulement à lui, Oliveretto, mais en-
lui Giovanni, qui avait élevé Oliveretto
n fant. Giovanni n'omit aucun des bons
s dont il était requis ; il le fit recevoir
ablement par les gens de Fermo, et le
dans sa maison... Oliveretto, ayant passé
nes jours à ordonner tout ce qui était
saire à son forfait, fit un festin très-so-
l où il invita Giovanni et tous les pre-
citoyens de Fermo. Vers la fin... ayant
à dessein l'entretien sur des sujets

Digitized by Google

» graves, sur la grandeur du pape Alexandre
» et de son fils et sur leurs entreprises, il se leva
» tout d'un coup, disant qu'il fallait un endroit
» plus secret pour parler de semblables ma-
» tières. Il alla dans une chambre où Giovanni
» et tous les autres le suivirent. A peine furent-
» ils assis que des endroits secrets de cette
» chambre sortirent des soldats qui tuèrent
» Giovanni et tous les autres. Après cet homi-
» cide, Oliveretto monta à cheval, parcourut
» la ville, assiégea le principal magistrat dans
» l'hôtel de ville, tellement que, par crainte,
» les habitants furent contraints de lui obéir et
» d'établir un gouvernement dont il se fit le
» chef. Il mit à mort tous ceux qui, étant mé-
» contents, pouvaient lui nuire... et en une an-
» née devint formidable à tous ses voisins. »

Des entreprises de cette sorte sont fréquentes ; la vie de César Borgia en est pleine, et la soumission de la Romagne au Saint-Siége n'est qu'une suite de trahisons et d'assassinats. Tel est le

Digitized by Google

véritable état féodal, celui dans lequel chaque homme, livré à lui-même, attaque autrui ou se défend lui-même et va jusqu'au bout de son ambition, de sa scélératesse ou de sa vengeance, sans craindre l'intervention du gouvernement ni la répression de la loi.

Mais ce qui met une différence énorme entre l'Italie du xve siècle et l'Europe du moyen âge, c'est que les Italiens étaient alors très-cultivés. Vous avez vu tout à l'heure les preuves multipliées de cette culture exquise. Par un contraste extraordinaire, tandis que les façons sont devenues élégantes et les goûts délicats, les caractères et les cœurs sont restés féroces. Ces gens sont lettrés, connaisseurs, beaux diseurs, polis, hommes du monde, en même temps hommes d'armes, assassins et meurtriers. Ils font des actions de sauvages et des raisonnements de gens civilisés; ce sont des loups intelligents. Maintenant, supposez qu'un loup raisonne sur son espèce; il est probable qu'il fera le code du meur-

Digitized by Google

e. C'est ce qui arriva en Italie ; les philosophes rigèrent en théorie les pratiques dont ils étaient émoins, et finirent par croire ou dire que, our subsister ou réussir dans ce monde, il aut agir en scélérat. Le plus profond de ce héoriciens fut Machiavel, grand homme, honête homme même, patriote, génie supérieur ui écrivit un livre, *le Prince*, pour justifier ou u moins pour autoriser la trahison et l'assassiat. Ou plutôt il n'autorise ni ne justifie ; il a lépassé l'indignation et laisse de côté la conscience ; il analyse, il explique, en savant, en onnaisseur d'hommes ; il fournit des documents t les commente ; il envoie aux magistrats de Florence des mémoires instructifs et positifs, crits d'un style tranquille comme le récit d'une elle opération chirurgicale. Il intitule son rapport :

Digitized by Google

Description de la façon employée par le duc de Valentinois pour tuer Vitellozo Vitelli, Oliveretto de Fermo, le seigneur Pagolo et le duc Gravina Orsini.

« Magnifiques seigneurs, puisque vos seigneu-
» ries n'ont pas reçu toutes mes lettres dans les
» quelles se trouvait comprise une grande partie
de l'affaire de Sinigaglia, il m'a paru convenable
le l'écrire en détail, et je crois que cela vous
ra agréable en raison de la qualité de la chose,
est de tout point rare et mémorable. »
'uc avait été battu par ces seigneurs et se
faible contre eux. Il fit la paix, leur pro-
coup, leur donna quelque chose, prodi-
s les belles paroles, devint leur allié
e fit proposer par eux une conférence
affaire commune. Ils avaient des
t hésitèrent longtemps. Mais ses pro-
étaient tellement engageantes, il ma-

Digitized by Google

ıiait si bien leurs espérances et leurs cupidités, il se faisait si doux et si loyal, qu'ils vinrent, ı la vérité avec des troupes, et se laissèrent ;onduire sous le semblant d'une hospitalité élégante dans un palais que le duc habitait à Sinigaglia. Ils entrent à cheval et le duc les salue :ourtoisement ; mais « étant tous descendus de ı cheval au logement du duc, et entrés avec lui ı dans une chambre secrète, ils furent faits ses ı prisonniers.

» Aussitôt le duc monta à cheval et commanda ı de piller les gens d'Oliveretto et ceux d'Orsini. ı Mais les soldats du duc, non contents d'avoir ı pillé les gens d'Oliveretto, commencèrent à sac- » cager Sinigaglia, et si le duc n'avait pas ré- ı primé leur insolence en tuant beaucoup d'entre ı eux, ils l'auraient saccagée tout entière. »

Les petits agissaient en bandits comme les grands ; c'était le règne universel de la force.

« La nuit venue et le tumulte apaisé, il parut à » propos au duc de faire tuer Vitellozo et Olive-

Digitized by Google

» retto, et, les ayant fait conduire dans un lieu, il l
» fit étrangler. Vitellozo priait pour qu'on suppli
» le pape de lui donner l'absolution plénière de se
» péchés. Oliveretto pleurait, rejetant sur Vitello
» tous les torts qu'on avait faits au duc. Pagolo e
» le duc de Gravina furent laissés vivants jusqu'
» ce que le duc apprit que le pape avait pris l
» cardinal Orsino, l'archevêque de Florence, e
» messire Jacopo de Santa-Croce. A cette nou
» velle, le 18 janvier, au château de la Pieve, ils
» furent aussi étranglés de la même façon. »

Ce n'est là qu'un récit; mais ailleurs Machiavel, non content d'exposer les faits, tire se conséquences. Il écrit un livre moitié vrai e moitié imaginaire, à l'exemple du *Cyrus* de Xénophon, la *Vie* de Castruccio Castracani, qu'l présente aux Italiens comme le modèle du princ accompli. Ce Castruccio Castracani, enfan trouvé, deux cents ans auparavant, s'était fai souverain de Lucques et de Pise, et était deven assez puissant pour menacer Florence. Il avai

Digitized by Google

fait « beaucoup d'actions qui, par leur vertu et » leur bonheur, peuvent être de très-grands exem- » ples », et « laissé de soi une heureuse mémoire, » ses amis l'ayant regretté plus qu'on ne fit jamais » pour aucun prince en aucun temps ». Voici une des belles actions de ce héros si aimé et digne d'une admiration éternelle :

La famille des Poggio s'étant révoltée à Lucques contre lui, Stefano Poggio, « homme de » grand âge et pacifique », arrêta les mutins et leur promit son intervention. « Ils posent alors les » armes aussi imprudemment qu'ils les avaient » prises ». Castruccio revient. « Stefano, croyant » que Castruccio lui devait avoir obligation, » l'alla trouver et ne le pria pas pour son propre » compte, jugeant qu'il n'en avait pas besoin, » mais pour les autres de sa maison, le priant de » pardonner beaucoup à la jeunesse, beaucoup » à l'antique amitié et aux obligations que lui, » Castruccio, avait à leur maison. A quoi Cas- » truccio répondit de bonne grâce et lui dit d'a-

Digitized by Google

» voir bonne espérance, témoignant qu'il avait
» plus de joie à trouver le tumulte arrêté qu'il
» n'avait eu de ressentiment à le savoir soulevé.
» Il encouragea Stefano à les faire venir tous,
» lui disant qu'il rendait grâces à Dieu d'avoir
» occasion de montrer sa clémence et sa géné-
» rosité. Ils vinrent donc tous sur la foi de Ste-
» fano et de Castruccio, et ils furent tous en-
» semble, avec Stefano, faits prisonniers et mis
» à mort. »

L'autre héros de Machiavel est ce César Borgia, le plus grand assassin et le plus parfait traître du siècle, homme accompli en son genre, qui considéra toujours la paix comme les Hurons et les Iroquois considéraient la guerre, c'est-à-dire comme un état dans lequel la dissimulation, la feinte, la perfidie, le guet-apens, sont un droit, un devoir et un exploit. Il les pratiquait sur tout le monde, même sur sa famille, même sur ses fidèles. Un jour, voulant faire taire les bruits de cruauté qui couraient sur son compte,

Digitized by Google

il fit prendre son gouverneur de Romagne, Remiro d'Orco, qui lui avait rendu de grands services, et à qui il devait la tranquillité de tout le pays. Et le lendemain, les citoyens virent avec contentement et avec terreur Remiro d'Orco sur la place publique, en deux morceaux, avec un couteau sanglant à côté de lui. Le duc fit dire qu'il l'avait puni de ses sévérités trop grandes, et se fit une réputation de bon seigneur, protecteur du peuple et justicier. Aussi Machiavel conclut de la manière que voici :

« Chacun sait combien il est louable à un » prince de garder sa parole et de vivre avec intégrité, non avec astuce. Néanmoins on voit par » expérience dans notre temps que ceux-là parmi » les princes ont fait de grandes choses qui ont » peu tenu compte de leur foi et ont su par astuce faire tourner les cervelles des hommes et à » la fin ont détruit ceux qui se fondaient sur leur » loyauté... Un seigneur prudent ne peut ou ne » doit garder sa parole quand cela lui est nuisible

Digitized by Google

» et que les motifs qui lui faisaient promettre ont
» disparu. Du reste, jamais un prince n'a manqué
» de raisons légitimes pour colorer son manque de
» parole. Mais il est nécessaire de les bien colorer
» et d'être grand fourbe et dissimulateur... Et
» les hommes sont si simples et obéissent si fort
» à la nécessité présente, que celui qui trompe
» trouve toujours quelqu'un qui se laisse trom-
» per. »

Il est clair que de pareilles mœurs et de pareilles maximes ont de grandes conséquences sur les caractères. D'abord ce manque absolu de justice et de police, cette licence des attentats et des assassinats, cette obligation de se venger sans pitié et d'être craint pour subsister, cet appel incessant à la force trempe les âmes ; l'homme prend l'habitude des résolutions extrêmes et soudaines ; il est tenu de savoir tuer ou faire tuer à l'instant.

De plus, comme il vit dans un danger continu et extrême, il est rempli de grandes anxiétés et

Digitized by Google

de passions tragiques ; il ne s'amuse pas à démêler finement les nuances de ses sentiments ; il n'est pas curieusement et tranquillement critique. Les émotions qui le remplissent sont grandes et simples. Ce n'est point un détail de sa considération ou une portion de sa fortune qui est en jeu ; c'est toute sa vie, et celle des siens. Du plus haut il peut tomber au plus bas, et, comme Remiro, Poggio, Gravina, Oliveretto, se réveiller sous le couteau ou le lacet d'un exécuteur. La vie est orageuse et la volonté tendue. Les âmes sont plus fortes et ont tout leur jeu.

Je voudrais rassembler tous ces traits, et vous montrer non plus une abstraction, mais un personnage agissant. Il en est un dont nous avons les mémoires, écrits de sa main, d'un style fort simple, d'autant plus instructifs, et qui mieux qu'aucun livre mettront sous vos yeux les façons de sentir, de penser et de vivre des contemporains. Benvenuto Cellini peut être considéré comme un abrégé en haut relief des passions

Digitized by Google

violentes, des vies hasardeuses, des génies spontanés et puissants, des riches et dangereuses facultés qui ont fait la Renaissance en Italie, et qui, en ravageant la société, ont produit les arts.

Ce qui frappe d'abord en lui, c'est la puissance du ressort intérieur, le caractère énergique et courageux, la vigoureuse initiative, l'habitude des résolutions soudaines et des partis extrêmes, la grande capacité d'agir et de souffrir, bref la force indomptable du tempérament intact. Tel était le superbe animal, tout militant et tout résistant, que les rudes mœurs du moyen âge avaient nourri, et que l'ancienneté de la paix et de la police ont amolli chez nous. Il avait seize ans et son frère Giovanni en avait quatorze. Un jour, Giovanni, ayant été insulté par un autre jeune homme, le provoqua en duel. Ils se rendirent à la porte de la ville, et se battirent à l'épée. Giovanni désarma son ennemi, le blessa et continuait, lorsque les parents du blessé arrivèrent et le chargèrent à coups d'épée et à coups

Digitized by Google

de pierres, si bien que le pauvre enfant fut blessé et tomba. Cellini survint, ramassa l'épée, et fondit sur les assaillants, évitant les pierres comme il pouvait, et ne quittant pas son frère d'une semelle; il allait se faire tuer, lorsque quelques soldats qui passaient, pleins d'admiration pour son courage, se mirent de la partie et aidèrent à sa délivrance. Alors il prit son frère sur ses épaules et le transporta à la maison paternelle. — Vous trouveriez de lui cent traits d'énergie semblables. S'il n'a pas été tué vingt fois, c'est miracle; il a toujours l'épée, ou l'arquebuse, ou le poignard à la main, dans les rues, sur les routes, contre des ennemis personnels, des soldats débandés, des brigands, des rivaux de toute sorte; il se défend et le plus souvent il attaque. Le plus étonnant de ces traits, c'est son évasion du château Saint-Ange; on l'y avait enfermé après un meurtre. Il descendit de cette hauteur énorme au moyen de cordes qu'il avait faites avec les draps de son lit, rencontra une

Digitized by Google

sentinelle que son air de résolution terrible effraya et qui feignit de ne l'avoir point vu, franchit au moyen d'une poutre la seconde enceinte, attacha sa dernière corde et se laissa glisser. Mais cette corde était trop courte ; il tomba et se cassa la jambe au-dessous du genou ; alors il se banda la jambe, et se traîna, perdant son sang, jusqu'à la porte de la ville ; elle était fermée, il se glissa dessous après avoir creusé la terre avec son poignard ; des chiens l'assaillirent, il en éventra un, et, rencontrant un portefaix, il se fit porter chez un ambassadeur qui était son ami. Il se croyait sauvé et avait la parole du pape ; mais tout d'un coup il fut repris et mis dans un cachot infect, où la lumière n'arrivait que deux heures par jour. Le bourreau vint et, touché de pitié, l'épargna ce jour-là. Dès lors, on se contenta de le retenir captif ; l'eau suintait, sa paille pourrissait, ses blessures ne se fermaient point. Il passa ainsi plusieurs mois ; la force de sa constitution résista à tout. Un corps et une âme

Digitized by Google

ainsi bâtis semblent de porphyre et de granit, tandis que les nôtres sont de craie et de plâtras.

Mais la richesse du naturel est aussi grande en lui que la force de la structure. Rien de plus flexible et de plus abondant que ces âmes neuves et saines. Il trouvait exemple dans sa famille. Son père était architecte, bon dessinateur, musicien passionné, jouant de la viole et chantant seul pour son plaisir; il fabriquait des orgues de bois excellentes, des clavecins, des violes, des luths, des harpes; il travaillait bien l'ivoire, il était très-habile dans la construction des machines, jouait de la flûte parmi les fifres de la seigneurie; savait un peu de latin et faisait des vers. Les hommes de ce temps sont universels. Sans compter Léonard de Vinci, Pic de la Mirandole, Laurent de Médicis, Leo Batista Alberti et les génies supérieurs, on voit des gens d'affaires et de négoce, des moines, des artisans, s'élever alors, par leurs goûts et leurs habitudes, au ni-

Digitized by Google

veau des occupations et des plaisirs qui semblent aujourd'hui l'apanage propre des hommes les plus cultivés et des naturels les plus délicats. Cellini était de ce nombre. Il était devenu excellent joueur de flûte et de cornet malgré lui, ayant horreur de ces exercices et ne s'y livrant que pour contenter son père. Outre cela, de très-bonne heure, il fut excellent dessinateur, orfèvre, nielleur, émailleur, statuaire et fondeur. En même temps, il se trouva ingénieur et armurier, constructeur de machines, de fortifications, chargeant, maniant et pointant les pièces mieux que les hommes du métier. Au siége de Rome par le connétable de Bourbon, il fit, avec ses bombardes, de grands ravages dans l'armée assiégeante. Excellent tireur d'arquebuse, il tua de sa main le connétable ; il fabriquait lui-même ses armes et sa poudre et atteignait à balle un oiseau à deux cents pas. Son génie était si inventif, qu'en tout art et en toute industrie il découvrait des procédés particuliers dont il faisait secret et

Digitized by Google

qui excitaient « l'admiration de tout le monde ». C'est l'âge de la grande invention ; tout y est spontané, rien ne s'y fait de routine, et les esprits sont si féconds qu'ils ne peuvent toucher une chose sans la féconder.

Quand le naturel est si fort, si richement doué, si producteur, quand les facultés jouent avec tant d'élan et de justesse, quand l'activité est si continue et si grandiose, le ton ordinaire de l'âme est une surabondance de joie, une verve et une gaieté puissantes. On voit Cellini, par exemple, après des aventures tragiques et terribles, se mettre en voyage ; pendant tout le temps de la route, dit-il, « je ne fis que chan- » ter et rire ». Ce prompt redressement de l'âme est fréquent en Italie, surtout en cet âge où les âmes sont encore simples. « Ma sœur Liperata, » dit-il, après avoir un peu pleuré avec moi son » père, sa sœur, son mari et un petit enfant qu'elle » avait perdus, songea à préparer le souper. De » toute la soirée on ne parla plus de mort, mais

Digitized by Google

» de mille choses gaies et folles ; aussi notre repas » fut-il des plus agréables ». Les coups de main, les assauts de boutiques, les dangers d'assassinat et d'empoisonnement au milieu desquels il vit à Rome, sont entremêlés, à chaque instant, de soupers, de mascarades, d'inventions comiques, d'amours tellement francs, tellement crus, si exempts de toute douceur et de tout secret, qu'ils ressemblent aux grandes nudités vénitiennes et florentines des tableaux contemporains. Vous les lirez dans le texte ; ce sont des choses trop nues pour être montrées en public ; mais elles ne sont que nues ; la basse gaudriole ou l'obscénité raffinée ne les gâtent point ; l'homme va au grand rire et au libre plaisir comme l'eau coule sur la pente ; la santé de l'âme et des sens intacts et jeunes, la fougue animale exubérante éclatent dans sa volupté comme dans ses œuvres et dans son action.

Une pareille structure morale et physique aboutit naturellement à la vive imagination que

Digitized by Google

tout à l'heure je vous décrivais. L'homme ainsi fait n'aperçoit pas les objets par fragments et au moyen de mots comme nous le faisons, mais par blocs et au moyen d'images. Ses idées ne sont pas désarticulées, classées, fixées en formules abstraites comme les nôtres ; elles jaillissent entières, colorées et vivantes. Nous raisonnons et il *voit*. C'est pourquoi il est souvent visionnaire. Ces têtes si pleines, peuplées d'images pittoresques, sont toujours en ébullition et en tempête. Benvenuto a des croyances d'enfant, il est superstitieux comme un homme du peuple. Un certain Pierino, qui le vilipendait, lui et sa famille, s'écria dans un transport de colère : « Si ce que je dis là n'est pas vrai, que ma maison tombe sur moi ! » Quelque temps après, en effet, sa maison s'écroula, et il eut une jambe cassée. Benvenuto ne manque pas de considérer cet événement comme une œuvre de la Providence, qui a voulu punir le mensonge de Pierino. Il raconte très-sérieusement qu'étant à Rome il fit la

Digitized by Google

connaissance d'un magicien qui, l'ayant conduit une nuit au Colysée, jeta une certaine poudre sur des charbons et dit des paroles magiques; aussitôt toute l'enceinte parut peuplée de diables. Ce jour-là, évidemment, il eut une hallucination. En prison, sa tête fermente; s'il ne succombe pas à ses blessures et à l'infection de l'air, c'est qu'il s'est tourné du côté de Dieu. Il a de longues conversations avec son ange gardien; il souhaite revoir le soleil, soit en songe, soit effectivement, et il se trouve un jour transporté en face d'un soleil magnifique, d'où sort le Christ et ensuite la Vierge, qui lui font des signes de miséricorde, et il voit le ciel avec toute la cour de Dieu. Ce sont là des imaginations fréquentes en Italie. Après une vie débauchée et violente, souvent même au plus fort de ses vices, l'homme se métamorphose tout d'un coup. Le duc de Ferrare, « ayant été atteint d'une grave maladie qui l'em-
» pêcha d'uriner pendant quarante-huit heures,
» eut recours à Dieu et voulut qu'on payât tous les

Digitized by Google

» appointements échus ». Hercule d'Este, au sortir d'une orgie, allait chanter l'office avec sa troupe de musiciens français ; il faisait crever un œil ou couper la main à deux cent quatre-vingts prisonniers avant de les vendre, et le jeudi saint allait laver les pieds aux pauvres. Pareillement, le pape Alexandre, en apprenant l'assassinat de son fils, se frappait la poitrine et confessait ses crimes devant les cardinaux assemblés. L'imagination, au lieu de travailler du côté du plaisir, travaille du côté de la crainte, et, par un mécanisme semblable, leur esprit se frappe d'images religieuses aussi vives que les images sensuelles dont ils étaient assaillis.

De cette fougue et de cette fièvre de l'intelligence, de ce frémissement intérieur par lequel les images absorbantes et aveuglantes secouent toute l'âme et toute la machine corporelle, naît un genre d'action propre aux hommes de ce temps. C'est l'action impétueuse, irrésistible, qui va droit et subitement à ce qu'il y a de plus

Digitized by Google

extrême, c'est-à-dire au combat, au meurtre et au sang. Il y a cent exemples, dans la vie de Benvenuto, de ces orages et de ces coups de foudre. Il s'était pris de dispute avec deux orfévres rivaux, qui commencèrent à le décrier :

« Mais (1) comme je ne sais pas de quelle cou-
» leur est la peur, je m'inquiétais peu de leurs
» menaces.... Pendant que je parlais, un de leurs
» cousins, nommé Gherardo Guasconti, à leur
» instigation peut-être, saisit le moment où pas-
» sait près de nous un âne chargé de briques, et
» il le poussa sur moi avec tant de force qu'il me
» fit beaucoup de mal. Je me retournai à l'in-
» stant; et voyant qu'il riait, je lui lançai un si
» rude coup de poing sur la tempe, qu'il perdit
» connaissance et tomba comme mort. « Voilà,
» criai-je à ses cousins, comme on traite les
» lâches gredins de votre espèce! » — Puis,
» comme ils faisaient mine de vouloir se jeter sur

(1) Traduction Leclanché.

Digitized by Google

» moi, car ils étaient nombreux, la colère m'em-
» porta, je tirai un petit couteau et je leur dis : »
» Si l'un de vous sort de la boutique, qu'un autre
» courre chercher un confesseur ; car le médecin
» n'aura que faire ici. » — Ces paroles leur cau-
» sèrent une telle épouvante, qu'aucun d'eux
» n'osa bouger pour secourir le cousin. »

Là-dessus, il est appelé devant le tribunal des Huit, magistrats chargés de la justice à Florence, et il est condamné à une amende de quatre mesures de farine.

« Indigné, frémissant de rage, je devins
» comme un aspic, et j'adoptai un parti déses-
» péré.... J'attendis que les Huit fussent allés
» dîner ; alors, étant resté seul et voyant qu'aucun
» sbire ne m'observait, je sortis du palais et cou-
» rus à ma boutique où je m'armai d'un poi-
» gnard. Puis je volai jusqu'à la maison de mes
» adversaires. Je les trouvai à table. Le jeune
» Gherardo, première cause de la querelle, se
» précipita aussitôt sur moi. Je lui portai à la

Digitized by Google

poitrine un coup de poignard qui t
part en part son pourpoint, son
chemise, mais sans lui effleurer la p
ui causer le moindre mal. A la f
quelle mon arme pénétra et au
s habits déchirés par le fer, je
essé grièvement mon ennemi, qu
mba à terre. « Traîtres, m'écriai
ur où je vais tous vous tuer. »
ère et les sœurs, pensant que l'h
ment dernier avait sonné, se jet
ux en implorant à grands cris
oyant qu'ils n'osaient se défen
nerardo gisait sur le sol comme
jugeai honteux de les toucher,
urs furieux, je sautai au bas d
ans la rue, je trouvai le reste de
ui se composait d'une douzaine d'
oins. L'un avait une pelle de fe
ros tuyau de même métal, ceux-
aux ou des enclumes, ceux-ci de

Digitized by Google

» me lançai au milieu d'eux comme un
» furieux et du choc j'en culbutai quatre ou cin
» je les suivis dans leur chute, continuant à jou
» du poignard à droite et à gauche. »

Toujours, chez lui, le geste et le coup suive
à l'instant la pensée, comme l'explosion
l'étincelle. Le tumulte intérieur trop fort exc
la réflexion, la crainte, le sentiment du jus
toute cette intervention de calculs et de raiso
nements qui, dans une tête civilisée ou dans
tempérament flegmatique, mettent un interv
et comme une bourre mollasse entre la prem
colère et la résolution finale. Dans une aube
l'hôte inquiet, et qui avait sans doute raiso
l'être, voulut être payé avant de lui fourni
choses nécessaires : « Je ne pus fermer l'
» seul instant, dit-il, je passai la nuit à ch
» un moyen de me venger. Je pensai d'
» mettre le feu à la maison, puis à égl
» bons chevaux que l'hôtelier avait
» son écurie. Tout cela me sembla

Digitized by Google

» exécuter, mais je ne voyais pas qu'il fût aussi
» aisé de nous sauver, moi et mon camarade. »
Il se contente de hacher et de déchirer quatre lits avec un couteau. — Un autre jour, comme il était à Florence en train de fondre son *Persée*, la fièvre lui vint; l'excès de la chaleur et la longueur des veilles qu'il avait passées en surveillant la fonte l'avaient tellement épuisé qu'on le croyait à l'agonie. Un domestique accourt et crie que la fonte ne réussit pas. « Je poussai un
» si terrible cri qu'on l'aurait entendu du sep-
» tième ciel. Je me jetai à bas du lit, je pris mes
» habits et commençai à me vêtir en distribuant
» une grêle de coups de pied et de coups de poing
» à mes servantes, à mes garçons et à tous ceux
» qui venaient pour m'aider. » — Une autre fois il était malade et le médecin avait défendu de lui donner à boire; la servante, par pitié, lui donna de l'eau. « On me raconta plus tard qu'à
» cette nouvelle mon pauvre Felice faillit tomber
» à la renverse. Il prit ensuite un bâton et se mit

Digitized by Google

» à rosser vertement la serva
» Ah ! traîtresse, tu l'as tué ! »
étaient aussi prompts aux coup
et non-seulement aux coups de
coups d'épée. Comme Benvenu
au château Saint-Ange, son élè
contra un certain Michele, qui
et dit que Benvenuto était sans
» est vivant, lui riposta Ascani
» mourir ! » et sur-le-champ, «
» coups de sabre sur la tête. Le
» à terre, le second, en glissant
» doigts de la main droite. » Il y
traits semblables. Benvenuto bles
élève Luigi, la courtisane Penthe
nemi Pompeio, des aubergistes,
des brigands, en France, en Ita
Prenons une de ces histoires, et cons
soin les petites circonstances du ré
gnent les sentiments.

On apprend que Bertino Aldobrandi, élève du frère de Benvenuto, vient d'être tué.

« Mon pauvre frère jeta alors un si grand cri » de rage qu'on aurait pu l'entendre à dix milles » de là. Puis il dit à Giovanni : Au moins saurais- » tu m'indiquer celui qui l'a tué ? Giovanni ré- » pondit que oui et que c'était un de ceux qui » étaient armés d'un espadon, et qu'il avait une » plume bleue sur sa barrette. Mon pauvre frère » s'étant avancé, et ayant reconnu le meurtrier à » ce signalement, se lança au milieu du guet » avec sa promptitude et son intrépidité merveil- » leuses, et sans qu'on pût l'arrêter, il allongea » une botte dans le ventre de son homme, le tra- » versa de part en part et le poussa à terre avec » la garde de son épée. Il attaqua ensuite le » reste du guet avec tant d'audace, qu'à lui seul » il l'aurait mis en fuite, si un arquebusier pour » se défendre n'eût, en déchargeant son arme, » atteint au-dessus du genou droit le brave et » malheureux jeune homme. Il tomba, et le guet

Digitized by Google

» opéra une retraite précipitée, dans la crainte
» qu'un deuxième champion aussi formidable ne
» survînt. »

On rapporte le pauvre jeune homme à la maison de Cellini : l'opération qu'on lui fait ne réussit pas ; les chirurgiens étaient ignorants à cette époque, et il meurt de sa blessure. Là-dessus la rage prend Cellini, les idées tourbillonnent dans sa tête :

« Mon seul délassement était *de lorgner*,
» *comme une maîtresse*, l'arquebusier qui avait
» tué mon frère.... M'étant aperçu que la passion
» de le voir si souvent m'ôtait le sommeil et
» l'appétit et me menait dans un mauvais che-
» min, je me disposai à sortir de ce tourment,
» sans tenir compte de ce qu'une pareille entre-
» prise avait de peu louable.

» Je m'approchai adroitement de lui avec un
» grand poignard semblable à un couteau de
» chasse. J'espérais du revers lui abattre la
» tête, mais il se retourna si vivement que mon

Digitized by Google

» arme l'atteignit seulement à l'épaule gauche et
» lui fractura l'os. Il se leva, laissa tomber son
» épée, et, troublé par la douleur, se mit à cou-
» rir. Je le poursuivis, le rejoignis en quatre
» pas, et levai mon poignard au-dessus de sa
» tête qu'il inclinait très-bas, de sorte que mon
» arme s'engagea entre l'os du cou et la nuque,
» si profondément que, malgré tous mes efforts,
» je ne pus la retirer. »

Là-dessus, on se plaint de lui au pape ; mais il a soin de faire quelques belles pièces d'orfévrerie avant d'aller au palais. « Quand je
» parus devant le pape, il me lança un regard
» menaçant qui me fit trembler ; mais dès qu'il eut
» vu mon ouvrage, sa figure commença à se rassé-
» réner. » Une autre fois, et après un autre meurtre bien moins excusable, le pape répond aux amis de l'homme tué par Cellini : « Apprenez que des
» hommes uniques dans leur art comme Cellini ne
» doivent pas être soumis aux lois, et lui moins
» que tout autre, car je sais combien il a raison. »

Digitized by Google

Cela vous montre à quel
meurtre est enracinée alor
rain de l'État, le vicaire de
qu'on se fasse justice soi
meurtrier de son indiffére
gence, de sa partialité ou d

De cet état des mœurs e
plusieurs conséquences po
bord les hommes de ce te
s'intéresser à une chose que
plus, parce que nous ne la
nous n'y faisons plus attenti
les muscles et les différente
sente la personne humaine
alors un homme, si grand
d'être un homme d'armes, de
et le poignard pour sa défens
songer, il imprime dans sa
formes et toutes les attitudes d
combattant. Le comte Balthaza
en faisant la description de la s

mère les exercices dans lesquels un homme bien élevé doit être expert. Vous allez voir que les gentilshommes de ces temps ont l'éducation, et partant les idées, non-seulement d'un maître d'armes, mais encore d'un toréador, d'un gymnaste, d'un écuyer et d'un paladin :

« Je veux que notre homme de cour soit un » parfait cavalier à toutes selles, et, comme c'est » un mérite particulier des Italiens de bien gou- » verner le cheval à la bride, de manœuvrer par » principes surtout les chevaux difficiles, de » courir des lances, de jouter, qu'il soit en cela » un des meilleurs parmi les Italiens.

» Pour les tournois, les pas d'armes, les cour- » ses entre barrières, qu'il soit un des bons » parmi les meilleurs Français..... Pour jouer » aux bâtons, courir le taureau, lancer des dards » et des lances, qu'il soit excellent parmi les » Espagnols... Il convient encore qu'il sache » sauter et courir. Un autre exercice noble est » le jeu de paume, et je n'estime pas à moindre

Digitized by Google

» mérite de savoir faire la voltige à cheval. »

Ce ne sont pas là de simples préceptes relégués dans la conversation ou dans les livres ; on les pratiquait ; les mœurs des plus grands personnages y étaient conformes. Julien de Médicis, qui fut assassiné par les Pazzi, est loué par son biographe non-seulement pour son talent de poëte et son tact de connaisseur, mais encore pour son habileté à manier le cheval, à lutter et à jeter la lance. César Borgia, ce grand assassin et ce grand politique, avait les mains aussi vigoureuses que l'intelligence et la volonté. Son portrait montre un élégant, et son histoire un diplomate ; mais sa biographie intime montre aussi un matamore, comme on en voit dans cette Espagne d'où sa famille venait. « Il a vingt-sept » ans, dit un contemporain, il est très-beau de » corps, et le pape son père a grand'peur de » lui. Il a tué six taureaux sauvages en com- » battant à cheval avec la pique, et à l'un de » ces taureaux il a fendu la tête d'un seul coup. »

Digitized by Google

Considérez des hommes ainsi élevés ayan l'expérience et le goût de tous les exercices du corps ; ils sont tout préparés pour comprendr la représentation du corps, c'est-à-dire la pein ture et la sculpture ; un torse cambré, une cuiss ployée, un bras qui se lève, la saillie d'un tendon tous les gestes et toutes les formes du corp humain éveillent en eux des images intérieure et préalables. Ils peuvent s'intéresser aux mem bres, et se trouvent connaisseurs par instinct sans s'en douter.

D'autre part, le manque de justice et de police la vie militante, la présence continuelle de l'ex trême danger remplissent l'âme de passion énergiques, simples et grandes. Elle est don disposée à goûter dans les attitudes et dans le figures, l'énergie, la simplicité, et la grandeur car le goût a pour source la sympathie, et pou qu'un objet expressif nous agrée, il faut qu son expression soit conforme à notre état moral

En dernier lieu et pour les mêmes raisons

Digitized by Google

la sensibilité est plus vive ; car elle est refoulée en dedans par l'horrible pression de toutes les menaces qui entourent la vie humaine. Plus un homme a pâti, craint ou peiné, plus il est content de s'épanouir. Plus son âme a été obsédée d'anxiétés violentes ou de méditations sombres, plus il éprouve de plaisir devant la beauté harmonieuse et noble. Plus il s'est tendu ou bridé pour faire effort ou dissimuler, plus il jouit quand il peut s'ouvrir ou se détendre. Une calme et florissante madone dans son alcôve, un vaillant corps de jeune homme sur son dressoir, occupent ses yeux plus délicieusement au sortir de préoccupations tragiques et de songes funèbres. La conversation aisée, abandonnée, multiple, incessamment renouvelée et variée n'est pas là pour l'épancher ; dans le silence où il se renferme, il cause intérieurement avec les couleurs et les formes ; et le sérieux ordinaire de sa vie, la multitude de ses dangers, et la difficulté de ses épanchements ne font qu'aviver

Digitized by Google

les impressions qu'il reçoit des arts.
s de rassembler ces divers traits de
, et considérons d'un côté un homme
temps, riche et bien élevé, de l'autre
seigneur de l'an 1500, tous les deux
ns la classe où vous cherchez des juges.
n temporain se lève à huit heures du
dosse sa robe de chambre, prend son
va dans sa bibliothèque, remue quel-
tons de paperasses s'il est homme
, ou feuillette quelques livres nouveaux
omme du monde ; après quoi, l'esprit
ans inquiétude, ayant fait quelques
un tapis moelleux et déjeuné dans un
tement chauffé de calorifères, il va se
sur le boulevard, fume son cigare,
cercle pour lire les journaux, cause
e, cotes de bourse, politique ou chemins
uand il rentre chez lui, fût-ce à pied
e heure du matin, il sait très-bien
oulevard est garni de sergents de ville,

Digitized by Google

et que nul accident ne lui arrivera. Il a l'âme tranquille et se couche en pensant que demain il recommencera. Voilà la vie aujourd'hui. Cet homme, qu'a-t-il vu en fait de corps? Il est allé aux bains froids, il a contemplé ce marécage grotesque dans lequel barbotent toutes les difformités humaines; peut-être, s'il est curieux, il a trois ou quatre fois dans sa vie regardé des athlètes de foire; et ce qu'il a vu de plus net en fait de nu, ce sont les maillots de l'Opéra. En fait de grandes passions, à quelles épreuves a-t-il été soumis? peut-être à des piques de vanité ou à des inquiétudes d'argent; il a fait une mauvaise spéculation de Bourse, il n'a pas obtenu une place qu'il espérait; ses amis ont dit dans le monde qu'il manque d'esprit; sa femme dépense trop, son fils fait des sottises. Mais les grandes passions qui mettent en jeu sa vie et la vie des siens, qui peuvent mettre sa tête sur un billot ou dans un garot, qui peuvent le précipiter dans un cachot, le conduire à la torture et au

Digitized by Google

, il ne les connaît pas. Il est trop tran-
rop protégé, trop dispersé en petites
ns fines et agréables ; sauf la chance si
n duel accompagné de cérémonies et de
es, il ignore l'état intérieur d'un homme
ier ou être tué. Considérez au contraire
es grands seigneurs dont je vous parlais
l'heure, Oliveretto del Fermo, Alfonse
César Borgia, Laurent de Médicis, leurs
ommes, tous ceux qui sont à la tête des
. Pour un noble ou un cavalier de la Re-
ce, le premier soin, c'est de se mettre
natin, avec son maître d'armes, un poi-
dans une main, une épée de l'autre ; on
ainsi représenté dans les estampes. A quoi
ra-t-il sa vie, et quel est son principal
? Ce sont les cavalcades, les mascarades,
rées de villes, les pompes mythologiques,
rnois, les réceptions de souverains, où il
à cheval magnifiquement vêtu, étalant
n telles, son justaucorps de velours, ses

Digitized by Google

broderies d'or, fier de sa belle prestance et
vigoureuse attitude par laquelle, avec ses
pagnons, il relève la dignité de son prince. C
il sort dans la journée, il a le plus souven
son pourpoint une cotte de mailles compl
faut bien qu'il se mette à l'abri des co
poignard et des coups d'épée qui peuve
teindre au coin d'une rue. Même dans son
il n'est pas tranquille ; les énormes encoi
de pierre, les fenêtres grillées d'épais barre
solidité militaire de toute la structure, in
qu'une maison comme une cuirasse doit d
son maître contre les coups de main. Un
homme, lorsqu'il est bien verrouillé che
qu'il se trouve en face d'une belle fig
courtisane ou de vierge, devant un Herc
Père éternel grandement drapé ou vigo
ment musclé, est plus capable qu'un n
de comprendre leur beauté et leur pe
corporelle. Il sentira, sans éducation d
par une sympathie involontaire, les nu

Digitized by Google

roïques et les musculatures terribles de Michel-Ange, la santé, la placidité, le regard simple d'une madone de Raphaël, la vitalité hardie et naturelle d'un bronze de Donatello, l'attitude contournée, étrangement séduisante, d'une figure de Vinci, la superbe volupté animale, le mouvement impétueux, la force et la joie athlétique des personnages de Giorgione et du Titien.

Digitized by Google

VI

Un état d'esprit pittoresque, c'est-à-dire situé entre les pures idées et les pures images, des caractères énergiques et des mœurs violentes, propres à donner la connaissance et le goût des belles formes corporelles, voilà les circonstances temporaires qui, jointes à l'aptitude innée de la race, ont produit en Italie la grande et parfaite peinture du corps humain. Nous n'avons maintenant qu'à descendre dans les rues ou à entrer dans les ateliers ; nous la verrons naître d'elle-même. Elle n'est pas comme chez nous une œuvre

Digitized by Google

d'école, une occupation de critiques, un passe-temps de curieux, une manie d'amateurs, une plante artificielle cultivée à grands frais, étiolée malgré le terreau dont on l'entoure, étrangère et péniblement conservée sur un sol et dans un air qui sont faits pour porter des sciences, des littératures, des manufactures, des gendarmes et des habits noirs. Elle est une portion dans un ensemble. Les cités qui couvrent leurs hôtels de ville et leurs églises de ses figures peintes, mettent autour d'elle cent tableaux vivants plus passagers mais plus pompeux; elle ne fait que les résumer. Les hommes alors sont amateurs de peinture, non pendant une heure, pour un moment isolé de leur vie, mais dans leur vie entière, dans leurs cérémonies religieuses, dans leurs fêtes nationales, dans leurs réceptions publiques, dans leurs affaires et dans leurs plaisirs.

Voyons-les à l'œuvre; ici nous ne sommes embarrassés que pour choisir; les corporations, les cités, les princes, les prélats, mettent leur

Digitized by Google

gloire et leur amusement dans les parades et les cavalcades pittoresques. J'en prends une entre vingt ; juges vous-mêmes de l'aspect des rues et des places qui s'emplissaient de pareilles pompes plusieurs fois par an :

« Laurent de Médicis voulut que la compagnie » du Broncone, dont il était chef, surpassât en » magnificence celle du Diamant. Il eut recours » à Jacopo Nardi, noble et savant gentilhomme » florentin, qui lui organisa six chars.

» Le premier char, traîné par deux bœufs » couverts de feuillages, représentait l'âge de » Saturne et de Janus. Au sommet du char » étaient Saturne avec sa faux et Janus tenant » les clefs du temple de la Paix. Sous les pieds » de ces divinités, le Pontormo avait peint la » Fureur enchaînée et plusieurs sujets relatifs à » Saturne. Le char était accompagné de douze » bergers vêtus de peaux de martre et d'her- » mine, chaussés de brodequins antiques, por- » tant des pannetières et couronnés de guirlandes

Digitized by Google

» de feuilles. Les chevaux sur lesquels étaient
» montés ces bergers avaient en guise de selle
» des peaux de lion, de tigre et de loup-cervier
» dont les griffes étaient dorées; les croupières
» étaient en cordes d'or; les étriers avaient la
» forme de têtes de bélier, de chien, ou d'autres
» animaux; les brides étaient des tresses d'ar-
» gent et de feuillages. Chaque berger était
» suivi de quatre pastoureaux moins richement
» costumés, tenant des torches qui ressemblaient
» à des branches de pin.

» Quatre bœufs, couverts de somptueuses
» étoffes, traînaient le deuxième char. De leurs
» cornes dorées pendaient des guirlandes de
» fleurs et des chapelets. Sur le char était Numa
» Pompilius, deuxième roi des Romains, en-
» touré des livres de la religion, de tous les or-
» nements sacerdotaux et des instruments néces-
» saires aux sacrifices. Venaient ensuite six
» prêtres montés sur des mules magnifiques. Des
» voiles ornés de feuilles de lierre brodées d'or

Digitized by Google

» et d'argent leur couvraient la tête. Leurs robes,
» imitées de l'antique, étaient frangées d'or. Les
» uns tenaient une cassolette remplie de par-
» fums; les autres un vase d'or, ou quelque ob-
» jet du même genre. A leurs côtés marchaient
» des ministres subalternes qui portaient des
» candélabres antiques.

» Sur le troisième char, attelé de chevaux
» d'une grande beauté, et décoré de peintures
» par le Pontormo, était T. Manlius Torquatus,
» qui fut consul après la première guerre
» contre les Carthaginois, et dont le sage
» gouvernement rendit Rome florissante. Ce
» char était précédé de douze sénateurs mon-
» tés sur des chevaux couverts de housses
» de drap d'or et accompagnés d'une foule
» de licteurs portant des faisceaux, des haches,
» et les autres insignes de la justice.

» Quatre buffles, travestis en éléphants, tiraient
» le quatrième char occupé par Jules César. Le
» Pontormo avait peint les plus fameuses actions

Digitized by Google

» du conquérant sur le char, qui était suivi de
» douze cavaliers dont les armes éclatantes
» étaient enrichies d'or. Chacun d'eux avait une
» lance appuyé sur la cuisse. Leurs écuyers por-
» taient des torches figurant des trophées.

» Sur le cinquième char, traîné par des che-
» vaux ailés qui avaient la forme de griffons,
» était César Auguste. Douze poëtes à cheval et
» couronnés de lauriers accompagnaient l'empe-
» reur, que leurs ouvrages avaient contribué à
» immortaliser. Chacun de ces poëtes avait une
» écharpe sur laquelle son nom était écrit.

» Sur le sixième char, peint par le Pontormo
» et attelé de huit génisses richement harnachées,
» était assis l'empereur Trajan. Il était précédé
» de douze docteurs ou jurisconsultes à cheval,
» vêtus de longues toges. Des scribes, des co-
» pistes, des garde-notes, portaient d'une main
» une torche, de l'autre des livres.

» A la suite de ces six chars venait le char ou
» triomphe de l'âge d'or, peint par le Pontormo,

Digitized by Google

Digitized by Google

s. Ils n'étaient pas propres seulemen
es et aux riches; le peuple les avait; La
nait ces fêtes pour garder son ascenda
Il y en avait d'autres que l'on appela
ants ou Triomphes carnavalesques. La
s avait agrandis et diversifiés; il y prena
i-même; Quelquefois il y chantait ses
gurait au Premier rang dans la somp
érémonie. Considérez, messieurs, que
le Médicis était à cette époque le plus gra
quier, le plus libéral protecteur des bea
le premier industriel de la ville, et qu'il e
même temps le premier magistrat. Il
en sa personne les qualités que vous tr
persées aujourd'hui, dans M. le duc
dans M. de Rothschild, dans le préfet
dans les Présidents de l'Académie des
de l'Académie des inscriptions, de l'
ences morales et politiques et
çaise. C'est un pareil homme
promettre sa dignité, allait

Digitized by Google

tête des mascarades. Le goût du
cidé et si vif en ce sens que ce zèle, lo
ridicule, lui faisait honneur. Vers la fin
trois cents cavaliers et trois cents hommes
sortaient de son palais avec des torches
couraient, jusqu'à trois et quatre heu
matin, les rues de Florence. Parmi eux s
vaient des chœurs de musique à dix, d
quinze voix ; les petits poëmes qui se cha
dans ces mascarades ont été imprimés et fo
deux gros volumes. Je n'en citerai qu'un,
de Bacchus et d'Ariane, qu'il composa lui-m
Il est tout païen pour le sentiment du be
pour la morale. En effet, c'est le paganisme
tique avec ses arts et son esprit qui fleurit a
une seconde fois.

« Que la jeunesse est belle! — Elle fuit cep
dant. — Que celui qui veut être heureux le s
tout de suite. — Il n'y a pas de certitude p
demain.

» Voilà Bacchus et Ariane, — beaux et

Digitized by Google

flammés l'un pour l'autre. — Parce que le temps fuit et nous trompe, — ils sont toujours heureux ensemble.

» Ces nymphes et les autres — sont gaies en attendant. — Que celui qui veut être heureux le soit. — Il n'y a pas de certitude pour demain.

» Ces joyeux petits satyres, — amoureux des nymphes, — leur ont dressé cent embuscades — dans les cavernes et les bois ; — maintenant, échauffés par Bacchus, — ils dansent, ils sautent, en attendant. — Que celui qui veut être heureux le soit. — Il n'y a pas de certitude pour demain.

» Dames et jeunes amants, — vive Bacchus et vive l'Amour ! — Que chacun joue des instruments, danse et chante ; — que le cœur s'enflamme de douceur amoureuse ; — la peine et la douleur doivent faire trêve. — Que celui qui veut être heureux le soit. — Il n'y a pas de certitude pour demain.

Digitized by Google

EN I

» Comme la jeunesse
cependant. »
Outre ce chœur, il y en av
tres ; les uns chantés par des
autres par des mendiants, par de je
par des ermites, des cordonniers,
des revendeurs, des fabricants d'
seurs de gaufres. Les diverses corpo
Cité venaient prendre part à la fête.
Serait à peu près le même aujourd'
plusieurs journées de suite, l'Opé
Comique, le Châtelet et le Cirque o
radaient dans nos rues, mais avec c
qu'à Florence ce n'étaient pas des
composaient le cortége, de pauvr
pour endosser un costume qui n
nait pas ; c'était la cité elle-même
cette fête, qui paraissait et s'ord
représentations, heureuse de se
s'admirer, comme une belle fil
regards dans toute la magnifice

Digitized by Google

Rien de plus efficace pour donner tout l'essor
ux facultés humaines, qu'une pareille com-
mauté d'idées, de sentiments et de goûts.
a remarqué que deux conditions sont né-
aires pour produire les grandes œuvres :
emière, c'est la vivacité d'un sentiment
ané, propre et personnel que l'on exprime
on l'éprouve, sans craindre aucun con-
subir aucune direction ; la seconde, c'est
nce d'âmes sympathiques, l'aide exté-
et incessante des idées voisines *par les-*
les idées vagues qu'on porte en soi-même
ouvées, nourries, achevées, multipliées,
ies. Cette vérité s'applique partout, dans
dations religieuses et dans les entre*prises*
es, dans les œuvres littéraires et dans les
s mondains. L'âme est comme un brandon
s pour agir, il faut d'abord qu'elle brûle
e-même, et ensuite qu'elle trouve autour
l'autres tisons enflammés. Le contact mu-
avive et leur chaleur centuplée porte alors

Digitized by Google

l'incendie de toutes parts. Considérez ce
rageuses petites sectes protestantes qui,
tant l'Angleterre, allèrent fonder les État
d'Amérique; elles étaient composées d'h
qui osaient croire, sentir, penser profond
d'une façon originale et passionnée, chac
une conviction vigoureuse et propre, et c
fois réunis, pénétrés des mêmes sentim
soutenus par le même enthousiasme, dev
capables de coloniser des contrées sauv
de fonder des États civilisés.

Il en est de même dans les armées. Qu
la fin du siècle dernier, les armées franç
mal organisées, si novices dans l'art
guerre, livrées à des officiers presque auss
rants que les soldats, se virent en présen
bataillons disciplinés du reste de l'Europe,
les a soutenues, ce qui les a portées en av
qui a fini par leur donner la victoire, c'est d
la fierté et la force de la croyance intérieu
laquelle chaque soldat se considérait comm

Digitized by Google

eux qu'il devait combattre, et destiné à
vérité, la raison, la justice à travers tous
acles au cœur de toutes les nations; c'est
fraternité généreuse, la confiance mu-
communauté de sympathies et d'aspira-
laquelle tous, le premier comme le der-
simple soldat comme le capitaine et le
se sentaient dévoués à la même cause;
offrant en volontaire, chacun comprenant
on; le danger, les nécessités, chacun se
prêt à réparer les fautes, tous ne fai-
ine âme et une volonté, et dépassant, par
tion native comme par l'entente invo-
la perfection des mécanismes que la
, les parades, les coups de canne et
rchie prussienne avaient fabriqués de
côté du Rhin.

choses ne vont point autrement lorsqu'il
art et de plaisir, que lorsqu'il s'agit d'in-
d'affaires. Les gens d'esprit n'ont jamais
sprit que lorsqu'ils sont ensemble. Pour

Digitized by Google

avoir des œuvres d'art, il faut d'abord des artistes, mais aussi des ateliers. Alors il y avait des ateliers, et en outre les artistes faisaient des corporations. Tous se tenaient, et, dans la grande société, de petites sociétés unissaient étroitement et librement leurs membres. La familiarité les rapprochait ; la rivalité les aiguillonnait. L'atelier est alors une boutique et non comme aujourd'hui un salon d'apparat arrangé pour provoquer la commande. Les élèves sont des apprentis qui prennent part à la vie et à la gloire des maîtres, et non des amateurs qui se sentent libres, sitôt qu'ils ont payé la leçon. Un enfant à l'école apprenait à lire, à écrire, et quelque peu d'orthographe ; puis tout de suite, à douze ans, treize ans, il entrait chez le peintre, l'orfévre, l'architecte, le sculpteur ; d'ordinaire le maître était tout cela à la fois, et le jeune homme étudiait sous lui, non pas un fragment de l'art, mais l'art tout entier. Il travaillait pour lui, faisait les choses faciles, les fonds de tableaux, les petits ornements, les

Digitized by Google

personnages accessoires ; il participait au chef-d'œuvre, s'y intéressait comme à son œuvre propre ; il était le fils et le domestique de la maison ; on l'appelait la créature (1) du maître. Il mangeait à sa table, faisait ses commissions, couchait au-dessus de lui dans une soupente, recevait ses bourrades et les taloches de sa » femme (2).

« Je restai, dit Rafaello di Montelupo, de douze » à quatorze ans, ce qui fait deux ans, chez Michel » Agnolo Bandinelli, et la plus grande partie du » temps, je faisais aller les soufflets pour les » ouvrages que faisait le maître ; parfois je des- » sinais. Advint qu'un jour le maître me faisait » recuire, c'est-à-dire remettre au feu, certaines » bossettes d'or qui se faisaient pour le duc » Lorenzo de Médicis, duc d'Urbin. Il les battait » sur l'enclume et, pendant qu'il battait l'une,

(1) *Il creato.*

(2) Entre autres celles de Lucrezia, femme d'André del Sarto.

Digitized by Google

» je cuisais l'autre. S'étant arrêté à parler bas
» à un de ses amis, et ne s'étant pas avisé que
» j'avais mis la froide et ôté la chaude, il la
» prit et se brûla les deux doigts avec lesquels
» il la saisissait; sur quoi, criant et sautant
» par toute la boutique, il me voulait rosser, et
» moi, me sauvant deçà et delà, je fis en sorte
» qu'il ne m'attrapa point. Mais quand ce fut
» l'heure d'aller manger, comme je passais
» près du guichet où était le maître, il me prit
» par les cheveux et me donna plusieurs bons
» soufflets. »

Ce sont des mœurs de compagnons serruriers ou maçons, rudes, franches, gaies et amicales ; les élèves voyagent avec le maître, se battent des poings et de l'épée à ses côtés, sur la grande route. Ils le défendent contre les attaques et les mauvais propos, et vous avez vu comment les disciples de Raphaël et de Cellini tirent le poignard ou le sabre pour l'honneur de la maison.

Digitized by Google

naîtres entre eux ont la même familia-
la même intimité fécondes. Une de leurs
gnies à Florence s'appelait la compagnie
naudron, et ne pouvait comprendre que
membres; les principaux étaient André
Sarto, Gian Francesco Rustici, Aristote de
Gallo, Domenico Puligo, Francesco di Pel-
rino, le graveur Robetta, le musicien Dome-
o Bacelli. Chacun d'eux avait le droit d'ame-
r trois ou quatre personnes. Chacun d'eux
portait un plat de son invention, et qui-
nque se rencontrait avec un autre payait
mende. Voyez quelle était la verve et la séve
ces esprits animés l'un par l'autre, et comment
arts du dessin trouvaient place jusque dans
souper. Un soir Gian Francesco choisit pour
le une énorme cuve et fait mettre les conviés
ans ; alors, du centre de la cuve, sort un arbre
t les rameaux présentent à chacun son plat,
lant qu'au-dessous des musiciens font un
ert. Le mets qu'il présente est un grand pâté

dans lequel on
père pour le
des chapo
mes, et
à man
temp
le

dans lequel on voit « Ulysse qui fait bouillir son père pour le rajeunir » (1); les deux figures sont des chapons bouillis, arrangés en formes d'hommes, et garnis de toutes sortes de choses bonnes à manger. Pour André del Sarto, il apporte un temple à huit faces, posé sur des colonnes, dont le pavé est un grand plat de gélatine divisé en compartiments qui figurent des mosaïques; les colonnes qui semblent de porphyre sont de grandes et grosses saucisses ; les bases et les chapitaux sont de parmesan, les corniches de pâtisserie sucrée et la tribune de massepain. Au milieu est un lutrin de viande froide, avec un missel de vermicelle, où les lettres et les notes de musique sont des grains de poivre; les chantres alentour sont des grives rôties, le bec ouvert; derrière elles deux gros pigeons font les basses, et six ortolans les soprani. — Domenico Puligo donne un

(1) Vasari n'est pas très-exact en mythologie, et prend Ulysse pour Œson, père de Jason.

Digitized by Google

lait figurant une paysanne qui file et
poussins ; Spillo un serrurier fabriqué
grande oie. — Vous entendez d'ici les
rire de la bonne humeur fantasque et
e. — Une autre compagnie, celle de la
ajoute aux soupers les mascarades. Les
s'amusent à représenter tantôt l'enlève-
e Proserpine par Pluton, tantôt les
de Vénus et de Mars, tantôt la Mandra-
Machiavel, les Suppositi de l'Arioste, la
a du cardinal Bibiena. Une autre fois,
la truelle est leur emblème, le président
de à tous les membres de comparaître
s de maçon avec tous les instruments du
et leur fait bâtir un édifice de viandes,
de gâteaux et de sucre. Le trop-plein
gination se déverse dans ces bombances
ques. L'homme y semble enfant, tant son
jeune ; il met partout les formes corpo-
u'il aime ; il se fait acteur et mime, et
ec son art tant il en est rempli.

Digitized by Google

Par-dessus ces associations bornées, il y en a d'autres plus larges qui réunissent tous les artistes en un même effort. Vous venez de voir dans leurs soupers des gaietés, des expansions, des camaraderies, une simplicité et une bonne humeur burlesque qui semblent celles des ouvriers ; ils ont aussi le patriotisme municipal des ouvriers. Ils parlent avec orgueil de leur « glorieuse école florentine ». Selon eux il n'y en a point d'autre où l'on apprenne le dessin. « Là, » dit Vasari, viennent les hommes parfaits dans » tous les arts et spécialement dans la peinture ; » attendu que dans cette cité on est aiguillonné » par trois choses. La première est la critique » forte et répétée; car l'air du pays fait des es- » prits libres par nature, qui ne peuvent se » contenter des ouvrages simplement médiocres, » et qui ont égard au bon et au beau plutôt qu'au » nom de l'auteur. — La seconde est le besoin » de travailler pour vivre, ce qui veut dire qu'il » y faut faire œuvre incessamment d'invention

Digitized by Google

» et de jugement, être avisé et prompt dans ses
» besognes, bref, savoir gagner sa vie, parce que
» le pays n'étant point riche ni abondant ne peut
» comme d'autres nourrir les gens à peu de
» frais. — La troisième, qui n'est pas moindre
» que les deux premières, est une certaine avi-
» dité de gloire et d'honneur, que l'air du pays
» engendre très-grande dans les hommes de
» toute profession, et qui les révolte contre la
» pensée d'être les égaux, je ne dis pas les infé-
» rieurs, de ceux qu'ils reconnaissent pour mai-
» tres, mais qu'ils voient hommes comme eux ;
» ambition et émulation si vives qu'à moins
» d'être sages et bons de nature, ils en devien-
» nent ingrats et médisants. » Qu'il s'agisse d'honorer leur ville, tous conspirent à bien faire ; et la rivalité qui les pousse à se surpasser les uns les autres les conduit à faire mieux. Lorsque le pape Léon X vint, en 1515, visiter Florence sa patrie, la cité convoqua tous les artistes pour le recevoir magnifiquement. On construisait dans

Digitized by Google

la ville douze arcs de triomphe décorés
et de peintures ; dans les intervalles
divers monuments, des obélisques, des
des groupes semblables à ceux de Ro
» la Piazza dei Signori, Antonio da Sa
» un temple à huit faces, et Baccio
» un géant sur la Loggia. Entre la B
» palais du Podestat, Granaccio et
» San Gallo bâtirent un arc de triomp
» coin des Bischeri le Rosso en éleva
» avec quantité de figures diverses et
» ordonnance. Mais ce qui fut le pl
» c'est la façade de Santa-Maria del
» struite en bois et peinte par Andre
» de si belles histoires en clair-ob
» n'eût pu rien souhaiter de mieux.
» Jacopo Sansovino l'avait orné de
» histoires en bas-relief et de sculptu
» d'après le plan de feu Laurent
» père du pape. Le même Jacopo
» la place de Santa-Maria Novella un

Digitized by Google

Digitized by Google

de la Saint-Jean. Ja
n'a été si universelle
pérature dans laquell
sin n'a été si bonne ;
ment et un milieu par
constances est unique
nation rhythmique
culture moderne en ga
concilie les instincts é
fines, pense par des fo
jusqu'au bout de son g
sympathique, contagi
libres qui la compos
idéal, dont la perfect
exprimer le noble pag
pour un instant. De
dépend tout art qui
corps. De ce faisceau
grande peinture. Selo
compose, elle manqu
ne s'est point produi

Digitized by Google

complet. Elle s'est altérée sitôt qu'il a commencé à se défaire. Elle a suivi pas à pas sa formation, sa plénitude, son démembrement et sa ruine. Elle est restée symbolique et mystique jusqu'à la fin du XIVe siècle, sous l'empire des idées théologiques chrétiennes. Elle a prolongé l'école symbolique et mystique jusqu'au milieu du XVe siècle (1) pendant la longue lutte de l'esprit chrétien et de l'esprit païen. Elle a trouvé au milieu du XVe siècle son interprète le plus angélique dans une âme sainte préservée du paganisme nouveau par la solitude du cloître (2). Elle s'est intéressée au corps réel et solide, dès les premières années du XVe siècle et sur les pas de la sculpture, par la découverte de la perspective, par l'étude de l'anatomie, par le perfectionnement du modelé, par l'application du portrait, par l'emploi de l'huile, lorsque, à la

(1) Encore en 1444, Parro Spinelli et les Bicci faisaient des peintures giottesques.

(2) Beato Angelico.

Digitized by Google

même époque, l'adoucissemen
paisement des cités, le dével
dustries, l'accroissement de l
bien-être, la restauration de la l
idées antiques, ramenèrent à la v
yeux tournés vers la vie future, et
l'espoir de la félicité céleste par la
bonheur humain. Elle a passé de
exacte à la belle invention, lorsqu'a
Léonard de Vinci et de Michel-Ange
rent de Médicis et de Francesco della
culture définitive, élargissant l'esprit e
les idées, produisit la littérature n
côté de la restauration classique, et le
complet par delà l'hellénisme ébauché.
prolongée à Venise un demi-siècle
qu'ailleurs, dans une sorte d'oasis pré
barbares, dans une cité indépendan
tolérance se maintenait en face du
Patriotisme en face de l'Espagne, et
militaires en face des Turcs. Elle s'e

Digitized by Google

au temps du Corrége, et elle s'est refroidie sous les successeurs de Michel-Ange, lorsque les invasions et les misères accumulées eurent brisé le ressort de la volonté humaine, lorsque la monarchie laïque, l'inquisition ecclésiastique, la pédanterie académique, eurent régularisé et amoindri la séve de l'invention native, lorsque les mœurs prirent une apparence décente et les esprits un tour sentimental, lorsque le peintre qui était un artisan naïf devint un cavalier poli, lorsque la boutique et les apprentis firent place à « l'Académie », orsque l'artiste libre et hardi qui jouait et culptait ses bouffonneries dans les soupers de Truelle (1) devint un courtisan diplomate ersuadé de son importance, observateur de l'étuette, défenseur des règles, flatteur vaniteux

1) « Les fêtes qu'ils firent ainsi, dit Vasari, furent en nombre infini; mais aujourd'hui ces compagnies sont pour ainsi détruites. » —— Voyez par contraste les vies du Guide, des ches, de Lanfranc. C'est Ludovic Carrache le premier qui, de Messer, se fit appeler Magnifico.

Digitized by Google

des prélats et des grands. Par cette correspondance exacte et continue, on voit que si le grand art et son milieu sont contemporains ce n'est pas qu'un hasard les assemble, c'est que le second ébauche, développe, mûrit, gâte et dissout avec soi le premier, à travers les accidents du grand pêle-mêle humain et les jets imprévus de l'originalité personnelle. Il apporte ou emporte l'art à sa suite, comme le refroidissement plus ou moins grand dépose ou supprime la rosée, comme la lumière plus ou moins faible nourrit ou étiole les portions vertes des plantes. Des mœurs analogues, et dans leur genre encore plus parfaites, avaient produit jadis un art analogue et plus parfait encore dans les petites cités guerrières et dans les nobles gymnases de l'ancienne Grèce. Des mœurs analogues, mais dans leur genre un peu moins parfaites, vont, en s'établissant, produire en Espagne, en Flandre, et même en France, un art analogue, quoique altéré ou dévié par les dispositions originelles

Digitized by Google

des races où il se transplantera; et l'on peut conclure avec certitude que pour amener de nouveau sur la scène du monde un art semblable, il faudra maintenant que le courant des siècles y établisse d'abord un pareil milieu.

FIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Objet de cette étude. — Loi générale qui gouverne la production de l'œuvre d'art. — Application à l'art italien de la renaissance 1

I

1. Étendue et limites de l'époque classique. — Caractère de l'âge précédent. — Caractère de l'âge suivant. — Exceptions apparentes. — Comment elles s'expliquent 3

2. Caractères de la peinture classique. — En quoi elle diffère de la peinture flamande. — En quoi elle diffère de la peinture primitive. — En quoi elle diffère de la peinture contemporaine. — Son objet propre est le corps humain idéal 6

Digitized by Google

II

1. Circonstances dans lesquelles elle s'est produite. — La race. — Caractère propre de l'imagination italienne. — Différence de l'imagination latine et de l'imagination germanique. — Différence de l'imagination italienne et de l'imagination française..... 17

2. Concordance de cette aptitude native et du milieu historique. — Preuves. — Les grands artistes de la renaissance ne sont pas isolés.— L'état de l'art correspond à un certain état de l'esprit..... 19

III

1. Conditions nécessaires à l'apparition de la grande peinture. — La culture de l'esprit..... .. 23

2. Précocité de la culture moderne en Italie. — Raison de cette précocité. — Prompte intelligence de la race. — L'Italie moins germanique que le reste de l'Europe..... 24

3. Comparaison de l'Italie au XVe siècle avec l'Angleterre, l'Allemagne et la France au XVe siècle. — Estime pour les talents et les jouissances de l'esprit. — Les humanistes.— Leurs découvertes. — Leurs écrits. — Leur crédit. — Les nouveaux poëtes italiens. — Leur excellence.— Leur grand nombre. — Leur succès.. 27

Digitized by Google

4. *Il Cortegiano* de Balthazar de Castiglione. — Les personnages. — Le palais. — Le salon. — Les divertissements. — Les entretiens. — Le style. — Portraits du cavalier parfait et de la dame accomplie..... 37

IV

1. Autre condition nécessaire à l'apparition de la grande peinture. — Les images spontanées..... 55

2. Comparaison de l'Italie au XVe siècle et des peuples modernes. — L'Allemagne. — Goût pour la philosophie abstraite. — Influence des habitudes spéculatives sur la peinture allemande. — L'Angleterre. — La domination des affaires. — Influence des préoccupations pratiques sur la peinture anglaise. — La France. — La peinture littéraire opposée à la peinture pittoresque. — En quoi l'esprit au XIXe siècle diffère de l'esprit au XVe. — Le travail, la concurrence, l'excitation dans les démocraties centralisées et industrielles..... 56

3. L'Italie au XVe siècle. — Médiocre grandeur des villes. — Médiocre besoin du confortable. — La carrière est moins ouverte aux ambitions. — Équilibre des images et des idées..... 65

4. L'équilibre des images et des idées est rompu par la civilisation. — L'imagination moderne est insuffisante ou maladive. — L'imagination en Italie au XVe siècle est abondante et saine..... 67

Digitized by Google

5. Preuves tirées du costume et des mœurs. — Les mascarades, entrées, cavalcades et magnificences. — Les triomphes de Florence.. 70

6 Recherche du plaisir des yeux et en général du plaisir sensible. — Épicurisme et incrédulité. — Jugement de Luther et de Savonarole. — Intérieur et mœurs des Médicis. — Paganisme de la cour romaine. — Chasses et fêtes de Léon X. — État moyen des esprits entre la culture insuffisante et la culture trop grande..... 73

V

1. Troisième condition de la peinture. — Circonstances qui ont conduit l'art à la représentation du corps humain..... 91

2. Les caractères en Italie au temps de la renaissance. — Mœurs qui les ont formés.— Manque de justice et de police. — Le recours à la force et l'appel à soi-même. — Assassinat et voies de fait. — Oliveretto de Fermo et César Borgia. — Théorie du meurtre et de la trahison. — *Le Prince* de Machiavel. — Conséquences de ces mœurs sur les caractères. — Développement de l'énergie, habitude des passions tragiques..... 93

3. Benvenuto Cellini. — Force du tempérament. — Richesse des facultés. — Verve et joie expansives. — Vivacité de l'imagination. — Violence et impétuosité de l'action..... 119

Digitized by Google

4. Comment ces mœurs et ces caractères préparent les hommes à comprendre la représentation du corps humain. — Expérience personnelle et habituelle du corps. — Aptitude à comprendre les formes énergiques et simples.— Sensibilité pour le beau. — La vie et les goûts d'un contemporain comparés à la vie et aux goûts d'un Italien de la renaissance..... 139

VI

1. Résumé des circonstances indiquées. — Naissance spontanée et universelle des arts du dessin.— Ils ne sont qu'un fragment de la décoration générale. — Tableaux vivants des rues. — Le *Triomphe de l'âge d'or*. — Les chants carnavalesques. — Le *Triomphe de Bacchus et d'Ariadne*..... 149

2. Conditions générales nécessaires à la production de toutes les grandes œuvres. — L'originalité personnelle. — L'association sympathique. — Exemples. — Les puritains fondateurs des États-Unis. — Les armées françaises pendant la Révolution. 160

3. L'atelier en Italie pendant la renaissance.— L'artiste apprenti et compagnon. — Les compagnies de maîtres. — Les soupers du *Chaudron*. — Les mascarades de la *Truelle*. — L'esprit municipal. — Fête à Florence pour l'entrée de Léon X. — Fêtes, commandes et rivalités des quartiers et corporations..... 163

Digitized by Google

4. Vérification de la loi indiquée. — Variations correspondantes du milieu et de l'art. — L'école mystique. — L'école naturaliste et l'imitation exacte. — L'école naturaliste et l'invention de la forme idéale. — L'école de Venise. — L'école des Carrache. — La Grèce antique. — L'importation de l'art dans les pays étrangers. — La liaison indiquée n'est pas accidentelle, mais nécessaire..... 173

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Imprimerie de E. MARTINET, rue Mignon, 2.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google